

La mort aux trois visages

Tremayne, Peter

VISIT...

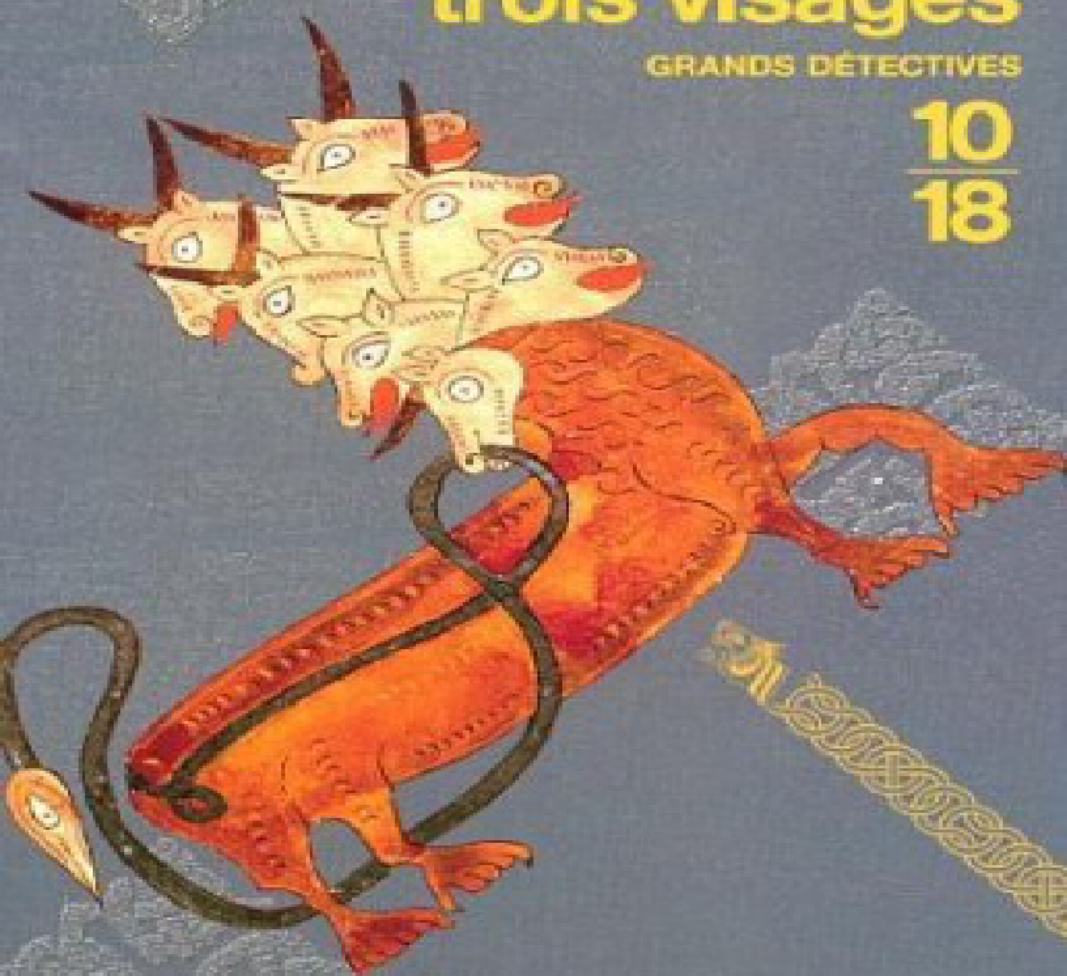
LANZAROTE
Caliente.COM

Peter Tremayne

La mort aux trois visages

GRANDS DÉTECTIVES

10
18



PETER TREMAYNE

LA MORT AUX TROIS VISAGES

NOTE HISTORIQUE

Les enquêtes de sœur Fidelma se situent au VII^e siècle après J.-C.

Sœur Fidelma n'est pas une simple religieuse ayant appartenu à la communauté de sainte Brigitte de Kildare. Elle est aussi *dálaigh*, avocate des anciennes cours de justice d'Irlande. La plupart des lecteurs risquant d'être dépayés par l'Irlande de cette époque, je préfère préciser quelques points essentiels à la compréhension de mes romans.

Au VII^e siècle, l'Irlande était composée de cinq provinces. D'ailleurs, le mot irlandais pour une province en gaélique est toujours *cúige*, littéralement un cinquième. Les rois de quatre de ces provinces - Ulaidh (Ulster), Connacht, Muman (Munster) et Laigin (Leinster) - prêtaient allégeance au *Ard Rí* ou haut roi, qui régnait depuis Tara, dans la cinquième province « royale » de Midhe (Meath), qui signifie « province du milieu ». À l'intérieur même des frontières de chacune de ces provinces dominées par un roi, le pouvoir se divisait entre des petits royaumes et le territoire des clans.

La loi de primogéniture, l'héritage par le fils ou la fille aînée, était un concept étranger à l'Irlande. La royauté, depuis le plus petit chef de clan au haut roi, n'était que partiellement héréditaire et principalement électorale. Chaque dirigeant devait prouver qu'il était digne de la charge qu'il convoitait. Il était élu par le *derbfhine* et sa famille, composé d'un minimum de trois générations réunies en conclave. S'il s'avérait qu'un dirigeant était indigne de sa tâche, il était destitué. Et donc le système monarchique de l'ancienne Irlande était plus proche d'une république moderne que les monarchies féodales de l'Europe médiévale.

Au vif siècle, l'Irlande était gouvernée par un corpus de lois très élaborées qu'on appelait les lois des *Fénechas* ou « cultivateurs », plus connue sous le nom de lois des brehons, brehon étant dérivé du mot *breitheamh* – juge. La tradition veut que ces lois aient été rassemblées pour la première fois en 714 avant J.-C. sur ordre du haut roi Ollamh Fodhla. Mais ce n'est qu'en 438 après J.-C. que le haut roi Laoghaire réunit une commission de neuf sages pour étudier, réviser et consigner les lois en caractères latins, l'alphabet romain s'étant peu à peu imposé dans le pays. Saint Patrick, qui deviendra le patron de l'Irlande, faisait partie de ce conseil. Au bout de trois ans d'un travail intensif, la commission remit un texte où étaient consignées les lois dont ce fut la première codification connue.

Le premier manuscrit qui est parvenu jusqu'à nous date du XI^e siècle. Et il fallut attendre le XVII^e siècle pour que l'administration coloniale

de l'Irlande interdise l'usage du système juridique des brehons. Le simple fait de posséder un exemplaire de ces textes de loi était puni de mort ou de déportation.

Ce système juridique n'était pas statique et tous les trois ans, au Féis Temhrach (le festival de Tara), les juristes et les administrateurs se rassemblaient pour étudier et réviser les lois à la lumière des changements survenus dans la société.

Sous ces lois irlandaises, les femmes occupaient une place unique, jouissant de plus de droits et de protections qu'elles n'en ont jamais eu jusqu'à aujourd'hui en Occident. Elles pouvaient aspirer à toutes les fonctions, à égalité avec les hommes. Dirigeants politiques, guerriers à la tête des troupes dans les batailles, elles exerçaient aussi les professions de médecin, de magistrat, de juriste, de poète et d'artisan. Du temps où vivait Fidelma, nous connaissons le nom de plusieurs femmes qui exerçaient la profession de juge - Bríg Briugaid, Áine Ingeine Iugaire et Darí, entre autres. Par exemple, Darí n'était pas seulement juge mais auteur d'un texte de loi particulièrement remarquable rédigé au VI^e siècle. Les femmes étaient protégées par la loi contre le harcèlement sexuel, la discrimination et le viol. Concernant le divorce, elles jouissaient des mêmes droits que les hommes et pouvaient exiger une part des biens de leurs maris. Elles héritaient en leur nom propre des propriétés leur venant de leur famille et avaient droit à des compensations si elles tombaient malades. Bref, la loi des brehons ressemblait fort à un paradis féministe.

Il faut bien comprendre ce contexte qui formait un contraste éclatant avec les pays voisins de l'Irlande pour apprécier le rôle que joue Fidelma dans mes romans.

Fidelma est née en 636 à Cashel, la capitale du royaume de Muman (Munster), au sud-ouest de l'Irlande. Elle est la plus jeune fille du roi Faílbe Fland, qui meurt l'année suivant sa naissance, et elle sera élevée sous la tutelle d'un lointain cousin, l'abbé Laisran de Durrow. Quand elle atteint l'« âge du choix » (quatorze ans), elle part étudier à l'école des bardes du brehon Morann de Tara, en compagnie de nombreuses jeunes filles irlandaises. Après huit années d'études, Fidelma obtient la qualification d'*anruth*, située un degré au-dessous du titre le plus élevé décerné par les collèges de bardes et les universités ecclésiastiques. La qualification suprême, *ollamh*, désigne encore aujourd'hui en gaélique un professeur. Fidelma a étudié le droit, dans le code de droit pénal *Senchus Mór* et dans le code civil, le *Leabhar Acaill*. Elle exerce donc la profession de *dálaigh* ou avocate.

Dans l'Écosse moderne, son rôle pourrait se comparer à celui d'adjoint du shérif, dont le travail est de rassembler et établir les preuves indépendamment de la police, pour voir s'il y a matière à procès. Le

juges d'instruction français jouent un rôle similaire.

À cette époque, les membres des corporations de travailleurs manuels ou d'intellectuels appartenaient pour la plupart aux nouvelles maisons religieuses chrétiennes, de même qu'au cours des siècles précédents les membres de ces mêmes corporations étaient druides. Et donc Fidelma rejoignit la communauté religieuse de Kildare, fondée à la fin du V^e siècle par sainte Brigitte.

Alors qu'en Europe, le haut Moyen Âge, dont le VII^e siècle fait partie, est considéré comme une période sombre, il s'agit d'un « âge d'or » pour l'Irlande. Des jeunes gens viennent de toute l'Europe pour étudier dans les universités irlandaises, y compris des fils de rois anglo-saxons. Pas moins de dix-huit nations étaient représentées à la grande université ecclésiastique de Durrow. Dans le même temps, des missionnaires, hommes et femmes, partaient convertir une Europe païenne au christianisme, fondant des églises, des monastères et des centres d'études : à l'est jusqu'à Kiev, en Ukraine, au nord jusqu'aux îles Féroé, au sud jusqu'à Tarente, en Italie. L'Irlande était synonyme de savoir et de culture.

Cependant, en ce qui concernait les questions liturgiques, l'Église celtique d'Irlande était en constante opposition avec Rome. Rome avait commencé ses réformes au IV^e siècle, changeant les rituels et la date de Pâques. L'Église celtique et l'Église orthodoxe d'Orient refusèrent de suivre cette nouvelle orientation. L'Église celtique fut progressivement absorbée par Rome entre le IX^e et le XI^e siècle, tandis que les Églises orthodoxes d'Orient confirmaient leur indépendance. À l'époque de Fidelma, l'Église celtique d'Irlande était très concernée par ces conflits.

Au vif siècle, dans les Églises celtique et romaine, la notion de célibat chez les prêtres était controversée. Il y avait des ascètes dans les deux Églises, qui sublimaient l'amour physique pour le mettre au service de Dieu, mais il fallut attendre le concile de Nicée, en 325 après J.-C., pour que les mariages cléricaux soient réprouvés sans être interdits. Le concept du célibat sacerdotal dans l'Église romaine sort tout droit des pratiques des prêtresses de Vesta et des prêtres de Diane. Au V^e siècle, Rome avait d'abord interdit aux abbés et aux évêques de partager la couche de leur épouse, puis, peu de temps après, de se marier. Quant aux autres membres du clergé, Rome se contente de les décourager de se marier. Il fallut attendre les réformes du pape Léon IX (1049-1054) pour que s'impose le célibat. Jusqu'à ce jour, les prêtres qui ne sont ni abbés ni évêques ont conservé le droit de convoler dans l'Église orthodoxe d'Orient.

La condamnation du « péché de chair » est restée étrangère à l'Église orthodoxe longtemps après que Rome eut converti l'abstinence en dogme. Dans le monde de Fidelma, les abbayes et les fondations

monastiques qui abritaient des personnes des deux sexes s'appelaient *conhospitae*, ou maisons doubles. Les hommes et les femmes y vivaient en élevant leurs enfants au service du Christ.

La maison de sainte Brigitte de Kildare, à laquelle appartient Fidelma, compte parmi celles-ci. Quand Brigitte fonda son établissement à Kildare (Cill-dara : église des chênes), elle invita un évêque du nom de Conlaed à la rejoindre. Sa première biographie, écrite en 650, à l'époque de Fidelma, fut rédigée par un moine de Kildare du nom de Cogitosus, qui établit clairement qu'il s'agissait d'une communauté mixte.

Il faut également souligner qu'en ces temps éloignés, dans l'Eglise celtique, les femmes exerçaient elles aussi la fonction de prêtre. Brigitte fut même ordonnée archevêque par le neveu de Patrick, Mel, et son cas n'était pas isolé. Au VI^e siècle, Rome rédigea une protestation pour se plaindre des pratiques celtes qui autorisaient les femmes à célébrer le divin sacrifice de la messe.

Pour aider les lecteurs à mieux s'y reconnaître dans l'Irlande du VII^e siècle de Fidelma, dont les divisions géopolitiques sont largement ignorées du grand public, j'ai fourni une carte, ainsi qu'une liste des principaux personnages qui interviennent dans le roman.

D'une manière générale, j'ai préféré garder les noms historiques, tout en me pliant à certains usages modernes : par exemple Tara au lieu de *Teamhair*, Cashel plutôt que *Caiseal Muman* et Armagh au lieu d'*Ard Macha*. Cependant, je m'en suis tenu à Muman, préférant ce terme à celui qui fut forgé au IX^e siècle après J.-C., en ajoutant à Muman le suffixe norrois de *stadr* (place), ce qui donnera Munster. De même, j'ai gardé Laigin, plutôt que la forme anglicisée de Laigin-*stadr*, aujourd'hui Leinster.

Ainsi avertis du contexte historique, nous pouvons maintenant pénétrer dans le monde de Fidelma. Les événements de cette histoire se déroulent au mois de *Boidhnmhís* ou mois de la connaissance, rebaptisé plus tard *Mil*, ou juillet, suivant ainsi les réformes apportées par Jules César au calendrier romain. Nous sommes en l'an 666.

Pour terminer, je signale que dans le chapitre n, il est fait allusion au manque d'estime de Fidelma pour l'abbesse Ita de Kildare. Ceux que cela intéresse trouveront les références à cet épisode dans la nouvelle « Hemlock at Vespers » du recueil *Midwinter Mysteries 3*, publié par Hilary Haie chez Little, Brown & Co, Londres, 1993, rééditée dans *Murder Most Irish* par Ed Gorman, Larry Segriff et Marin H. Greenberg chez Barnes & Nobles, New York, 1996.

PERSONNAGES PRINCIPAUX

Sœur Fidelma de Cashel, *dálaigh* ou avocate des cours de justice dans l'Irlande du VIII^e siècle

Frère Eadulf, moine saxon de Seaxmund's Ham, dans les terres du South Folk

À *Cashel*

Colgú de Cashel, roi de Muman et frère de Fidelma

Ségdae, évêque d'Imleach, *comarb* d'Ailbe

A *Gleann Geis*

Laisre, chef de Gleann Geis

Colla, *tanist* ou héritier présomptif de Laisre

Murgál, druide et brehon de Laisre

Mel, scribe de Murgál

Orla, sœur de Laisre et femme de Colla

Esnad, fille d'Orla et de Colla

Artgal, guerrier et forgeron de Gleann Geis

Rudgal, guerrier et charron de Gleann Geis

Marga, une apothicaire

Cruinn, l'hôtesse de Gleann Geis

Ronan, guerrier et fermier de Gleann Geis

Bairsech, sa femme

Nemon, une prostituée

Frère Solin, un ecclésiastique d'Armagh

Frère Dianach, son jeune scribe

Ibor de Muirthemne

Mer, un messager

Ailleurs

Mael Dúin d'Uí Néill du Nord, roi d'Ailech

Ultan, archevêque d'Armagh, *comarb* de Patrick

Sechnassuch d'Uí Néill du Sud, haut roi de Tara

CHAPITRE PREMIER

Les chasseurs arrivaient. Des humains. Un courlis tacheté au croupion blanc jaillit du petit lac au centre de la clairière, dérangé par les aboiements des chiens au loin. Son long bec recourbé s'entrouvrit, laissant échapper un cri plaintif, « coo-li ! », « coo-li ! », qui exprimait ses doléances d'avoir dû renoncer à un crabe appétissant. Il s'éleva dans les airs, battant des ailes pour n'être bientôt plus qu'un point noir décrivant des cercles dans le ciel d'azur où brillait un soleil d'or blanc, qui amorçait lentement sa descente vers l'ouest. Les rayons obliques faisaient naître des myriades de bijoux étincelants sur les eaux d'un bleu indigo.

La nature engourdie par la chaleur sembla soudain se réveiller. Un frémissement d'inquiétude la parcourut. Une loutre à la longue queue et à la fourrure lustrée se dépêcha d'aller se mettre à l'abri en se dandinant. Dans la montagne, un daim mâle au pelage velouté, avec de larges bois palmés qu'il perdrait bientôt quand s'annoncerait la saison des amours, s'arrêta net, narines palpitantes. Prévenu par les jappements des chiens et l'odeur particulière de l'homme, son seul prédateur, il s'élança vers les hauteurs, se détacha brièvement sur le ciel et disparut sur l'autre versant d'une colline. Indifférente à l'affolement général, une chèvre sauvage à la toison abondante, au sabot assuré et aux cornes recourbées, continuait paisiblement de brouter. Puis elle se percha sur un rocher et mâchonna d'un air distrait, tout en jetant de temps à autre un regard curieux alentour.

La partie nord de la vallée disparaissait sous le manteau d'une forêt qui s'arrêtait aux abords du lac. Là, elle laissait la place à la bruyère et aux ajoncs. Les pruniers épineux, avec leurs branches dentelées, se mêlaient et se confondaient avec les pruniers-cerises, poussant à l'ombre des majestueuses ramures des grands chênes. Soudain, une présence se manifesta dans un chemin sombre à moitié enfoui sous les ronces. Un jeune homme y avançait du plus vite qu'il pouvait, repoussant la végétation luxuriante et tirant sur ses vêtements qui s'accrochaient aux épines.

Il émergea brusquement à la lumière, s'arrêta, à bout de souffle, courbé en deux, les mains crispées sur sa poitrine. Quand il se redressa, il contempla avec désespoir la vaste étendue de la vallée, enclose par des collines en pente douce où affleuraient çà et là des rochers recouverts de lichen. Il poussa un gémissement tout en cherchant du regard un lieu où se terrer, voulut retourner dans la forêt, mais ses poursuivants comblaient déjà la distance qui les séparait. Dès que les chiens perçurent l'odeur de leur proie qui ne pouvait plus leur échapper, leurs aboiements se changèrent en

jappements frénétiques.

Les traits du jeune homme se tordirent en une grimace d'épouvante. Il portait un habit religieux, une longue robe de bure marron déchirée. Des brindilles, des baies et des feuilles s'étaient par endroits attachées à la laine rugueuse, maculée de sang et de boue. Le devant de sa tête était rasé tandis qu'à l'arrière, ses cheveux longs et frisés tombaient sur ses épaules. La « tonsure de saint Jean » signalait l'appartenance du moine à l'Église d'Irlande et sur sa poitrine reposait un crucifix en argent, attaché autour du cou par une chaîne.

Il n'avait pas beaucoup plus de vingt ans. Son beau visage angoissé portait la marque de contusions et de nombreuses écorchures, et ses grands yeux sombres reflétaient une terreur sans nom.

Hagard et trempé de sueur, il étouffa un cri et courut vers le lac, embarrassé par sa robe qu'il tenait des deux mains. Il avait perdu ses sandales et ses pieds étaient lacérés, mais son affolement l'avait rendu insensible à la douleur. L'anneau de fer qui enserrait sa cheville gauche servait à y passer une chaîne ou une corde. Il marquait la condition des otages ou des esclaves.

Aux abords du lac, le jeune homme comprit l'inutilité de sa fuite. Les quelques rares buissons épars qui l'entouraient ne lui accordaient aucun sanctuaire. Au cours des siècles, les animaux qui venaient boire dans cet étang avaient piétiné la végétation et grignoté jusqu'au moindre brin d'herbe.

Il s'immobilisa et leva les bras au ciel dans un geste d'impuissance. Puis il se tourna vers la colline où, perchée sur son rocher, la chèvre l'observait avec dédain. Il se précipita vers elle, mais à peine avait-il commencé à grimper qu'il se prit le pied dans son vêtement et tomba de tout son long. Maintenant il gisait là, le souffle court.

À cet instant, ses poursuivants émergèrent de la forêt derrière lui.

Trois hommes apparurent, tenant chacun en laisse un énorme mastiff. Les trois chasseurs se déployèrent afin de couper la route au fugitif, maintenant trop épuisé pour reprendre sa course. Appuyé sur un coude, il les regarda arriver, puis s'assit. La résignation se peignit sur ses traits.

— Ne lâchez pas les chiens ! cria-t-il d'une voix entrecoupée. Je me rends.

Les hommes ne répondirent rien et s'arrêtèrent à une toise du jeune homme tandis que les bêtes le reniflaient, haletant, bavant et s'étranglant de rage, la langue pendante à un pouce de son visage. En sentant leur haleine chaude, le jeune homme se rétracta de tout son être.

— Retenez-les, pour l'amour de Dieu ! hurla-t-il tandis que les mastiffs aboyaient et claquaient des mâchoires en percevant son mouvement de recul.

— Ne bouge pas ! ordonna un des hommes en tirant d'un coup sec sur la laisse de son chien pour le calmer.

Les deux autres l'imitèrent.

C'est alors qu'une cavalière surgit à l'orée du bois. Le jeune homme battit des paupières, ses narines se pincèrent et les coins de sa bouche tressaillirent, agités de contractions spasmodiques, comme s'il craignait davantage la nouvelle venue que les bêtes. La jeune femme à la silhouette élancée chevauchait avec aisance, effleurant à peine les rênes de son étalon, aussi détendue que si elle faisait une promenade d'agrément. Puis elle s'arrêta pour observer la scène.

Un casque de bronze poli encadrait son visage, tellement ajusté que pas une seule mèche ne s'en échappait. Un filet d'argent ouvragé en soulignait le contour et il était serti d'une pierre semi-précieuse qui brillait sur le front pâle de la dame, mais elle ne portait pas d'autre bijou. Aucune cape ne venait envelopper ses épaules et recouvrir sa robe de lin safran serrée à la taille par une lourde ceinture d'homme d'où pendaient une bourse, un couteau dans sa gaine et une épée dans son fourreau à la poignée finement ciselée.

Son visage rond, en forme de cœur, ne manquait pas de séduction. Sa peau était laiteuse, réchauffée par une touche de rose aux pommettes. Les lèvres bien dessinées manquaient de vie. Les yeux froids étincelaient comme de la glace. Au premier regard, elle avait tout d'une innocente jeune femme, impression aussitôt démentie par le pli de sa bouche et la lueur étrangement menaçante au fond de son regard insondable. Devant les chasseurs et leurs chiens tenant en respect le malheureux jeune homme affalé sur le sol, elle afficha un air dégoûté.

Le chef des veneurs jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et sourit d'un air satisfait à la femme qui fit avancer son cheval jusqu'à eux.

— Nous le tenons, lady.

— Il ne nous échappera plus, répliqua-t-elle d'une voix plaisante qui ajouta à la cruauté qu'elle dégageait.

Le jeune homme, qui avait maintenant repris son souffle, serrait contre lui son crucifix en argent.

— Par pitié... commença-t-il, mais la femme leva la main pour le réduire au silence.

— Inutile d'en appeler à la pitié, prêtre, déclara-t-elle d'un ton coupant. Je souffre trop moi-même pour pleurer sur les autres.

— Je ne suis pas responsable de vos douleurs, protesta le jeune homme.

L'étrange jeune femme émit un rire si strident que les chiens en oublièrent leur proie et se retournèrent vers elle.

— N'êtes-vous pas un prêtre de la foi du Christ ? ricana-t-elle.

— Je suis le serviteur de la vraie foi, lança le jeune homme d'un air de

défi.

— Alors pour vous mon cœur sera sans merci. Debout, prêtre du Christ. À moins que vous ne désiriez passer dans l'autre monde en rampant ? À votre aise car personnellement, cela m'est bien égal.

— Pitié, lady. Laissez-moi m'éloigner en paix de ces terres et je jure que vous ne reverrez jamais mon visage.

Le jeune homme se redressa avec difficulté et se serait prosterné devant elle pour plaider sa cause si les mastiffs ne l'en avaient empêché.

— Par le soleil et la lune, dit la femme avec un sourire cynique, vous avez failli me persuader de ne pas verser de l'eau sur une souris en train de se noyer ! Assez ! Rien n'encourage le mal comme la miséricorde. Attachez-le !

Un des chasseurs tendit la laisse de son chien à son voisin, tira un grand couteau de sa ceinture, se dirigea vers un prunier épineux et en coupa une branche d'environ cinq pieds de long. Puis il revint vers le prisonnier. Ensuite il lui fit écarter les bras, lui bloqua les épaules avec le bâton et attacha les poignets du malheureux à ce licou improvisé.

La femme hocha la tête d'un air approbateur. Puis l'homme fit un nœud coulant autour du cou du religieux et tendit l'autre extrémité de la corde à l'un des veneurs. Les chiens s'étaient calmés. L'excitation de la chasse était retombée. La femme leva les yeux vers le ciel.

— En route, un long trajet nous attend.

Elle tira sur la bride de son cheval qui s'avança au pas vers la forêt.

Le chasseur menant le prisonnier la suivit avec ses deux compagnons et les chiens.

Courant et trébuchant, le prêtre supplia une dernière fois :

— Pour l'amour de Dieu, n'avez-vous donc aucune compassion ?

Le veneur tira un coup sec sur la corde qui étrangla à moitié le prisonnier. Puis il se retourna vers le malheureux avec un sourire découvrant des dents noires.

— Tu survivras plus longtemps si tu économises ton souffle, chrétien.

Devant eux, la femme chevauchait, impassible, le visage fermé, comme si les autres n'existaient pas.

Le courlis ralentit sa course, plongea à nouveau dans l'eau, et reprit sa quête de nourriture là où il l'avait interrompue.

CHAPITRE II

Le religieux, assis sur une pierre dans le torrent dévalant la montagne, avait remonté sa robe de bure et retroussé ses manches pour mieux profiter du soleil d'été. Il baignait ses pieds dans l'eau pure avec une expression de félicité sur son visage jovial. Jeune et de constitution robuste, avec des cheveux bruns et épais, il arborait la *corona spina*, la tonsure circulaire sur le haut de la tête qui marquait son appartenance à l'église de Saint-Pierre de Rome.

Pour mieux jouir de l'instant, il ferma les yeux, puis les ouvrit soudain.

— Quelque chose me dit que vous me désapprouvez, Fidelma, fit-il d'un air enjôleur à la religieuse à la chevelure rousse qui se tenait près de lui au bord du ruisseau.

La jolie jeune femme à la silhouette élancée le contempla de ses yeux à la couleur changeante, oscillant entre le vert et le bleu. Sa moue indiquait clairement qu'elle était contrariée.

— Nous approchons du but de notre voyage, Eadulf, et je pense que nous ferions bien de nous remettre en route au lieu de nous livrer à des plaisirs futiles. Le temps nous est compté.

Le jeune homme lui adressa un sourire taquin.

— *Voluptates commendat rarior usus*, lança-t-il pour se justifier.

Sœur Fidelma fronça le nez.

— Je vous accorde que la volupté s'accroît quand nous en usons rarement, mais il n'empêche que nous ne devrions pas nous attarder plus que nécessaire.

Frère Eadulf abandonna sa pierre à regret et pataugea jusqu'à la rive.

— *O si sic omnia*, lança-t-il d'un ton joyeux.

— Si toutes choses étaient aussi plaisantes, le réprimanda Fidelma, nos existences ne connaîtraient aucune évolution favorable puisque nous passerions notre temps à nous livrer à des plaisirs physiques. Heureusement que l'hiver vient contrebalancer l'été pour calmer nos sens !

Eadulf se sécha les pieds et chaussa ses sandales.

Ils s'étaient arrêtés pour prendre leur repas de midi et laisser leurs chevaux brouter l'herbe verte qui poussait le long du ruisseau. Fidelma avait déjà rassemblé les restes de leurs agapes et refermé les sacs de selle quand, poussé par la chaleur, Eadulf entreprit de barboter dans l'eau fraîche. Il savait que l'attitude de sa compagne ne devait rien à son insouciance. Fidelma avait beau s'efforcer de ne pas manifester son appréhension, il avait bien remarqué son anxiété grandissante au cours des dernières heures.

— Touchons-nous vraiment au but de notre voyage ? lui demanda-t-il.

Fidelma lui répondit en désignant les monts dont ils avaient abordé les contreforts ce matin même.

— Voici les Cruacha Dubha, les « meules noires ». Elles marquent la frontière du clan de Duibhne. En milieu d'après-midi, nous devrions atteindre le pays de Laisre, une vallée tout là-haut, cachée au cœur de la montagne la plus élevée de ces contrées.

Frère Eadulf fixa le mont pelé qui dominait le paysage.

— Regrettez-vous de ne pas avoir accepté l'offre de votre frère ? Il avait insisté pour que des guerriers nous accompagnent.

Un éclair traversa les yeux de Fidelma, puis elle soupira devant l'évidente bonne volonté de son compagnon.

— Ce voyage présenterait-il un quelconque intérêt si des guerriers devaient nous protéger ? Si nous prêchions la bonne parole à la pointe de l'épée, alors nos enseignements ne mériteraient pas d'être écoutés.

— Parfois les hommes, comme les enfants, ne parviennent à fixer leur attention que si on les y oblige, fit remarquer Eadulf. Un bâton pour l'enfant, une épée pour l'adulte. Cela aide à concentrer l'esprit.

— Votre remarque n'est pas dénuée de bon sens, admit Fidelma.

Puis elle marqua une pause et ajouta :

— Je vous connais depuis trop longtemps pour tenter de vous dissimuler la vérité, Eadulf. Vous avez raison, je suis inquiète. Dans son fief, Laisre fait régner sa propre loi, alors que l'honneur et le devoir voudraient qu'il réponde de ses actes devant mon frère à Cashel. Il profite de l'éloignement de la capitale.

— Difficile d'imaginer que certaines parties du pays n'ont pas encore été touchées par le christianisme.

Fidelma secoua la tête.

— Leurs habitants ne sont pas restés dans l'ignorance de la foi. Ils l'ont rejetée. Elle nous est parvenue il y a à peine deux cents ans, Eadulf. Il existe encore de nombreuses poches isolées où les vieilles croyances refusent de mourir. Nous sommes un peuple conservateur, qui s'accroche à ses coutumes et à ses traditions. Vous avez été éduqué dans nos collèges ecclésiastiques, et vous savez que ceux qui refusent de renier les anciens dieux et déesses sont légion.

Eadulf hocha la tête d'un air pensif. Il y a à peine un mois, il avait fait un court séjour avec Fidelma dans la vallée d'Araglin[1], où ils avaient rencontré Gadra, un vieil ermite qui s'était toujours montré un fervent partisan de l'ancienne religion. En réalité, la foi était encore bien fragile dans les sites isolés. Eadulf lui-même ne s'était converti qu'assez tardivement. Alors qu'il occupait la position de *gerefa* ou magistrat héréditaire du thane de Seaxmund's Ham dans les terres du South Folk, il avait rencontré un Irlandais du nom de Fursa. Fursa avait apporté la parole du Christ et les rituels de la nouvelle religion aux Saxons païens. Sous son influence, Eadulf avait rejeté les dieux

obscur de ses pères et Fursa, impressionné par son intelligence, l'avait envoyé en Irlande, afin qu'il étudie dans les collèges ecclésiastiques de Durrow et de Tuaim Breacain.

Eadulf s'était finalement rangé du côté de Rome plutôt que d'Iona. À Whitby, il avait assisté aux débats entre les avocats de la liturgie romaine et ceux qui s'en tenaient aux préceptes de Colomba[2]. Là, il avait été pour la première fois amené à collaborer[3] avec Fidelma, qui n'était pas seulement une religieuse mais une avocate des cours de justice irlandaises. Depuis, ils avaient partagé plus d'une aventure. Et Eadulf était revenu en Irlande en tant qu'ambassadeur de Théodore de Tarse, le nouvel archevêque de Cantorbéry, auprès de Colgú, roi de Muman et frère de Fidelma.

Eadulf était bien placé pour connaître les affres que l'on traversait quand on décidait de renoncer à ses anciennes croyances pour faire un saut dans l'inconnu.

— Laisre, ce chef que nous allons rencontrer, a-t-il si peur de la foi ? demanda-t-il.

Fidelma haussa les épaules.

— Laisre n'est pas nécessairement le plus à craindre. Je me méfie davantage de ses conseillers. Laisre, en tant que dirigeant de son peuple, respecte la caste et le rang. Il désire discuter avec moi d'une représentation permanente de la foi sur ses terres. N'est-ce point le signe d'une attitude libérale ?

Elle revit en pensée les événements de la semaine dernière, quand Colgú lui avait demandé de venir le rejoindre dans ses appartements privés...

La ressemblance entre Colgú de Cashel et Fidelma frappait tous ceux qui les rencontraient. Ils avaient hérité d'une taille élancée, d'une crinière rousse, de la même forme de visage, et leurs yeux d'un vert indéfinissable posaient sur vous un regard attentif.

Ce jour-là, quand Fidelma pénétra dans la pièce, le jeune roi lui sourit d'un air entendu.

— Chère sœur, dois-je croire ce que l'on raconte ?

Fidelma le fixa d'un air interrogateur.

— Tant que tu ne m'auras pas dit de quoi il s'agit, comment veux-tu que je te réponde ?

— L'évêque Ségdæ soutient que tu as rompu ton allégeance à la maison de Brigitte.

Fidelma demeura impassible. Puis elle alla prendre place dans un fauteuil auprès du feu. Parente de Colgú et princesse des Eóghanacht, elle avait le droit de s'asseoir en présence d'un roi provincial. Mais en supposant que sa naissance ne l'y eût pas autorisée, sa charge de *dálaigh* des cours de justice, doublée de sa qualité d'*anruth*, lui conférait le privilège de s'asseoir en présence du haut roi lui-même s'il

l'y invitait.

— Ton faucon de la terre des confins t'a correctement informé, répliqua-t-elle d'un ton caustique.

Colgú éclata de rire. Le nom de l'évêque Ségdae signifiait « semblable à un faucon » et il dirigeait l'abbaye d'Imleach, la « terre des confins ». Principal centre ecclésiastique de Muman, Imleach rivalisait avec Armagh pour le titre de capitale chrétienne de l'Irlande. Depuis son plus jeune âge, Fidelma avait un goût prononcé pour l'étymologie et elle s'amusait souvent à faire des jeux de mots.

— Donc l'évêque Ségdae a raison ? s'étonna Colgú, qui croyait à une fausse rumeur.

— Oui, je me suis retirée de la maison de Brigitte à Kildare, confirma Fidelma dont la voix trahissait une nuance de regret. Prêter allégeance à l'abbesse Ita était au-dessus de mes forces. Disons qu'il s'agit d'une question... d'intégrité et pour l'instant, je préférerais ne pas avoir à m'expliquer davantage sur ce sujet.

Colgú se renversa sur son siège et contempla sa sœur en silence. « Inutile d'argumenter », songea-t-il. Une fois qu'elle avait décidé quelque chose, toute tentative de la faire revenir sur sa résolution se soldait à coup sûr par un échec.

— Tu seras toujours la bienvenue ici, Fidelma, soupira-t-il. Tu as rendu de grands services à ce royaume depuis que tu as quitté Kildare.

— J'ai rendu de grands services à la justice, le corrigea Fidelma. J'ai prononcé le serment de mettre la loi au-dessus de tout pouvoir temporel. En lui obéissant, j'ai rempli mon devoir envers le roi légitime et son royaume.

Le même sourire espiègle qu'on voyait à Fidelma quand elle plaisantait ou marquait un point flotta sur les lèvres de Colgú.

— Alors j'ai bien de la chance d'être un roi légitime.

Fidelma se mordit la lèvre pour garder son sérieux.

— Là-dessus au moins, nous sommes d'accord.

Puis Colgú prit un air grave.

— Désires-tu maintenant te fixer dans le royaume de Muman ? Auquel cas tu n'as que l'embarras du choix pour les établissements religieux susceptibles de t'accueillir. Imleach, Lios Mhor... sans compter que si tu souhaites rester à Cashel, tu m'en verras ravi. Tu es née ici, ce palais est ta demeure, et tes conseils quotidiens pour m'assister dans l'exercice de mes fonctions me seraient précieux.

— J'irai là où je servirai le mieux.

Cette réponse énigmatique lui valut un regard inquisiteur du jeune souverain.

— Quand l'évêque Ségdae a mentionné que tu avais quitté Kildare, j'ai cru que tu désirais te rendre dans le royaume d'Ecgberrht de Kent.

Fidelma haussa les sourcils.

- Chez les Jutes ? Où es-tu allé chercher une idée pareille ?
- Cantorbéry n'est-il pas situé dans le Kent ? Et n'est-ce point là que frère Eadulf doit s'en retourner ?
- Eadulf ?
- Fidelma rougit et releva le menton en un geste de défi.
- Que signifient ces sous-entendus ?
- Rien de très mystérieux, répliqua Colgú avec un sourire taquin. J'avais cru observer que tu passais beaucoup de temps en compagnie du Saxon. Et je vois bien que votre entente mutuelle va au-delà d'une simple camaraderie. Ne suis-je pas ton frère ? Pourquoi m'aveuglerais-je devant l'évidence ?
- Embarrassée, Fidelma pinça les lèvres.
- Tu dis des bêtises, s'énerva-t-elle avec une véhémence excessive. Colgú l'observa en silence.
- Même les religieux doivent se marier, fit-il remarquer d'une voix douce.
- Pas tous, répondit Fidelma qui ne parvenait pas à maîtriser son agitation.
- Bien sûr, mais le célibat dans la foi est réservé aux ermites ou à ceux qui suivent la voie de l'ascétisme. Mais toi, tu appartiens à ce monde, Fidelma, et je t'imagine mal vivant dans l'abstinence et le dépouillement.
- La jeune femme, qui avait maintenant dominé son trouble, affronta son frère avec une apparente sérénité.
- Je t'assure cependant que je n'ai formé aucun projet pour me rendre au royaume des Jutes ou m'exiler de mon pays.
- Penses-tu que frère Eadulf renoncerait à son allégeance à Cantorbéry et accepterait de s'installer chez nous ?
- Je ne suis pas devin pour prévoir les faits et gestes d'Eadulf, répliqua Fidelma, qui perdait à nouveau son calme.
- Colgú lui adressa un sourire désarmant.
- Tu m'en veux de me montrer aussi indiscret. Pourtant, je n'évoque pas ce sujet par seule curiosité, je désirais simplement connaître tes sentiments et m'inquiétais de savoir si tu allais quitter Muman.
- Alors, te voilà rassuré.
- Dans le cas contraire, je ne t'en aurais pas tenu rigueur. J'aime ton ami saxon, un homme d'excellente compagnie bien qu'il soit le fils de son peuple.
- Fidelma demeura silencieuse. Colgú s'étira d'un air languissant et son regard s'assombrit tandis qu'il revenait à des sujets plus pressants.
- En vérité, Fidelma, je crois bien que j'ai encore besoin de ton aide.
- Je l'avais deviné, figure-toi. De quoi s'agit-il ?
- Tu es très douée pour démêler les affaires les plus complexes et j'aimerais tirer une fois encore avantage de tes talents.

Fidelma baissa la tête.

— Mon expérience est à ton service, j'espère que tu n'en doutes pas.

— Et donc comme tu l'avais compris, si je t'ai fait appeler c'est que j'avais une idée derrière la tête. Connais-tu les montagnes de Cruacha Dubha, à l'ouest ?

— Je n'y suis jamais allée mais je les ai aperçues de loin, et j'ai entendu bon nombre d'histoires à leur sujet.

Colgú se pencha vers elle.

— Et Laisre ?

Fidelma fronça les sourcils.

— Le chef de Gleann Geis ? Son nom a été évoqué il y a peu par les religieux, ici, à Cashel.

— Que raconte-t-on sur lui ?

— Son peuple continue d'honorer les anciens dieux. Les étrangers ne sont pas les bienvenus sur ses terres et les frères et sœurs de la foi s'y rendent à leurs risques et périls.

Colgú poussa un profond soupir.

— Cela n'est pas faux. Mais les temps changent et Laisre, un homme intelligent, a compris qu'il ne pouvait pas éternellement faire obstacle au progrès.

Fidelma se redressa d'un geste vif.

— Tu veux dire qu'il s'est converti à la foi ?

— Pas tout à fait. Il continue de s'accrocher avec obstination aux traditions, mais c'est un esprit ouvert, et il est prêt à nous écouter bien qu'il rencontre une opposition violente parmi les siens. Il nous a donc proposé de négocier...

— Comment cela ?

— Laisre nous a envoyé un message affirmant qu'il est prêt à traiter avec moi. Il cherche un moyen d'ouvrir ses terres aux ecclésiastiques afin qu'ils construisent une église et une école, dont les enseignements se substitueraient peu à peu à ceux qui sont dispensés dans les vieux sanctuaires.

— Le terme de « négociation » implique que cette offre n'est pas gratuite. Qu'exige-t-il en retour pour nous autoriser à élever ces édifices ?

Colgú haussa les épaules.

— Nous devons le découvrir par nous-mêmes. Mais j'ai besoin de quelqu'un qui puisse parler au nom de notre Église et de ce royaume.

— Hum. En somme, tu suggères que je me rende dans les Cruacha Dubha pour y rencontrer Laisre ?

— Personne n'est plus tenace et obstiné que toi dans les tractations, et tu connais admirablement ce royaume.

— Mais...

— Tu parleras en mon nom et en celui de l'évêque Ségdae. Il s'agit de

découvrir les motivations de Laisre. Si les termes de l'accord qu'il propose te paraissent raisonnables, accepte. S'ils te semblent peu judicieux, dis que le roi et son conseil vont y réfléchir.

Fidelma se plonge dans une profonde méditation.

— Laisre a-t-il été averti de ma venue ? dit-elle enfin.

— Non, car je ne présume jamais de tes réponses, répondit Colgú avec une pointe d'ironie. Il a seulement demandé qu'en début de semaine, on lui envoie un émissaire de la foi digne de me représenter. Donc tu acceptes ?

— Si telle est ta volonté... mais pourquoi le cher évêque n'est-il point ici pour exprimer ses vues sur cette entreprise ?

Colgú fit la grimace.

— Euh... le vieux faucon des terres lointaines attend dans l'antichambre que j'aie fini de m'entretenir avec toi.

— Tu savais que j'accepterais, avoue !

— Moi ? pas du tout, répliqua Colgú d'un air faussement innocent qui démentait ses propos. Mais puisque tu t'es rendue à mes raisons, je veux que quelques-uns de mes meilleurs guerriers t'accompagnent. Mes chevaliers du Collier d'or.

— Que dirait Laisre s'il me voyait arriver à la tête d'une troupe de Niadh Nasc ? Un émissaire qui s'entoure de guerriers insulte son hôte et tente de faire pression sur lui. Après tout, il ne s'agit que de la construction d'une église et d'une école. Je m'y rendrai seule.

Colgú secoua la tête avec véhémence.

— Seule dans les Cruacha Dubha ? Il n'en est pas question. Choisis-toi au moins un guerrier.

— Non, je préfère un homme d'Église qui par sa présence exprimera notre bonne volonté.

Colgú étudia un instant son visage.

— Alors emmène ton Saxon, c'est un brave homme qui te protégera.

Fidelma jeta un bref coup d'œil à son frère.

— Frère Eadulf a peut-être formé d'autres projets. L'archevêque de Cantorbéry qui te l'a dépêché comme ambassadeur n'a-t-il pas exigé son retour ?

Colgú sourit.

— Frère Eadulf ne refusera certainement pas de prolonger un peu son séjour à Cashel. Il n'empêche que je préférerais que les hommes de ma garde t'accompagnent.

— Mais comment veux-tu démontrer que la foi est le chemin de la paix et de la vérité si nous paradons avec des soldats pour convertir ces gens ? Non, l'épée n'a rien à faire dans ma mission et ne remplacera jamais une parole sincère. *Vincit omnia veritas* !

Colgú parut amusé.

— La vérité est un admirable conquérant, mais à condition de savoir

quand la proclamer et à qui l'adresser. Tout le secret est là. Puisque tu aimes les citations latines, Fidelma, laisse-moi te donner un conseil : *Cave quid dicis, quando et cui* [4].

Fidelma hochla la tête.

— Je m'en souviendrai.

Colgú se leva et alla ouvrir une armoire dont il sortit une figurine en or attachée à une petite baguette de sorbier. Elle représentait un cerf avec ses andouillers, symbole des princes Eóghanacht de Cashel. Colgú la tendit avec solennité à sa sœur.

— Prends cet emblème, Fidelma. Par cette baguette, c'est de moi que tu tiendras ton autorité et tu parleras en mon nom.

Fidelma se leva.

— Je jure de te faire honneur, mon frère.

Colgú couva la jeune femme d'un regard affectueux et posa les mains sur ses épaules.

— Puisque tu refuses d'emmener mes guerriers avec toi, je veux t'offrir une autre protection.

Il se retourna et claqua dans ses mains. Une porte s'ouvrit, son brehon et son chambellan apparurent, suivis de l'évêque Ségdæ, un vieil homme dont le visage d'oiseau de proie semblait illustrer le nom. Prévenus de la cérémonie qui allait suivre, ils s'inclinèrent respectueusement devant Fidelma, puis, sans prononcer un seul mot, le chambellan vint se placer à la gauche de Colgú. Il tenait un coffret en bois qu'il tendit à son souverain.

— J'accomplis ici ce que j'avais déjà en tête depuis un certain temps, dit Colgú. Pour être plus précis, depuis que tu as déjoué le complot des Uí Fidgente qui visait à mettre mon royaume à feu et à sang [5].

Il tira de la cassette une chaîne en or toute simple d'environ deux pieds de long.

Fidelma, qui avait déjà assisté à cette cérémonie auparavant, comprit que le roi allait lui remettre le Collier d'or.

— Tu veux donc m'élever au rang de Niadh Nasc ? murmura-t-elle.

— Telle est ma volonté. Fidelma, acceptes-tu de prêter serment ?

Les chevaliers de l'ordre du Collier d'or, vénérable fraternité nobiliaire née dans l'élite des gardes chez les rois de Cashel, étaient toujours adoubés par le roi en personne et chaque membre de cette confrérie jurait allégeance au monarque. Il portait alors jusqu'au jour de sa mort, accrochée à une chaîne, une croix symbolisant la puissance solaire. Les origines de ce rituel se perdaient dans la nuit des temps. Certains scribes affirmaient même qu'il remontait à un millier d'années avant la naissance du Christ.

Fidelma s'agenouilla avec des gestes lents.

— Fidelma de Cashel, jures-tu de me défendre et me servir, moi Colgú, roi légitime de Muman, chef de notre maison, ainsi que ceux qui me

succéderont, et de considérer comme tes frères et sœurs ceux de tes compagnons qui portent l'insigne du Collier d'or ?

— Je le jure, chuchota Fidelma en posant sa main droite sur celle du roi.

Colgú prit la chaîne dont il entourait leurs mains jointes.

— Conscient de ta loyauté envers ma personne, notre maison et notre ordre, je te remercie pour ton vœu solennel de m'obéir, me défendre et me protéger. Et maintenant, avec cette chaîne, je t'attache à mon service et t'intronise Niadh Nasc. Que la mort et non le déshonneur tranche ces liens.

Après un instant de silence, Colgú défit la chaîne, releva sa sœur, l'embrassa et se tourna vers le coffret d'où il sortit un collier avec une croix de forme ancienne qu'il passa autour du cou de Fidelma.

Puis il émit un rire bref et embarrassé.

— Et voilà. Dans le royaume de Muman, tout le monde connaît la signification de cet emblème. Tu as refusé la protection de mes guerriers mais ils t'accompagneront en esprit, car celui qui offense un membre de l'ordre insulte du même coup les rois de Cashel et la confrérie du Niadh Nasc.

Fidelma savait qu'il ne s'agissait pas de paroles en l'air. Cet ordre comptait peu d'hommes, et encore moins de femmes.

— J'apprécie l'honneur que tu me fais et j'espère en être digne, dit-elle d'une voix douce.

— Que Dieu te protège au cours de ton voyage dans la Vallée interdite et lors de tes négociations avec Laisre. Et surtout n'oublie pas, Fidelma : *Cave quid dicis, quando et cui.*

L'avertissement de son frère résonnait encore aux oreilles de Fidelma tandis qu'elle contemplait les monts pelés devant elle.

CHAPITRE III

L'ascension des collines, puis des montagnes, prit plus de temps qu'Eadulf ne l'aurait pensé. Le chemin se tordait comme un serpent en colère, longeait des précipices et des rochers abrupts : il était coupé de torrents assourdissants qui cascadaient depuis des hauteurs inaccessibles, traversait des forêts sombres, de rares clairières et des étendues désertiques jonchées de cailloux. Eadulf se demandait comment des hommes pouvaient vivre dans des lieux aussi isolés, et il fut surpris d'apprendre qu'il n'existait pas d'autre route quand on venait du sud.

Tandis qu'il levait la tête vers les sommets, il fut brièvement ébloui par une lumière et il cligna des paupières. C'était la troisième fois qu'il remarquait ce phénomène et il avait d'abord cru que ses yeux lui jouaient des tours. En constatant son inquiétude et sa perplexité, Fidelma eut pitié de lui.

— Voilà bien une demi-heure qu'on nous surveille, lui dit-elle.

Eadulf manifesta sa mauvaise humeur.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu ?

— Mais il n'y a rien d'extraordinaire à cela ! Quoi de plus naturel pour les habitants que d'observer les étrangers chevauchant dans ces contrées ? Les montagnards sont des gens suspicieux.

Eadulf se tut tout en dirigeant de temps à autre un regard méfiant vers les collines environnantes. L'éclair était certainement dû à un rayon de soleil tombant sur du métal. Le métal signifiait des armes ou une armure. Et donc une menace. Ils continuèrent leur escalade en silence. A un moment donné, la pente était si raide qu'ils furent obligés de mettre pied à terre et de tirer leurs chevaux par la bride.

Puis ils remontèrent en selle et alors qu'Eadulf s'apprêtait à demander à Fidelma s'ils en avaient encore pour longtemps, le sentier contourna l'épaule d'une hauteur et ils se retrouvèrent devant une grande clairière recouverte de bruyère et d'ajoncs rouges, orange et verts, présentant un spectacle irréel. Quant aux monts, au loin, ils ne semblaient guère s'être rapprochés.

— Ce voyage n'en finira jamais, grommela Eadulf.

Fidelma se retourna sur sa selle et toisa le Saxon d'un air sévère.

— Un peu de courage. Une fois franchis cette montagne et cette clairière, nous nous retrouverons à Gleann Geis, le territoire de Laisre.

Eadulf fronça les sourcils.

— Je croyais que vous n'étiez jamais venue ici auparavant ?

Fidelma réprima un soupir.

— Je suis passée non loin.

— Mais alors... ?

— Eadulf ! Notre peuple est parfaitement capable de dessiner des

cartes. Si nous ignorions comment traverser notre propre pays, nous renoncerions à envoyer des missionnaires dans les grandes contrées de l'Est.

Vexé, Eadulf s'apprêtait à répondre quand il vit Fidelma se raidir en fixant le ciel.

— Ce ne sont que des oiseaux.

— Oui, les corbeaux de la mort, articula Fidelma d'une voix sourde.

Ils parcouraient des cercles concentriques dans l'azur tout en se rapprochant de plus en plus du sol.

— Sans doute le cadavre d'un animal ? suggéra Eadulf. Une grosse bête si on en juge par le nombre de charognards.

Fidelma enfonça les talons dans les flancs de sa monture.

— Allons jeter un coup d'œil, c'est sur notre chemin.

Eadulf la suivit avec quelque réticence. Il aurait parfois souhaité que sa compagne ne soit pas si curieuse et il lui tardait d'atteindre leur destination. Plusieurs jours de chevauchée l'avaient fatigué. Il se languissait d'un siège confortable et d'un gobelet d'hydromel tiré d'une jarre laissée à rafraîchir dans un torrent glacé.

Fidelma veillait à bien guider son cheval car le sol invisible était inégal. La bruyère et les ajoncs foisonnants auraient pu dissimuler toute une armée. Leur arrivée déclencha des croassements effrayés chez les oiseaux qui reprirent de l'altitude.

Brusquement, Fidelma arrêta son étalon et se figea.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Eadulf, derrière elle.

Fidelma semblait transformée en statue et le sang s'était retiré de son visage.

Quand il arriva à sa hauteur, Eadulf s'immobilisa à son tour, pétrifié d'horreur.

— *Deus miseratur*[6]...

Il s'agissait du premier vers du psaume 67, mais il mourut sur les lèvres du religieux. Ceux qui avaient sacrifié à ce rituel de mort devant eux ignoraient la grâce du Seigneur. Sur le sol, des cadavres avaient été disposés en un cercle grotesque.

Fidelma et Eadulf, hypnotisés par l'affreux spectacle, ne parvenaient pas à en croire leurs yeux.

Puis, sans un mot, Fidelma glissa de sa selle et s'avança de quelques pas. Eadulf avala sa salive, sauta à terre et, prenant les rênes de leurs chevaux, les attacha à un arbre avant de rejoindre Fidelma.

Elle se tenait là, les bras croisés, le visage crispé et sa bouche tremblait. Puis elle fit encore quelques pas et laissa son regard errer sur les corps nus des jeunes gens qui composaient ce hideux tableau.

Fidelma inspira profondément et releva le menton, comme si elle se préparait à une tâche difficile.

— Je propose que nous partions d'ici de crainte que les responsables

de ce carnage ne soient encore dans les parages, dit Eadulf en jetant des regards nerveux autour de lui.

Mais rien ne bougeait dans la vallée. Seuls les corbeaux, interrompus dans leur tâche par les intrus, tournoyaient avec insistance dans le ciel, nuée noire et croassante avide de chairs décomposées. Quelques-uns, plus audacieux que les autres, s'étaient posés à une courte distance de leurs proies. Eadulf, dans un geste de colère et de dégoût, prit une pierre et la jeta en direction de l'un d'eux qui reprit son vol avec un cri furieux, avertissant ses congénères de s'écarter pour l'instant. Un petit groupe se rassembla un peu plus loin, examinant la scène avec des yeux voraces.

— Partons, Fidelma, insista Eadulf. Cela n'est pas un spectacle pour vous.

Un éclair brilla dans les yeux verts de la religieuse.

— Une avocate qui a juré de faire respecter la loi dans les cinq royaumes n'est-elle pas la mieux placée pour affronter une telle situation ? lança-t-elle d'une voix sèche.

Désarçonné, Eadulf tenta avec maladresse de rattraper sa bévée.

— Je voulais seulement exprimer...

Fidelma le coupa d'un geste de la main et s'agenouilla devant le corps le plus proche qu'elle étudia avec attention. Puis elle passa au suivant, et ainsi de suite jusqu'au dernier. De son côté, Eadulf se concentrait lui aussi sur les cadavres tout en surveillant la campagne alentour.

Le plus jeune de ces malheureux avait seize ou dix-sept ans, le plus vieux pas plus de vingt-cinq. Leur peau d'un blanc de parchemin signalait qu'ils ne s'exposaient jamais au grand air et ils étaient tous étendus sur le flanc gauche. Eadulf remarqua que le sol ne portait aucune trace de lutte et il ne repéra aucune tache de sang. Donc ces jeunes gens n'avaient pas été tués sur place.

Une fois terminé son examen, Fidelma se releva et, sans un mot, se dirigea vers le ruisseau qui coulait à quelques toises. Là, elle se lava les mains et les bras avant de se rafraîchir le visage.

Eadulf l'attendait patiemment. Il savait à quel point les habitants des cinq royaumes d'Éireann étaient obsédés par la propreté.

— Quelles sont vos conclusions, Eadulf ? demanda-t-elle en rejoignant son compagnon, le visage sombre.

— Ces jeunes gens, dont les corps ont été arrangés dans un dessein particulier, n'ont pas été exécutés ici.

— Fort bien. Mais n'avez-vous pas d'autre remarque ?

Il secoua la tête.

— Non, je ne vois pas.

— Regardez leurs pieds. Ils ont tous des ampoules, des cals et des blessures, comme si on les avait entraînés dans une marche forcée. Les écorchures sont récentes, ce qui semble contredire votre version qui

voudrait qu'on les ait transportés jusqu'ici.

Eadulf se concentra un instant.

— Pas nécessairement, dit-il enfin. On peut très bien les avoir conduits jusqu'à l'endroit où on les a tués, avant de les amener ici pour disposer leur corps de cette curieuse manière.

Fidelma hocha la tête.

— Pas mal, Eadulf. Nous finirons par faire de vous un *dálaigh*. Mais vous avez oublié les marques d'anneaux de fer autour de leurs chevilles gauches.

Eadulf s'en voulut de ne pas avoir noté ce qui lui semblait maintenant évident.

— Avez-vous compté les corps ? poursuivit Fidelma.

— Je dirais qu'ils sont une trentaine.

— Cela manque de précision. Trente-trois exactement.

— Je n'étais pas loin du compte, protesta Eadulf.

— Si l'on veut. Mais nous y reviendrons dans un instant. Par ailleurs, ils sont allongés sur le côté gauche, les pieds dirigés vers le centre du cercle. Cela ne vous rappelle-t-il rien ?

— Non, pourquoi ?

— Si vous commencez par le sommet du cercle marqué par un espace plus grand, vous remarquerez qu'ils sont disposés dans le sens qui va de la gauche vers la droite et qui correspond au parcours de notre ombre sous le soleil. Nous l'appelons *deisiol*.

— Je ne suis pas sûr de vous suivre.

— Dans les temps païens, on accomplissait certains rites en tournant *deisiol*. D'ailleurs, dans les enterrements, nous faisons encore trois fois le tour du cimetière dans ce sens.

Eadulf frissonna et se signa.

— Donc il s'agit d'un rituel païen.

— Ce n'est pas évident. Quand le bienheureux Patrick reçut en présent une terre à Armagh où il édifia son église, on dit qu'il en a fait le tour *deisiol* en tenant sa crosse, et c'est ainsi qu'il consacra le site au service du Christ en utilisant nos anciennes coutumes.

— Mais où voulez-vous en venir ? s'énerva Eadulf.

— Eh bien, nous ignorons si ces corps ont été disposés ainsi au cours d'un rite païen ou chrétien. Il nous faut résoudre ce mystère en procédant à une investigation plus approfondie.

— Comment cela ?

— Avez-vous remarqué de quelle façon ces malheureux ont été expédiés dans l'autre monde ?

Eadulf confessa qu'il n'en avait aucune idée.

— N'avez-vous jamais entendu parler de la Mort aux trois visages ?

— Non.

— Selon la légende, il y a très longtemps notre peuple délaissa le code

moral de nos druides et tomba en adoration devant une idole en or du nom de Cromm Cruach, le dieu du Croissant sanglant, auquel on faisait des sacrifices humains. Il était vénéré dans la Plaine de l'adoration, Magh Slécht, aux temps du haut roi Tigernmas, fils de Follach. Son nom signifie « seigneur de la mort ».

— C'est la première fois que l'on me conte cette fable.

— Cette période de notre histoire n'ajoute rien à la gloire de notre peuple. Les gens finirent par se lasser de Tigernmas. Après qu'il fut mystérieusement assassiné au cours d'une affreuse cérémonie en l'honneur de l'idole, ils prêtèrent à nouveau allégeance aux dieux de leurs ancêtres.

Eadulf renifla d'un air réprobateur.

— J'ai du mal à distinguer entre l'adoration d'une idole et celle des dieux païens. Pour moi, je les mets tous dans le même sac.

— Sans doute, Eadulf, mais il n'en demeure pas moins que les dieux païens n'exigeaient aucun sacrifice sanglant.

Le moine se passa la main dans les cheveux.

— Mais quel est le rapport avec cette Mort aux trois visages ?

— D'après Tigernmas, elle était celle qu'exigeait Cromm Cruach.

— Je suis perdu.

Fidelma désigna les corps.

— Chacun de ces jeunes gens a été poignardé, garrotté, puis on lui a fendu le crâne.

Eadulf écarquilla les yeux.

— S'agirait-il de votre Mort en trois temps ?

— Exactement. Et vous noterez que les corps portent des marques aux poignets. Des brûlures causées par des cordes. Ils ont été attachés avant d'être tués, puis les liens ont été défaits.

Eadulf tomba à genoux.

— Donc ils auraient été immolés ?

— Je me contente d'énumérer les faits. Les conclusions hâtives ne sont que spéculations.

— Vous soupçonnez néanmoins que l'adoration de cette idole, Cromm, pourrait bien avoir survécu jusqu'à aujourd'hui ?

Fidelma secoua la tête.

— Selon la légende, Tigernmas était le vingt-sixième roi des fils de Mile, qui avait amené les enfants de Gael jusqu'en Éireann. Il régna un millier d'années avant l'avènement du Christ. Même les druides se retournèrent contre lui à cause de ces horribles pratiques. Suggérer que l'adoration de Cromm n'est toujours pas éteinte manquerait de logique.

Eadulf pinça les lèvres.

— En tout cas, le diable rôde.

— Sans aucun doute. Quant au nombre des corps, trente-trois en

tout...

— Qu'est-ce que cela signifie selon vous ?

— Quand les dieux maléfiques des Fomorii ont été renversés, on dit qu'ils étaient commandés par trente-deux chefs auxquels il faut ajouter leur haut roi. Cúchulainn, le héros d'Ulaidh, a assassiné trente-trois guerriers dans le château maudit d'un conte de fées. Quand les Désifurent expulsés d'Irlande par Cormac Mac Art, ils connurent trente-trois années d'errance avant de pouvoir s'établir définitivement en un lieu. Trente-trois champions dont le haut roi moururent dans le château de Bricriu... faut-il que je continue ?

Eadulf battit des paupières.

— Le nombre de trente-trois aurait-il donc ici une signification particulière ?

— Nous sommes en présence d'un ancien rituel. La Mort aux trois visages, le nombre des corps et leur disposition concourent à le prouver. La signification nous en échappe, mais vous avez oublié un détail important.

Eadulf entreprit en vain une nouvelle observation attentive.

Fidelma lui indiqua alors un cadavre, Eadulf se fraya un chemin jusqu'à lui, puis il se pencha, étouffa un cri et se signa.

— Un frère de la foi, murmura-t-il. Il porte la tonsure de saint Jean.

— Et contrairement aux autres, des traces de coupures et de lacerations sur les jambes, les bras et le visage.

— Aurait-il été torturé ?

— Peut-être pas. Sans doute a-t-il couru dans des buissons épineux, ce qui expliquerait ces marques et ces écorchures.

— Ce frère dans le Christ a été sauvagement assassiné pour satisfaire à une cérémonie maudite, s'exclama Eadulf, hagard. Et le vêtement qu'il portait ne l'a pas sauvé de cette mort ignominieuse dont vous connaissez très bien le responsable.

— Ah bon ? dit Fidelma en le fixant d'un air hésitant.

— C'est évident.

— Je vous écoute.

— Nous nous rendons dans cette Vallée interdite où règne un chef païen qui n'a jamais reconnu l'authenticité de la parole du Christ. Alors, puisque vous appréciez les proverbes latins, Fidelma, en voici un pour vous : *Cuius regio eius religio*.

Malgré les circonstances des plus sinistres, Fidelma ne put retenir un bref sourire.

— Celui qui gouverne un territoire choisit sa religion, traduisit-elle.

— Ce chef, Laisre, est un païen, poursuivit Eadulf. Ne sommes-nous pas confrontés à la mise en scène d'un rituel destiné à nous effrayer ou à nous intimider ?

— Nous intimider ou nous empêcher... de quoi en fait ?

— D'aller à Gleann Geis pour y négocier l'établissement d'une église et d'une école chrétiennes ! Je crois qu'il s'agit là d'une insulte au roi votre frère et à Ségdæ, l'évêque d'Imleach. Nous devrions quitter cet endroit sur-le-champ et retourner en terre chrétienne.

— En ignorant notre mission ? Vous me conseillez de fuir ?

— Mieux vaut revenir ici avec une armée et apprendre la crainte de Dieu à ces païens qui nous ont délibérément bafoués. Si cela ne tenait qu'à moi, j'écraserais ce nid de vipères et l'effacerais de la surface de la terre.

La présence des cadavres commençait à porter sur les nerfs d'Eadulf qui s'était empourpré de colère.

Fidelma s'efforça de le calmer.

— Eadulf, vous avez très bien exprimé la première pensée qui m'est venue à l'esprit. Puis j'ai trouvé ma réaction trop rapide. Il ne faut pas négliger les ombres que projette une lanterne.

Le moine prit une profonde inspiration.

— Il s'agit d'un aphorisme de mon maître, le brehon Morann de Tara, poursuivit Fidelma. Les évidences se soldent souvent par une illusion qui dissimule la réalité.

Soudain, son attention se fixa sur un point à une courte distance et Eadulf se retourna pour voir ce qu'elle avait repéré.

Les rayons du soleil se réfléchissaient sur un objet brillant. Sans un mot, la religieuse se fraya un chemin dans les ajoncs, se baissa et revint vers son compagnon qui se précipita à sa rencontre.

— Un torque de guerrier, murmura Fidelma.

Eadulf reconnut le collier d'or autrefois porté par l'élite des champions irlandais, bretons et même gaulois. Il était long d'environ huit pouces et consistait en huit fils d'or entrelacés ayant subi une torsion avant d'être soudés à des tampons que l'on écartait pour se passer le bijou autour du cou. Les motifs faits de martelage et de perles en relief tournaient en cercles concentriques. Le brillant du métal prouvait qu'il avait été ôté peu de temps auparavant. Fidelma examina la parure avant de la tendre à Eadulf.

Il fut surpris par sa légèreté. Les fils ne pesaient pas lourd et les tampons étaient creux.

— Vous croyez que ce bijou est relié au massacre ?

— Allez savoir.

Elle lui reprit le torque qu'elle glissa dans son *marsupium*, la sacoche qui pendait à sa ceinture.

— En tout cas, il a été porté il y a peu, car il n'est même pas terni. Et il appartenait à un authentique guerrier.

— Un guerrier de Muman ?

Elle secoua la tête.

— Les dessins utilisés par les artistes de Muman et ceux des autres

royaumes présentent de subtiles différences. Je dirais que ce torque a été forgé en Ulaidh, au nord.

Elle allait se détourner quand son attention fut attirée par un nouvel indice.

— Voilà la preuve de ce que vous avanciez tout à l'heure, Eadulf.

Il la rejoignit pour examiner le sol où il distingua clairement des ornières dans la boue d'un carré de terrain où les herbes étaient couchées.

— Cela nous montre comment les corps ont été apportés ici. Nous avons des pistes entrecroisées dont certaines sont plus profondes que d'autres, ce qui nous permet de distinguer entre les traces laissées par une carriole pleine et une vide.

Puis Fidelma s'éloigna et considéra les empreintes à une certaine distance.

— Nous ne pouvons les suivre pour l'instant, dit-elle à regret. Notre première priorité est de gagner Gleann Geis. La piste vient du nord, mais elle est difficile à repérer sur ce terrain caillouteux. À mon avis, les cadavres ont été transportés depuis ces collines, là-bas.

Indécise, elle observa avec dégoût la colonie de corbeaux et de corneilles croassant avec impatience.

— Malheureusement, je crains que nous ne puissions faire grand-chose pour ces pauvres diables. Nous n'avons ni le temps, ni la force, ni les outils qui nous permettraient de leur offrir une inhumation décente.

Mais peut-être Dieu a-t-il créé ces oiseaux nécrophages pour pallier notre impuissance ?

— Cela ne nous empêche pas de dire une prière pour les morts, protesta Eadulf.

— Dites votre prière et j'y ajouterai un « amen », mais plus tôt nous partirons mieux cela vaudra.

Parfois, le moine avait le sentiment que Fidelma accordait moins d'importance à ses devoirs religieux qu'à ses obligations d'avocate. Il lui jeta un regard désapprobateur et se tourna vers le cercle macabre avant d'entonner en saxon :

De la poussière, de la terre et des cendres nous tirons notre force ; notre gloire est fragile et vaine.

Nous venons de la terre, inéluctable est notre retour en son sein.

Dans la vie, nous nous nourrissons de la chair du gibier, des oiseaux et des poissons, mais dans la mort, nous sommes livrés aux vers.

Soudain, deux corbeaux pleins de témérité s'élevèrent dans les airs, puis fondirent l'un après l'autre sur l'un des corps, enfonçant leurs griffes dans la chair livide. Eadulf avala sa salive avec difficulté, reposa son livre de prières et murmura une bénédiction rapide pour le repos des âmes des jeunes gens avant de reculer avec précipitation.

Fidelma, après avoir détaché les chevaux qu'énervaient la puanteur

des cadavres commençant à se décomposer et l'activité des oiseaux criards et affamés, tendit les rênes de sa monture à Eadulf. Bientôt, ils s'éloignaient tous deux au pas de leurs destriers.

— Je reviendrai dès que possible pour voir où mènent les pistes des charrettes, annonça Fidelma à son compagnon tout en jetant un coup d'œil aux collines derrière elle.

Eadulf frissonna.

— Cela ne me semble pas très sage.

Fidelma fit la moue.

— La sagesse n'a pas grand-chose à voir là-dedans.

Puis elle sourit.

— D'après mes calculs, nous ne sommes plus très loin de Gleann Geis, situé à l'ouest, de l'autre côté de la vallée, juste sur l'autre versant de cette colline. J'attends avec impatience les explications de Laisre. S'il nous jure qu'il ignore tout de ce carnage, il ne nous restera plus qu'à conclure rapidement un accord avant de revenir nous occuper de cette affaire.

— S'il pleut, les traces seront effacées, dit Eadulf d'une voix pleine d'espoir.

Fidelma examina le ciel.

— Avec un peu de chance, le temps sec se prolongera jusqu'à après-demain.

Eadulf avait depuis longtemps renoncé à lui demander comment elle parvenait à de telles affirmations. Elle n'avait pourtant pas ménagé sa peine pour lui expliquer la direction des vents, la forme des nuages et le comportement des plantes annonciatrices des changements de temps, mais tout cela lui demeurait impénétrable. Il savait seulement qu'elle ne se trompait jamais et s'y était résigné.

En se retournant, il constata avec un haut-le-corps que les corbeaux étaient tout à leur festin, et la religieuse remarqua son mouvement de répulsion.

— Demeurez philosophe, frère dans le Christ. Ces oiseaux ne font-ils pas partie de la Création et ne jouent-ils pas le rôle qui leur a été attribué ?

Eadulf n'était pas convaincu.

— Pour moi, ils ont été créés par Satan, personne d'autre.

— Comment cela ? Remettez-vous en question les enseignements de la foi ?

Perplexe, Eadulf fronça les sourcils.

— Dans la Genèse, il est dit : « Dieu créa les grands monstres marins et tous les êtres vivants qui glissent : les eaux les firent grouiller selon leur espèce, et toute la gent ailée selon son espèce, et Dieu vit que cela était bon. Dieu les bénit et dit : « Soyez féconds, multipliez, emplissez l'eau des mers, et que les oiseaux multiplient sur la terre[7]. » »

Fidelma leva l'index.

— » *Toute la gent ailée selon son espèce* », répéta-t-elle avec emphase, et non toute la gent ailée excepté les charognards.

Eadulf secoua la tête.

— Qui suis-je pour questionner la Création ? Mais Dieu nous a donné le libre arbitre, et il m'a permis d'exprimer ma répugnance pour de telles créatures.

Cette réplique amusa Fidelma qui appréciait beaucoup ses polémiques avec le moine saxon.

Derrière eux, ils avaient laissé une myriade d'oiseaux nécrophages et tapageurs qui maintenant tapissaient le sol. En vérité, elle était bien aise de n'être plus là pour assister à cet affreux spectacle.

— Quelle sera votre attitude quand nous rencontrerons Laisre ? s'enquit Eadulf. Avez-vous l'intention de lui demander des explications ?

— Il semblerait que vous le jugiez coupable de ce forfait.

— Cela me paraît une hypothèse crédible.

— Les hypothèses ne sont pas des preuves.

— Vous n'avez toujours pas répondu à ma question.

— Eh bien, je suivrai les conseils de mon frère. Je surveillerai ce que je dis, quand je le dis et à qui !

CHAPITRE IV

Ils avaient à peine parcouru un mile dans la vallée qu'ils entendirent des chevaux qui approchaient. Ils venaient d'arriver devant un ravin bordé de deux parois de granit où se perdait le chemin qu'ils empruntaient. Et c'est de cette direction que leur parvenait le vacarme des sabots.

Eadulf, qui ne s'était toujours pas remis du choc du massacre, jeta un rapide coup d'œil autour de lui, mais ne repéra aucun endroit où se cacher.

Fidelma immobilisa son cheval et attendit, bien carrée sur sa selle, tout en ordonnant d'un ton peu amène à son compagnon de l'imiter.

Un instant plus tard, une colonne d'une vingtaine de guerriers apparut. Leur chef repéra aussitôt les visiteurs et galopa vers eux à la tête de sa troupe, s'arrêtant à une toise des religieux. Les autres s'immobilisèrent à leur tour dans un nuage de poussière, au milieu des hennissements des bêtes qui s'ébrouaient, soufflant par leurs naseaux.

Fidelma plissa les paupières en examinant le chef de la bande de cavaliers, une femme élancée d'une trentaine d'années. Ses cheveux bouclés d'un noir de jais tombaient en cascade sur ses épaules, retenus par un bandeau d'argent autour de son front. Elle portait une cape, une épée à la poignée d'argent gainée d'un fourreau sur le côté gauche, et à droite un couteau au manche ouvragé. Elle avait un visage plaisant, plutôt rond, en forme de cœur, et ses yeux noirs défiaient les visiteurs.

— Des étrangers !

Sa dureté jurait avec son apparence.

— Et des chrétiens ! Je vous reconnais à vos vêtements. Apprenez que vous n'êtes pas les bienvenus ici.

Fidelma, outrée par cet accueil, pinça les lèvres.

— Le roi de ce pays serait contrarié s'il apprenait que l'on m'a réservé une telle réception, répliqua-t-elle d'un air nonchalant.

Seul Eadulf perçut la colère dans la voix douce et contrôlée.

L'amazone fronça les sourcils.

— Cela m'étonnerait, femme du dieu Christ, car vous parlez à sa sœur.

Fidelma haussa les sourcils d'un air amusé.

— Vous affirmez être la sœur du roi de ce pays ?

— Je suis Orla, sœur de Laisre, qui règne sur ces terres.

— Et moi je ne parle pas de Laisre, chef de Gleann Geis, mais du roi de Cashel, le souverain de Laisre devant lequel il doit plier le genou.

— Cashel est bien loin d'ici, répliqua la jeune femme avec ennui.

— Cashel étend sa justice jusqu'aux coins les plus reculés du royaume.

Fidelma s'exprimait avec une telle assurance que l'autre, qui n'avait certainement pas l'habitude que l'on s'adresse à elle en ces termes,

parut déconcertée.

— Qui êtes-vous pour vous promener ici avec autant d'impudence ?
Puis elle toisa Eadulf d'un air hostile.

— Et pour oser amener un ecclésiastique étranger avec vous ?

Un guerrier grand et bien bâti se détacha du groupe, un homme laid à la barbe noire, avec une vieille cicatrice au-dessus d'un œil.

— Lady, inutile de vous inquiéter davantage de l'identité de ces gens qui portent des robes pour religieux châtés. Qu'ils aillent au diable, ou alors laissez-moi les conduire où on pourra les interroger plus à l'aise.

— Quand j'aurai besoin de vos conseils, Artgal, je vous le ferai savoir, répondit-elle d'un ton glacial.

Puis elle revint à Fidelma.

— Parlez, femme ! Qui êtes-vous pour ainsi donner des leçons au chef de Gleann Geis par mon intermédiaire ?

— Je suis Fidelma de Cashel.

A dessein ou par inadvertance, Fidelma changea de position sur sa selle et le Collier d'or, dissimulé par les plis de sa robe, brilla au soleil. Les yeux d'Orla s'agrandirent imperceptiblement tandis qu'elle reconnaissait l'insigne de la confrérie.

— Fidelma de Cashel ? La sœur de Colgú, roi de Muman ?

Fidelma ne prit même pas la peine de confirmer ses titres.

— Votre frère, Laisre, attend un ambassadeur de Cashel.

Puis elle se pencha et sortit d'un sac de selle la statuette attachée à une branche de sorbier, symbole de sa mission.

Il y eut un silence. Orla semblait hypnotisée par la figurine.

— Acceptez-vous la baguette ou préférez-vous l'épée ? demanda Fidelma tandis que l'ombre d'un sourire passait sur ses lèvres.

Les messagers abordant une terre hostile présentaient la baguette ou l'épée, un défi symbolique pour signifier la paix ou la guerre.

— Mon frère attend un représentant de Cashel, reconnut Orla en observant attentivement Fidelma.

Sa voix trahissait maintenant un respect mêlé de réticence.

— Mais il espérait une personne qualifiée pour négocier avec lui sur des sujets sensibles touchant à la religion. Quelqu'un qui posséderait...
Fidelma réprima un soupir d'agacement.

— Je suis avocate des cours des brehons, et j'ai été élevée au rang d'*anruth*. Je parle au nom de mon frère Colgú, le suzerain de Laisre.

Orla ne parvint pas à dissimuler son étonnement. La qualification d'*anruth* précédait la plus haute distinction accordée par les collègues ecclésiastiques et séculiers. Fidelma était autorisée à escorter les rois et le haut roi, et à s'entretenir avec eux.

Impressionnée, la femme aux cheveux noirs laissa échapper un mouvement de surprise mais son visage n'en demeurait pas moins

hostile.

— Au nom de Laisre de Gleann Geis, je vous souhaite la bienvenue, *techtair*.

Il fallut un certain temps à Eadulf pour se rappeler que ce mot était le terme ancien pour « émissaire ».

— Mais, poursuivit Orla, je vous répète que vous n'êtes pas la bienvenue ici en tant que représentante de la nouvelle religion du Christ. Pas plus que votre ami étranger.

Fidelma inclina le buste vers elle.

— Dois-je comprendre cela comme une menace ? lança-t-elle d'une voix claire. Les lois sacrées de l'hospitalité ont-elles été abolies dans le pays de Laisre ?

Elle brandit la baguette et la tint à bout de bras tandis que le soleil brillait sur le cerf doré.

Le rouge monta aux joues d'Orla et elle releva le menton.

— Je ne menace ni votre vie ni la sienne, dit-elle en désignant Eadulf. Il ne vous sera fait aucun mal ni à vous ni à votre compagnon tant que vous étendrez votre protection sur lui. Nous ne sommes pas des barbares. Les ambassadeurs sont tenus pour sacrés et traités avec le plus grand respect, même s'ils sont nos pires ennemis.

Sur sa selle, Eadulf changea de position d'un air inquiet.

— Me voilà rassurée, Orla, répliqua Fidelma en replaçant distraitemment la baguette dans son sac de selle. Car j'ai vu de mes yeux ce qui arrivait aux gens qui n'étaient pas protégés par cette immunité.

Saisi de panique, Eadulf ouvrit la bouche et la referma. Si Orla et ses guerriers étaient responsables de la mort des jeunes gens dans la vallée, Fidelma, en leur apprenant qu'elle était informée de leurs méfaits, mettait leurs vies en danger. Il aurait pensé qu'elle se montrerait plus circonspecte. Puis il prit conscience des criaillements des oiseaux, non loin de là, et jeta un coup d'œil anxieux par-dessus son épaule. En admettant que Fidelma se soit tue, les gardes du corps d'Orla auraient sans nul doute remarqué les charognards affamés et compris qu'il se passait quelque chose d'inhabituel dans la clairière.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Vous voyez ces corbeaux, au loin ? Ils se régalent de nombreux cadavres.

— Pardon ?

Orla leva la tête. Apparemment, elle remarquait les oiseaux pour la première fois.

— Trente-trois jeunes gens ont souffert de la Mort aux trois visages.

Orla serra les dents, pâlit, et il lui fallut un certain temps avant de reprendre ses esprits.

— S'agirait-il d'une plaisanterie ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

— Elle serait malvenue.

Orla se tourna vers le guerrier à la barbe noire.

— Artgal, prenez la moitié de vos hommes et allez voir à quoi correspond cette nuée d'oiseaux de mauvais augure.

Artgal respirait l'hostilité et la méfiance.

— C'est peut-être un piège des chrétiens, lady.

— Faites ce que je dis ! cria Orla d'une voix qui claqua comme un coup de fouet.

Sans plus d'objection, le dénommé Artgal fit signe à une section de cavaliers de le suivre et s'éloigna en direction des corbeaux, qui formaient des cercles, plongeant et remontant dans les airs au gré de leur festin.

— Vous êtes sûre qu'il s'agit de la Mort aux trois visages, Fidelma de Cashel ? murmura la femme après qu'il fut parti.

— J'en suis certaine. Mais votre homme, Artgal, vous le confirmera dès son retour.

— Le peuple de Laisre ne peut pas être tenu pour responsable d'une telle ignominie, protesta la jeune femme.

Visiblement effrayée, elle luttait pour surmonter son appréhension.

— Je vous assure que nous ne savons rien de cette histoire.

— Comment pouvez-vous parler au nom de tous les gens de Laisre ? s'étonna Fidelma.

— Je parle au nom de mon frère et en tant qu'épouse du *tanist* Colla, son héritier présomptif. Je vous jure que nous ne sommes pour rien dans cette affaire.

— Le mal rôde dans cette vallée, Orla. Le serment que j'ai prêté m'oblige à mener une enquête afin de découvrir les coupables.

— Vous ne trouverez aucune réponse à Gleann Geis, répliqua Orla d'un air buté.

— Nous nous rendions justement à Gleann Geis et il nous tarde d'y arriver. Je propose donc que nous poursuivions notre route pendant que vous attendrez vos guerriers.

Elle enjoignit Eadulf de la suivre, enfonça ses talons dans les flancs de son cheval et passa sans un mot devant Orla et son escorte. À la grande stupéfaction des guerriers, Orla resta pétrifiée et ne fit rien pour s'opposer à Fidelma.

La religieuse s'engagea bravement dans le chemin caillouteux qui traversait le ravin, l'ancien lit d'un cours d'eau sans doute asséché depuis des siècles. Il serpentait entre des murailles de granit hautes de plus de cent pieds qui faisaient obstacle à la lumière. Bientôt, le sentier se resserra, mais il permettait néanmoins à deux chevaux d'avancer de front.

— Est-ce que vous... ? demanda Eadulf après un instant de silence, mais sa voix se répercuta contre la pierre et l'écho le fit sursauter.

Il baissa alors la voix, mais elle n'en résonnait pas moins étrangement.

— Croyez-vous que cette Orla et ses guerriers sont responsables de la mort de ces jeunes gens ?

Sombre et tendue, Fidelma haussa les épaules.

— La surprise exprimée par Orla semblait assez sincère, poursuivit Eadulf.

— Cependant, si je ne m'étais pas présentée, je doute qu'elle nous aurait laissés poursuivre notre voyage. Orla et ses gardes n'apprécient guère la foi chrétienne.

Eadulf leva la main pour se signer puis, à la réflexion, la laissa retomber. Un tel geste ne devait pas se transformer en habitude.

— J'ignorais que des terres païennes subsistaient dans ce pays. Cela n'est-il pas effrayant ?

— La peur est mauvaise conseillère, Eadulf. Ne craignez pas ce que vous ne connaissez pas, le réprimanda Fidelma.

— S'ils sont prêts à utiliser l'épée contre ceux dont les croyances diffèrent des leurs, il me semble au contraire que la peur est une réponse justifiée. Nous avons été les témoins d'un sacrifice rituel grotesque perpétré par des païens et je crains pour notre sécurité.

— Le mot clé est la prudence. Souvenez-vous de ce qu'a dit Eschyle : « Une frayeur excessive entrave l'action. » Appliquez-vous à la tranquillité d'esprit. Si nous découvrons la vérité, ce sera grâce à la circonspection et à la ruse.

Eadulf renifla d'un air dédaigneux.

— Justement, la frayeur ne conduit-elle pas à la prudence ?

— Non, elle n'est en rien source de vertu. Selon la maxime de Publius Syrus, « Ce que l'on craint arrive plus facilement que ce qu'on espère. » Une trop grande appréhension donnera corps à ce que vous redoutez. Devant les mauvaises actions commises par les hommes et les femmes, seul le courage permet de remporter la victoire.

Elle s'interrompt en percevant derrière eux le pas d'un cheval qui avançait à vive allure.

— Ils nous poursuivent, murmura Eadulf en se retournant, mais le ravin présentait tant de coudes et de virages qu'il ne vit rien.

Fidelma secoua la tête.

— Vos craintes obscurcissent votre jugement, Eadulf. Je n'entends qu'un seul cheval et je parierais qu'il appartient à Orla.

A cet instant, la jeune femme aux cheveux noirs surgit au détour d'un rocher, les rejoignit et mit sa monture au pas.

— Je ne pouvais pas vous laisser pénétrer dans Gleann Geis sans escorte. Mes hommes s'occuperont de...

Elle hésita et eut un geste de la main censé décrire la terrible scène qui attendait les guerriers.

— Artgal me racontera son expédition et nous tenterons alors de résoudre l'énigme de ce massacre. Quant à moi, je vais vous

accompagner jusqu'au *ráth* de mon frère.

Fidelma hocha la tête en signe de remerciement.

— Nous apprécions votre courtoisie, Orla.

Après quelques instants de chevauchée, Fidelma rompit le silence.

— Si j'ai bien compris, vous n'êtes pas d'accord avec votre frère Laisre qui aimerait accorder le droit de cité à la foi dans son fief ?

Orla eut un sourire contraint.

— Mon frère reconnaît que votre « bonne parole » exerce une puissante influence dans les cinq royaumes. Il n'existe quasiment pas un seul clan qui s'oppose à votre dieu étranger. Laisre est le chef, ce qui ne signifie pas que nous approuvons toutes ses décisions.

Eadulf, qui s'apprêtait à intervenir, fut saisi d'une quinte de toux en surprenant le regard réprobateur de Fidelma.

— Donc vous estimez que le Christ est un dieu étranger et non le seigneur du monde ? poursuivit Fidelma.

— Nous avons nos propres dieux qui nous ont guidés depuis la nuit des temps. Pourquoi les abandonner au profit d'une divinité colportée jusqu'ici par les langues des Romains et de leurs esclaves, qui n'ont jamais pu nous conquérir par la guerre, mais nous soumettent maintenant grâce à leur dieu unique ?

— Voilà une étrange façon de voir les choses. Vous oubliez que nos peuples ont accepté un dieu d'Orient comme le dieu universel, que nous adorons à notre manière, et non selon les règles édictées par Rome.

Orla eut un petit rire cynique.

— Ce n'est pas ce que l'on m'a rapporté. Certains parmi vous refusent les ordres de Rome, mais d'autres s'y soumettent. Ultan d'Armagh, par exemple, qui affirme exercer son autorité sur les cinq royaumes et envoie partout ses représentants en exigeant l'allégeance.

Une ombre passa sur le visage de Fidelma.

— Auriez-vous reçu des émissaires d'Ultan ?

— Oui, de cet Ultan clamant qu'il représente la vraie foi et qui se fait appeler le *comarb* de Patrick, en d'autres termes le successeur de celui qui a amené la foi du Christ en Éireann.

Fidelma s'abstint de lui faire remarquer que, selon les scribes de l'abbaye d'Imleach, Patrick n'était pas le premier à avoir répandu la foi en Éireann, et plus particulièrement à Muman. Muman n'avait-il pas été converti par le bienheureux Ailbe, fils d'Olcnaïs, qui servait dans la maison d'un roi ? Ailbe n'avait-il pas encouragé Patrick, devenu son ami, à évangéliser avec lui ? N'était-ce pas Patrick et Ailbe qui, en conjuguant leurs efforts, avaient converti Oengus Mac Nad Froich, roi de Cashel ? Et Patrick avait donné son accord pour que la ville royale de Cashel devienne le siège de l'église d'Ailbe à Muman.

Mais Fidelma garda le silence. D'abord se taire afin de s'informer, puis

aviser.

— Je n'éprouve guère de sympathie pour votre foi ou pour ceux qui la propagent, déclara Orla avec franchise. Votre Patrick a converti les gens de force.

— Comment cela ? demanda Fidelma d'une voix posée.

Orla releva le menton.

— Nous vivons peut-être dans un endroit isolé du monde, mais nous avons des bardes et des scribes qui nous ont conté l'histoire de votre conquête par le Christ. Nous savons que Patrick s'est rendu à Tara où il a condamné le druide Luchet Mael à être brûlé. Et quand le haut roi Laoghaire a protesté, Patrick ne l'écouta point et mena au bûcher d'autres personnes qui refusaient la nouvelle religion. Même le haut roi Laoghaire fut obligé de s'incliner sous peine d'être soumis à semblable traitement. Laoghaire n'a-t-il pas réuni son conseil et dit : « Mieux vaut croire que mourir » ? Selon vous, était-ce une façon honorable de gagner les gens à vos croyances ?

— Si ce que vous dites est vrai, alors c'était tout à fait répréhensible, dit Fidelma en appuyant lourdement sur le « si ».

— Les membres de votre clergé mentiraient-ils, Fidelma de Cashel ? se moqua Orla. Ultan d'Armagh a envoyé à mon frère un livre en cadeau, la *Vie de saint Patrick*, rédigé par quelqu'un du nom de Muírchu qui le connaissait bien. Ces vérités et bien d'autres y sont consignées. On sait, par exemple, que Patrick s'est rendu à la forteresse de Mílucc de Slemish, où il avait vécu avant de fuir en Gaule pour y propager la nouvelle foi. En apprenant que Patrick s'approchait de sa forteresse, le chef, qui le craignait comme le démon, rassembla ses biens, les gens de sa maison, sa femme et ses enfants, se renferma dans son *ráth* et y mit le feu. Patrick inspirait une terreur bien grande pour amener ce chef à en venir à de telles extrémités. Niez-vous ce récit ?

Fidelma soupira.

— Je sais qu'il a été consigné, reconnut-elle.

— Est-il authentique ?

— On nous enseigne la parole de Muírchú comme étant la vérité, mais vous admettez que c'est le chef qui a pris la décision d'en finir avec la vie plutôt que de se soumettre au Dieu éternel.

— D'après les anciennes lois, seule notre conscience décide de nos croyances tant qu'elles ne portent pas ombrage aux autres. Quant à la conversion des cinq royaumes au dieu Christ par votre Patrick, les gens n'avaient guère le choix : ils devaient croire ou mourir de la main du saint homme.

— De la main de Dieu ! s'écria Eadulf qui ne parvenait plus à se contenir.

Orla haussa les sourcils.

— Je suis heureuse d'entendre le son de votre voix, étranger, je

croyais que vous étiez muet. D'où venez-vous ?

— Je suis Eadulf de Seaxmund's Ham, dans les terres du South Folk.

— Et où cela se trouve-t-il ?

— Il s'agit d'un des royaumes saxons, intervint Fidelma.

— Ah oui, j'ai déjà entendu parler des Saxons. Apparemment, vous parlez bien notre langue.

— J'ai étudié ici pendant plusieurs années.

— En tant qu'émissaire de l'archevêque de Cantorbéry chez les Saxons, frère Eadulf est l'hôte de mon frère Colgú de Cashel, expliqua Fidelma.

— Je vois. Et ce bon frère saxon n'approuve pas mon interprétation des écrits de Muírchu relatant la vie de Patrick ?

— Certains faits ne devraient pas être pris au sens littéral, répliqua Eadulf.

— Donc le livre est mensonger ?

Eadulf rougit.

— Pas exactement, mais...

— Comment peut-il être considéré comme vrai si on nous interdit de le prendre au sens littéral ? s'étonna Orla avec un sourire glacial. Pratiqueriez-vous la nécromancie ?

— Certains récits symboliques visent à enseigner un concept.

— Donc Patrick n'aurait pas tué les gens auxquels il est fait référence ?

— Ce n'est pas ce que...

— Je vois que ce ravin débouche sur une grande étendue ensoleillée, annonça Fidelma d'une voix claire. Sommes-nous arrivés à Gleann Geis ?

— Voici la Vallée interdite, confirma Orla en se détournant d'Eadulf pour lever la tête vers le sommet de la falaise qui les dominait.

Elle émit un trille aigu, comme le cri d'un oiseau, et la silhouette d'une sentinelle apparut au-dessus d'eux. Fidelma comprit que ce passage donnant accès à Gleann Geis était étroitement surveillé. Personne ne pouvait entrer ou sortir de ces terres sans le consentement de ceux qui contrôlaient le défilé.

CHAPITRE V

Gleann Geis était spectaculaire. Il se présentait comme une grande plaine traversée par une rivière prenant sa source dans les montagnes. Avant de se précipiter dans un défilé semblable à celui qu'ils venaient de traverser, la rivière formait de formidables chutes d'eau, puis jaillissait avec force dans la vallée où elle s'écoulait paisiblement. Là, on cultivait surtout des céréales, du blé et du seigle qui formaient de petits carrés jaunes au milieu des prés verts où paissait le bétail : des moutons, des chèvres, des bovins bruns, blancs et noirs.

Eadulf se dit qu'il s'agissait là d'une contrée florissante, abritée du vent et protégée par des fortifications naturelles. Au loin s'étiraient des chaînes de montagnes inaccessibles. Il distingua des maisons en pierres de granit gris-bleu qui semblaient s'accrocher aux parois rocheuses. En réalité, elles s'étagaient en terrasses, grâce à des murets de pierres sèches qui retenaient la terre.

Inutile de demander où se situait le *rúth* de Laisre. À une extrémité de la vallée, des remparts suivaient les contours d'une petite colline culminant à une centaine de pieds, et derrière ces murailles se dressaient la forteresse et ses dépendances, dans un splendide isolement. Eadulf se demanda si le terrain avait été aménagé ou s'il s'agissait d'une élévation naturelle. Il savait que les éminences sur lesquelles on bâtissait des forteresses étaient parfois dues à la main de l'homme, et il tenta d'évaluer le temps et les efforts exigés par un tel travail. Malgré l'espace qui le séparait des murailles, il les évalua à environ vingt pieds de haut.

C'était une vallée à la superficie impressionnante et pourtant, quand il leva les yeux vers les hauteurs, Eadulf ressentit une impression d'étouffement. Il avait l'impression d'être prisonnier. Fidelma, dont le visage exprimait le même étonnement mêlé de crainte, était elle aussi absorbée par la contemplation du paysage.

Orla, qui surveillait leurs réactions, eut un sourire légèrement méprisant.

— Vous comprenez maintenant pourquoi on appelle cet endroit la Vallée interdite.

Fidelma la fixa d'un air grave.

— Pourquoi interdite ?

— Les bardes de notre peuple chantent un temps au-delà du temps, Oillil Olum était alors roi de Muman et siégeait à Cashel. À cette époque, nous vivions loin d'ici, à l'ombre d'un puissant seigneur Fomorii qui dévasta nos terres et tua nos gens à force de cupidité et de luxure. Pour finir, notre chef décida d'emmener notre peuple loin du tyran Fomorii. Et c'est ainsi que nous sommes arrivés dans cet endroit,

qui nous protège de nos ennemis. Il n'y a qu'un seul chemin pour y parvenir et un seul pour en sortir...

— Et la rivière ? demanda Eadulf.

La femme rit.

— Elle n'est accessible qu'aux saumons. Aucun bateau ne peut franchir les rapides et les cascades. Non, il n'y a que nos invités qui peuvent pénétrer jusqu'ici. Comme vous avez pu le constater, quelques solides guerriers gardent le défilé.

— Vous abritez un bien grand nombre de guerriers pour un petit clan, fit observer Fidelma.

— Ils ne sont pas soldats professionnels, comme à Cashel. Chacun d'eux exerce une autre activité, par exemple Artgal est forgeron et il exploite une petite ferme. Les hommes se présentent à tour de rôle pour assurer notre défense contre d'éventuels ennemis. Mais par bonheur, la nature s'est chargée de la plus grande part de ce travail.

— Voilà un endroit très fermé, dit Eadulf. Laisre règne sur combien d'âmes ?

— Cinq cents.

— Si vous vivez ici depuis des générations, cela restreint votre croissance.

Orla, qui ne comprenait pas, fronça les sourcils.

— Mon frère dans le Christ s'inquiète du problème des mariages incestueux, traduisit Fidelma qui avait aussitôt saisi où le moine voulait en venir.

Orla manifesta sa surprise.

— Mais l'inceste est interdit par la loi !

— Une petite communauté enclose dans cette vallée...

Orla fixa Eadulf d'un air désapprobateur.

— Le *Cáin Lánamna* établit qu'il ne peut y avoir que neuf types de mariage, et nous adhérons pleinement à cette législation. Nous ne sommes pas aussi primitifs que vous l'imaginez, Saxon. Nos bardes tiennent des registres généalogiques et nous utilisons les services d'un marieur qui voyage pour nous.

— Par qui la loi est-elle représentée ? lui demanda Fidelma, intriguée.

— Par le druide de mon frère, Murgal. Il est notre brehon ainsi que notre guide spirituel. Sa réputation est sans égale dans le pays et vous le rencontrerez bientôt, car il négociera pour Laisre. Mais ne traînons pas en route, mon frère nous attend au *ráth*.

Malgré leurs divergences de philosophie, Fidelma appréciait l'autorité naturelle et l'esprit clair de la jeune femme.

Ils descendirent une faible pente et arrivèrent devant un champ parsemé de rochers granitiques. Au beau milieu était érigée une grande statue, mesurant trois fois la taille d'un homme ordinaire. Elle représentait un homme assis en tailleur qui portait autour de son cou

le torque des héros, et sur sa tête, des andouillers. Sa main gauche enserrait le torque de la puissance, sa droite empoignait un serpent.

Les yeux exorbités, Eadulf fixait la sculpture païenne.

— *Soli Deo gloria*[8] ! s'écria-t-il. Qu'est-ce... ?

— Lugh Lamhfada, le renseigna Fidelma, imperturbable. Lugh à la longue main, qui était adoré dans les temps anciens...

— Et aussi dans les temps présents, la corrigea aussitôt Orla d'un ton sec.

— Une apparition du diable, grommela Eadulf.

— Au contraire, il est le dieu de la Lumière et de la Connaissance, réputé pour son rayonnement et sa prestance inégalable, le dieu des artistes et des artisans, le père du héros Cúchulainn, né d'une mortelle, Dechtíre. Nous le célébrons lors de la fête de Lughnasadh qui aura lieu le mois prochain, pendant les moissons.

Eadulf se signa rapidement tandis qu'ils passaient devant la statue aux yeux gris, impavide.

Ils chevauchaient en silence vers la forteresse. Les montagnes protégeaient les cultures des vents trop violents et, en arrêtant les nuages, provoquaient des pluies favorables aux plantations. Malgré un ou deux marais peu étendus, il s'agissait d'une terre fertile, où abondaient les céréales et les arbres fruitiers. Le bétail paissait dans les prés en altitude.

Sur leur passage, les gens s'arrêtaient pour les observer d'un air ébahi. Certains saluaient Orla avec familiarité et elle leur répondait par un signe de tête, un mot ou un sourire. Fidelma avait sous les yeux un peuple heureux qui vivait dans une certaine aisance. Cela ne manqua pas de la surprendre après le terrible spectacle qui l'avait accueillie tout à l'heure, dans la clairière à l'extérieur de la vallée.

Tandis qu'ils approchaient des murailles du *ráth*, Fidelma réalisa qu'il s'agissait d'une citadelle quasiment imprenable, conçue pour tenir tête à une armée entière alors que quelques guerriers suffisaient à la défendre. Elle avait à l'évidence été édifiée par des architectes experts dans l'art militaire, et Fidelma s'étonna qu'un si petit clan se soit doté de telles structures dans une vallée impénétrable.

Autrefois, quand les tribus s'affrontaient pour occuper les territoires les plus riches et les piller, de telles forteresses étaient très répandues dans les cinq royaumes. Cashel avait été édifié pour protéger les Éoghanacht de leurs voisins les plus jaloux, et il en allait de même à Tara, Navan, Ailech, Cruachan et Ailenn. Malgré sa petite taille, ce *ráth* n'avait rien à envier aux autres quant à la hardiesse de sa conception. Il comportait plusieurs bâtiments de deux et même trois étages, dominés par une grande tour de guet carrée.

Fidelma vit des sentinelles se pencher du haut des remparts, et des hommes et des femmes se rassembler pour assister à leur arrivée.

Deux guerriers se tenaient devant les portes ouvertes de la forteresse, des grilles énormes, en chêne, renforcées par des plaques de fer, dont les gonds bien huilés signalaient qu'elles fonctionnaient parfaitement et ne servaient pas juste de décor. Au-dessus de l'entrée flottait un drapeau de soie bleue, brodé d'une main brandissant une épée, l'emblème du chef de Gleann Geis.

Un grand guerrier blond leva la main droite pour saluer respectueusement Orla.

— Vous revenez sans votre escorte et accompagnée de deux étrangers, Orla. Auriez-vous rencontré des difficultés ?

— Bonjour, Rudgal. J'amène l'émissaire de Cashel à mon frère. Artgal et les autres ne tarderont pas à nous rejoindre. Nous avons été dans l'obligation... de mener une investigation un peu particulière.

Le guerrier blond plissa les paupières d'un air suspicieux tout en contemplant Fidelma et Eadulf, puis il s'écarta tandis qu'Orla ouvrait le chemin en direction d'une cour pavée entourée de bâtiments. Au milieu de la vaste cour carrée se dressait un chêne, comme l'exigeait la tradition. Eadulf avait appris la signification de cet arbre, le *crann betha*, l'arbre de vie ou totem du clan dont il symbolisait le bien-être moral et matériel. Quand deux clans s'affrontaient et que l'un d'eux, au cours d'une expédition, coupait ou brûlait l'arbre sacré de son rival, ce dernier en ressortait démoralisé et accordait la victoire à ses ennemis.

Orla sauta à terre et deux garçons d'écurie accoururent.

— Ils prendront soin de vos chevaux, annonça Orla aux religieux.

Les jeunes gens saisirent les rênes des montures qu'ils débarrassèrent de leurs selles.

— Je suppose que vous voulez vous rafraîchir après ce voyage épuisant ? poursuivit l'épouse du *tanist*. Je vais vous conduire à l'hôtellerie des invités. Quand vous vous serez baignés et restaurés, mon frère Laisre vous invitera à le rejoindre dans la salle du conseil.

Fidelma la remercia, et la regarda saluer les quelques personnes qui traversaient la cour et étudiaient les visiteurs avec un intérêt non dissimulé. Orla ne prit pas la peine de la présenter. Puis une jeune fille arriva en courant.

— Pourquoi reviens-tu si tôt, mère ? demanda-t-elle. Qui sont ces étrangers ?

La ressemblance entre Orla et sa fille était frappante. La demoiselle avait passé quatorze ans. Ses vêtements et les bijoux qu'elle portait signalaient qu'elle avait atteint l'âge du choix et était considérée comme une adulte. Elle tenait sa chevelure et ses yeux brillants de sa mère. Malgré son jeune âge, elle dégageait une grande séduction, et ses manières et ses attitudes montraient qu'elle en était tout à fait consciente.

Orla l'accueillit d'un air absent et plutôt distant.

— Qui sont ces chrétiens, mère ? insista la jeune fille. Sont-ils nos prisonniers ?

Orla fronça les sourcils en secouant la tête.

— Ce sont des envoyés de Cashel, des invités de ton oncle. Et maintenant laisse-nous, Esnad. Tu auras tout le temps de t'entretenir avec eux plus tard.

Esnad battit des cils en croisant le regard d'Eadulf.

— Cet homme est plutôt bien fait de sa personne, pour un étranger, lança-t-elle avec une expression enjôleuse.

Fidelma se mordit la lèvre pour ne pas rire et Eadulf rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Esnad ! s'écria sa mère avec irritation. Veux-tu filer !

Tout en s'éloignant, la jeune fille adressa un regard lascif à Eadulf en balançant légèrement les hanches.

Orla poussa un soupir d'exaspération.

— Votre fille vient d'atteindre l'âge du choix ? s'enquit Fidelma.

Orla hocha la tête.

— Et ce n'est pas facile de lui trouver un mari. Je crains qu'elle n'ait des idées très arrêtées sur le sujet et nous ne sommes pas au bout de nos peines.

Elle les conduisit dans un grand bâtiment à un étage.

— Je vais vous envoyer l'hôtesse et quand vous vous serez rafraîchis, elle vous conduira chez Laisre.

Puis, après une brève inclinaison de tête adressée à Fidelma, Orla partit vaquer à ses occupations.

Une fois seuls dans la pièce principale de l'hôtellerie, où l'on préparait et servait les repas aux invités, Fidelma posa ses sacs de selle sur la table et se laissa tomber sur la chaise la plus proche avec un soupir de satisfaction.

— Nous avons chevauché trop longtemps, Eadulf. Je suis rompue.

Eadulf était très occupé à examiner les lieux. Dans la pièce agréablement décorée brûlait un feu où cuisait dans un chaudron un mets qui répandait des arômes délicieux.

— Je suis ravi de constater que les appartements pour les invités de Laisre sont des plus confortables, s'écria-t-il.

La salle prenait toute la longueur du bâtiment. La partie réservée aux repas était meublée d'une longue table, avec des bancs de part et d'autre, et deux chaises en bois ouvragé. De l'autre côté, près du feu, s'alignaient les pots, les ustensiles et les provisions. Quatre portes menaient à d'autres pièces. Une fois débarrassé de ses sacs de selle, Eadulf alla y passer la tête.

— Deux salles des bains, annonça-t-il.

Puis il ouvrit les portes suivantes et se signa en grommelant :

— Les autres donnent sur le *fialtech*.

Le terme irlandais lui vint naturellement. La « maison du voile » désignait les toilettes, une expression adoptée des Romains. De nombreux religieux pensaient que le démon appréciait cet endroit et il était devenu habituel de se signer avant d'y entrer.

Un escalier de bois montait à l'étage supérieur. Là, Eadulf trouva quatre petites chambres, qui ressemblaient fort à des cellules. Dans celles qui étaient inoccupées, les lits avaient déjà été préparés, avec des matelas de paille, des draps de lin et des couvertures de laine. Puis, ayant satisfait sa curiosité, il rejoignit Fidelma, toujours affalée sur sa chaise.

— Il semblerait que d'autres invités nous aient précédés, annonça-t-il. Des personnes riches, si on en juge par leurs bagages. Et l'un d'eux est un ecclésiastique.

Fidelma releva la tête.

— Mon frère ne m'avait pas prévenue que d'autres personnes avaient été conviées à ce conseil.

— Peut-être l'évêque Ségdæ a-t-il envoyé un religieux pour le représenter, ainsi que l'abbaye ? hasarda Eadulf.

— Peu vraisemblable dans la mesure où il s'était accordé avec Colgú pour me dépêcher en personne auprès de Laisre. Non, aucun prêtre d'Imleach n'est venu jusqu'ici.

Eadulf haussa les épaules.

— Orla n'a-t-elle pas dit qu'Ultan d'Armagh leur avait envoyé un émissaire ? Eh bien, m'est avis que nous saurons bientôt de qui...

Il s'interrompit brusquement quand une femme âgée et corpulente fit irruption dans la pièce. Le visage fendu d'un large sourire, elle s'avança vers eux d'un pas vif, les mains croisées devant elle.

Elle hocha la tête en direction de Fidelma, puis d'Eadulf. Ses yeux brillaient dans son visage épanoui.

— Vous êtes l'hôtesse ? demanda Fidelma, impressionnée par le gabarit de cette femme qui semblait remplir la pièce.

— Oui, étrangère, et je vous souhaite la bienvenue. En quoi puis-je vous être agréable ?

Fidelma se leva.

— Ce serait très aimable à vous de me préparer un bain... comment vous appelez-vous ?

— Cruinn, lady.

Fidelma se mordit la lèvre car Cruinn signifiait « potelée », et le mot ne convenait que trop bien à l'hôtesse à l'imposant tour de taille.

Eadulf, voyant le fou rire qui gagnait Fidelma, s'empressa d'intervenir.

— Dites-moi, Cruinn, qui sont ces personnes arrivées ici en même temps que nous ?

La grosse femme se tourna vers lui.

- Quelqu'un qui adore votre Dieu. Un noble du Nord, je crois bien.
Fidelma recouvra aussitôt son sérieux.
- Du Nord, dites-vous ?
- Il est richement vêtu et porte des bijoux de prix.
- Vous connaissez son nom ?
- Non, je regrette. Mais son compagnon s'appelle frère Dianach et il est son domestique. Enfin c'est ce qu'il m'a semblé.
- Mais d'où viennent-ils exactement ?
- Du lointain royaume d'Ulaidh.

Fidelma réfléchit.

- Si c'est l'émissaire d'Ultan, je me demande ce qu'il cherche dans ce...

Elle faillit ajouter « coin perdu » et se retint juste à temps. Mais pour elle, cet endroit où vivaient des infidèles ne méritait pas de meilleur qualificatif. Orla avait dit qu'Ultan d'Armagh avait envoyé des cadeaux à Laisre, le chef. Mais cela n'avait aucun sens. Pourquoi Armagh enverrait-il des présents à un chef païen dans un royaume où les chrétiens ne représentaient rien, et où les gens ne suivaient même pas les enseignements de la foi ? L'hôtesse bien en chair interrompit le cours de ses pensées.

- Je n'ai aucune idée de leur identité ni de ce qu'ils cherchent. Je sais seulement que quand il arrive des invités, cela me donne beaucoup de travail. Les gens feraient mieux de rester chez eux plutôt que de bouger comme ça sans arrêt.

Cruinn poussa un énorme soupir qui fit trembler ses bajoues.

- Enfin, ça me regarde pas mais j'en pense pas moins. Venez, lady, je vais vous préparer votre bain.

- Peut-être auriez-vous un peu d'hydromel à me proposer pour me rafraîchir pendant que j'attends ici ? glissa Eadulf d'une voix pleine d'espoir.

- Prenez cette cruche et remplissez-la à la barrique, lança Cruinn tout en poussant Fidelma vers l'une des salles des bains. Mais vous savez, le deuxième baquet est déjà prêt.

Eadulf croisa le regard sévère de Fidelma.

- Dans ce cas... concéda-t-il à regret.

Les peuples d'Éireann se lavaient deux fois par jour. En tant que Saxon, il estimait qu'ils exagéraient. Toutes les hôtelleries avaient leurs maisons des bains avec une grande cuve, le *dabach*, où les invités se trempaient avant de s'enduire avec des potions parfumées aux plantes ou à diverses essences.

La grande toilette avait lieu le soir, on l'appelait le *fothrucud*, et au réveil, les gens se lavaient les mains et le visage. Dans les deux cas, ils utilisaient une substance grasseuse, le *sléic* ou savon, qu'ils appliquaient avec une pièce de lin en le faisant mousser. Parfois, ils

prenaient même des bains de vapeur rituels dans des *tigh'n alluis* ou « maisons de transpiration », de petites chaumières en pierres où l'on allumait un grand feu. On y ruisselait de sueur et après on allait se plonger dans un cours d'eau glacé, tout à côté. Eadulf désapprouvait ces coutumes bizarres qui lui semblaient très mauvaises pour la santé. Les Saxons ignoraient ce culte de la propreté. Les riches se lavaient une fois par semaine et l'été, ils se contentaient d'aller nager. Eadulf était plutôt soigné de sa personne, mais il répugnait à toutes ces purifications.

Une heure plus tard, alors qu'ils terminaient de dîner, la porte s'ouvrit et un homme entra, un ecclésiastique au visage large et à la mâchoire carrée. Il portait la tonsure de saint Pierre et était revêtu non de la robe de bure mais des soies et des lins brodés les plus fins. Et il arborait un crucifix incrusté de pierreries qui rappela aussitôt leur séjour romain à Fidelma et Eadulf. Fidelma jeta un coup d'œil désapprobateur au nouveau venu dont les richesses trahissaient les enseignements du Christ.

Les yeux enfoncés de l'homme étaient sombres, méfiants, et vous fixaient sans cligner des paupières, à la manière d'une bête de proie. Le visage adipeux jurait avec le corps musclé et les bras puissants. Mais il était de petite taille.

— Je suis frère Solin, annonça-t-il d'un ton cérémonieux, le secrétaire d'Ultan, archevêque d'Armagh.

Son accent trahissait ses origines : il venait du royaume d'Uí Néill d'Ulaidh. Et il suscita chez Fidelma une antipathie immédiate, car la façon dont il la toisait était d'un homme qui la jugeait en tant que femme et non en tant qu'être humain.

— Orla m'a informé de votre arrivée. Vous êtes Fidelma et vous, le prêtre étranger.

— Vous voilà bien loin d'Armagh, Solin, dit Fidelma en se levant car la courtoisie le voulait ainsi vu la position du religieux.

— De même que vous de Cashel, répliqua l'autre en prenant place sur une chaise.

— Cashel est le siège de ce royaume, Solin.

— Et Armagh le siège de la foi dans les cinq royaumes, rétorqua le prêtre.

— C'est une question qui n'est pas encore tranchée, lâcha Fidelma d'un ton glacial. L'archevêque d'Imleach ne reconnaît pas Armagh.

— Remettons ce débat à plus tard, voulez-vous ? grommela frère Solin d'un air ennuyé.

Fidelma décida de passer à l'attaque.

— Et que vient faire le secrétaire d'Ultan d'Armagh dans un endroit aussi reculé du royaume de mon frère ?

Solin se versa un gobelet d'hydromel de la cruche posée sur la table.

— Cashel interdit-il aux ecclésiastiques de voyager ?

— Ce n'est pas une réponse. Il me semble que vous n'êtes pas du genre *peregrinator pro Christo*.

Un éclair de colère passa dans les yeux du moine.

— Ma sœur, je crois que vous vous oubliez, en tant que secrétaire d'Ultan...

— Vous ne me devancez pas par le rang. Je suis l'émissaire de mon frère, le roi de Cashel. Pourquoi êtes-vous venu ici ?

Solin pâlit de rage devant ce qu'il jugeait comme une insolence rare.

Puis il se contrôla et son visage se déforma en un sourire contraint.

— Ultan d'Armagh m'a envoyé ici pour y évaluer les progrès de la foi. Il m'a demandé...

La porte s'ouvrit en coup de vent et Orla apparut, le visage courroucé.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Vous faites attendre mon frère. Est-ce là l'estime que Cashel porte à ses chefs ?

Solin se leva de son siège.

— J'essayais de persuader notre bonne sœur de m'accompagner à la salle du conseil, dit-il d'un ton obséquieux, mais elle semblait plus préoccupée de connaître les raisons de ma présence à Gleann Geis.

Fidelma ouvrit la bouche devant ce mensonge éhonté, puis se ravisa et affronta la colère d'Orla avec un visage de pierre.

— Je suis prête. Précédez-nous, je vous prie.

Orla haussa un sourcil, déconcertée par l'expression hautaine de Fidelma, car elle n'était pas habituée à ce que l'on dispute son autorité. Puis, sans un mot, elle prit la tête du petit groupe.

La salle du conseil était logée dans le plus imposant des bâtiments du *ráth*, un édifice central haut de trois étages. On y accédait par un hall de réception avec deux couloirs et un grand escalier en pierre. Une porte étroite donnait accès à la salle, très haute de plafond. Là, des tapisseries drapaient les murs, un feu flambait dans une cheminée centrale et des lanternes illuminaient la pièce qui sentait le bois et la fumée.

Deux limiers sommeillaient devant les flammes, près de Laisre. Il était assis dans un fauteuil en chêne sculpté, entouré de ses proches et de ses conseillers. Deux guerriers gardaient la porte, et un troisième se tenait derrière le fauteuil symbolisant la fonction de chef. Fidelma reconnut Artgal à la barbe noire, qui accompagnait Orla lors de leur première rencontre.

Laisre ressemblait comme deux gouttes d'eau à Orla. La structure du visage, les yeux, la chevelure, les expressions étaient les mêmes... mais Laisre portait une fine moustache. En vérité, ils devaient être jumeaux. C'était un homme beau et élancé, un peu trop conscient de son charme, qui ne ressemblait en rien au chef païen brutal et sauvage que Fidelma s'était imaginé à Cashel. Laisre était mesuré, bien élevé, et

présentait toutes les apparences d'une exquise civilité.

Tandis qu'Orla menait les religieux vers Laisre, ce dernier se leva et vint accueillir Fidelma ainsi qu'il convenait à son rang, dont il avait été informé par sa sœur.

— Bienvenue, Fidelma de Cashel. J'espère que votre frère le roi est en bonne santé ?

— Oui, par la grâce de Dieu, répondit distraitement Fidelma en serrant la main qu'on lui tendait.

Un des hommes dans la pièce émit un cri étouffé et la jeune femme se retourna vers lui tandis que Laisre prenait un air navré... mais une lueur ironique dansait dans son regard.

— Certains pourraient se demander à quel dieu vous vous référez, Fidelma.

L'homme décharné aux cheveux gris qui venait de parler portait autour du cou la chaîne marquant sa fonction, bien visible sur sa robe bicolore brodée d'or. Son regard exprimait une hostilité ouverte et sa pomme d'Adam ne cessait de monter et de descendre, agitée par de permanentes déglutitions. Ses yeux noirs, aussi fixes que ceux d'un serpent, luisaient d'une émotion intense.

— Murgal est parfaitement en droit d'exprimer ses opinions, fit observer Fidelma d'un ton sec.

L'homme sursauta et même Laisre ne put dissimuler sa surprise.

— Vous connaissez Murgal ? demanda le chef d'une voix hésitante.

Fidelma réprima un sourire de satisfaction devant l'effet qu'elle venait de produire.

— Tout le monde connaît la réputation de Murgal, homme de savoir, de principes... et de bienséance, enchaîna-t-elle sans se démonter.

Désarçonner l'adversaire avant des négociations délicates était une excellente tactique. En réalité, Fidelma s'était livrée à une déduction toute simple. Orla avait parlé de Murgal, le brehon et le druide de son frère. Fidelma n'avait jamais entendu évoquer Murgal auparavant, mais qui d'autre pouvait se tenir aussi près de son chef en arborant un collier aussi voyant ? Maintenant, les connaissances étendues de l'émissaire de Cashel faisaient déjà le tour de la salle du conseil de Gleann Geis.

Murgal pinça les lèvres et, les yeux mi-clos, il évalua son interlocutrice.

La signification de cette première joute échappa à tout le monde, sauf aux principaux intéressés.

— Avancez, Murgal, et venez saluer l'ambassadrice de Colgú de Cashel, ordonna Laisre.

Le grand échalas obtempéra et inclina respectueusement la tête.

— Moi aussi j'ai entendu parler de Fidelma, fille de Faílbe Fland de Cashel, murmura-t-il d'une voix sifflante, comme s'il souffrait d'un

asthme chronique. Votre réputation vous a précédée. Les Uí Fidgente ont une excellente mémoire et leur défaite, l'hiver dernier, vous a été attribuée.

Ces paroles impliquaient-elles quelque subtile menace ?

— Les Uí Fidgente ont tenté de renverser le souverain légitime de Cashel et ils ne doivent leur cuisante défaite qu'à leur cupidité et à leur vanité, répliqua Fidelma en gardant son calme. Ils ont été justement punis pour leur outrecuidance. En tant que fidèle servante du roi, je me réjouis quand ceux qui nourrissent de noirs desseins à l'égard de Cashel sont démasqués. Et Laisre, qui a la réputation d'être un loyal sujet de Cashel, ne manquera pas de se réjouir avec moi.

Murgal ouvrit de grands yeux que de lourdes paupières vinrent aussitôt voiler. Il commençait à comprendre que pour affronter sa rivale, à l'esprit clairvoyant et rapide, il devrait user de tactiques subtiles.

— Vos principes vous honorent. La conviction de servir une juste cause doit certainement être d'un grand réconfort, répondit-il.

Fidelma s'apprêtait à rétorquer quand Laisre lui prit le bras et l'éloigna de Murgal.

— Les principes sont une excellente chose, bien qu'il soit souvent plus facile de se battre pour eux que de les suivre à la lettre dans la vie quotidienne. Allons, venez que je vous présente Colla, mon *tanist*.

L'homme qui se tenait près d'Orla fit un pas en avant et inclina la tête. Le *tanist* était l'héritier présomptif dans les clans et les familles royales. Colla avait à peu près le même âge que Laisre mais le dépassait d'une bonne tête. On voyait tout de suite que c'était un homme d'action, bâti comme un guerrier. Sa peau bronzée par le soleil formait un contraste frappant avec ses cheveux cuivrés et ses yeux d'un bleu très pur. Il n'était pas vraiment beau mais dégageait une aura de virilité qui ne pouvait laisser aucune femme insensible. Peut-être était-ce dû à ses manières, affables et détendues, ou alors à sa force subtile, ou à son sourire indolent... mais un œil exercé décelait aussi chez lui un caractère inflexible. Il portait une épée et des vêtements d'artisan.

— Je me réjouis que vous soyez arrivée à bon port, lança-t-il d'une voix de stentor. Ma femme, Orla, m'a raconté à quelle scène horrible vous aviez été confrontée dans cette clairière, et je vous jure bien que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour trouver les coupables et les traîner en justice. Les raisons de ce massacre absurde doivent être éclaircies si nous ne voulons pas qu'il entache la réputation de notre peuple.

Fidelma l'étudia un instant d'un air grave. Puis elle demanda d'un ton innocent :

— Pourquoi qualifiez-vous ce massacre d'absurde ?

Le *tanist* la considéra avec une surprise non dissimulée.

— Je ne comprends pas.

— Si vous en ignorez la raison, pourquoi dites-vous qu'il s'agit d'un acte insensé ?

Il y eut un silence gêné, puis Colla haussa les épaules.

— C'était une manière de parler...

Il fut interrompu par un formidable éclat de rire de Laisre.

— Vous avez l'esprit vif, Fidelma. Notre négociation s'annonce des plus intéressantes. Mais plus sérieusement, quand Artgal m'a raconté le douloureux spectacle auquel il a été confronté, nous avons tous été plongés dans la perplexité. Les Uí Fidgente se tiennent tranquilles depuis que l'armée de votre frère les a écrasés à la colline d'Áine, l'année dernière. Jusqu'à cette date, ils étaient ici les seuls auteurs d'expéditions hostiles. Des tribus, au-delà de cette vallée, ont vu leurs troupeaux pillés au cours de raids. Mais pour quelles raisons auraient-ils tué ces étrangers, qui plus est de cette façon ? Qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? Pour l'instant, personne n'est en mesure de fournir les réponses à ces questions.

Fidelma parut soudain très intéressée.

— Sommes-nous certains qu'il s'agit d'étrangers ?

Laisre fut catégorique.

— Artgal a examiné le visage de chacun des cadavres. Nous sommes une petite communauté, et il est impossible que trente de nos jeunes gens disparaissent sans que l'on en soit prévenus. Or Artgal n'a reconnu personne.

— Les cadavres sont au nombre de trente-trois, précisa Fidelma en se tournant à dessein vers Murgal. Un chiffre étrange, non ? Trente-trois hommes disposés en cercle tournant *deisiol*. Et ils ont été tués selon la méthode de la Mort aux trois visages.

Un silence pesant emplît la pièce et on entendit distinctement le ronflement d'un des limiers dormant auprès du feu. Personne ne pipait mot, mais tous comprenaient la signification de ce que Fidelma venait de révéler. Ce symbolisme était lourd de sens pour ceux qui suivaient les anciens rites. Murgal avança d'un pas.

— Parlez, envoyée de Cashel ! Je crois percevoir une accusation derrière votre discours.

Laisre jeta un regard gêné en direction de son brehon.

— Je n'ai entendu là aucune accusation.

Puis il revint à Fidelma.

— L'idée que la religion païenne céderait aux sacrifices humains, ce que ne manquent pas de raconter certains de vos prêtres, est une absurdité. D'ailleurs, les druides se sont dressés contre le roi Tigernmas qui avait introduit le culte de l'idole Cromm. Et ce sont eux qui ont provoqué sa destruction.

— Je me contentais de souligner que cet acte a une portée symbolique, insista Fidelma. Et tout comme vous, je cherche une interprétation plausible.

Orla, qui se tenait près de son mari, poussa une exclamation d'impatience.

— J'ai déjà expliqué à Fidelma de Cashel qu'elle ne la trouverait pas à Gleann Geis.

— Je n'ai jamais suggéré que Gleann Geis était à blâmer, mais les assassins doivent être démasqués. Je vous demande l'autorisation de me retirer de votre conseil pendant quelques jours, afin de mener une enquête avant que les indices ne soient balayés par le vent et la pluie.

Il était clair que cette proposition déplaisait fortement à Laisre, mais ce fut Colla qui répondit à sa place.

— Des problèmes de première importance concernant les relations entre Gleann Geis et Cashel attendent d'être résolus, dit-il à son chef. Je vous propose donc de me rendre sur place avec six guerriers pour me charger des investigations. Ainsi, Fidelma de Cashel ne gaspillera pas un temps précieux.

Il se tourna vers la religieuse avec un large sourire.

— Qu'en pensez-vous ?

Fidelma s'apprêtait à refuser quand Murgal la devança.

— Je suis sûr que Colla établira que Gleann Geis n'est pour rien dans cette affaire.

Fidelma lui jeta un regard irrité.

— Je suis certaine que votre *tanist* en viendra aux mêmes conclusions que vous.

Murgal allait protester devant les insinuations de Fidelma mais elle s'était déjà détournée, contrariée de se voir dans l'obligation de renoncer à son projet.

Mal à l'aise, Eadulf attendait la suite des événements. À l'évidence, Fidelma n'obtiendrait jamais la permission du chef de s'absenter des négociations, et il poussa un soupir de soulagement quand Fidelma baissa la tête en signe d'agrément.

— Très bien, Laisre. J'accepte votre proposition. Et dès mon retour à Cashel, je ferai au roi Colgú un rapport sur cette affaire. Tout ce que découvrira Colla, même si cela lui semble de peu d'importance, y sera consigné.

— Dans ce cas, je partirai demain à l'aube, annonça le *tanist*.

— Parfait, lança Laisre, visiblement soulagé. Et maintenant, d'autres controverses nous attendent. Vous avez rencontré Solin, un prêtre renommé de votre foi, secrétaire d'Ultan d'Armagh ?

Du coin de l'œil, Fidelma vit Solin se pencher vers Eadulf pour lui murmurer quelque chose à l'oreille. Aussitôt, le moine s'éloigna de quelques pas.

— J'ai déjà rencontré frère Solin, dit-elle d'un ton sec établissant qu'elle n'avait retiré aucun plaisir de cette entrevue.

— Et frère Dianach, mon scribe ? dit Solin en s'avançant.

Il avait prononcé ces paroles avec un rien de fatuité, marquant ainsi sa satisfaction d'être suffisamment haut placé pour avoir un scribe à sa disposition. Fidelma examina avec attention le jeune homme mince, nerveux et un peu efféminé que Solin avait poussé devant elle. Il avait à peine vingt ans, un visage boutonneux, une tonsure romaine mal rasée, son regard fuyant lui donnait un air surnois, et Fidelma se sentit sincèrement désolée pour ce garçon si gauche et disgracieux.

— *Salve*, frère Dianach, lança-t-elle, à la mode romaine, pour essayer de mettre le garçon à son aise.

— *Pax tecum*, balbutia l'autre.

Fidelma se tourna vers Laisre.

— J'en profite pour vous présenter frère Eadulf, un envoyé de l'archevêque Théodore de Cantorbéry dans le Kent.

Eadulf s'avança et s'inclina devant le chef, puis devant l'assemblée.

— Bienvenue, Eadulf de Cantorbéry, dit Laisre qui avait quelques difficultés à prononcer les noms étrangers. Qu'est-ce qui vous amène dans notre petite vallée, par ailleurs très honorée de votre visite ? Cela m'étonnerait que l'archevêque Théodore de cette terre lointaine nous porte un grand intérêt.

— Je ne joue qu'un rôle d'émissaire auprès du roi de Cashel. Mais tout en profitant de son hospitalité, je saisis chaque opportunité de visiter les contrées reculées du royaume pour y découvrir les secrets de la prospérité de son peuple.

— Dans ce cas, nous nous réjouissons de votre présence, déclara Laisre d'un ton solennel. Et maintenant...

— Nous devons respecter le protocole, dit Fidelma en sortant des plis de sa robe son épée et la baguette de sa mission.

D'une main, elle tendit la poignée de l'épée à Laisre et de l'autre, la statuette du cerf.

De l'index, Laisre tapa légèrement sur l'andouiller de la figurine.

— Nous vous recevons dans la paix en tant qu'ambassadeur de Colgú, déclara-t-il avec solennité, puis il fit signe à des serviteurs qui attendaient.

Aussitôt, ils apportèrent des chaises qu'ils placèrent en demi-cercle devant le fauteuil du chef. Tout le monde recula, puis Laisre indiqua leurs sièges à Fidelma et Eadulf. Murgal, Colla, Orla et Solin s'assirent à leur tour, et Laisre prit en dernier la place qui lui revenait tandis que les autres demeuraient debout.

— Venons-en maintenant à nos négociations, commença Laisre.

— Si j'ai bien compris, dit Fidelma, il s'agit de trouver un moyen qui permettrait à l'abbé-évêque d'Imleach de faire édifier une église de la

foi et une école à Gleann Geis ?

— Tout à fait.

— Et qu'attendez-vous en retour d'Imleach ?

— Qu'est-ce qui vous fait penser que nous espérons une contrepartie ? demanda Murgal, aussitôt sur la défensive.

Fidelma lui adressa un sourire de convenance.

— Le terme même de « négociation » implique un marchandage qui entraîne nécessairement une forme de compromis. Mais peut-être est-ce que je me trompe ?

— Du tout, répondit Laisre. La transaction est simple – dans l'éventualité où nous vous autoriserions à construire ici une église et une école, nous voulons des garanties que vous n'interfèrerez pas avec la vie religieuse de Gleann Geis, car nous désirons poursuivre dans la voie de nos pères et perpétuer leurs croyances.

— Je vois.

Fidelma réfléchit un instant.

— Mais pourquoi voulez-vous que nous construisions une église et une école si personne n'est autorisé à s'y rendre et s'il ne nous est pas permis d'y évangéliser ?

Laisre échangea un regard avec Murgal.

— Eh bien, dit le chef en pesant ses mots, il se trouve que nous avons une communauté chrétienne, ici à Gleann Geis.

— Je ne comprends pas, s'étonna Fidelma. On m'a toujours enseigné que Gleann Geis était un bastion du paganisme. Les choses auraient-elles évolué ?

— Du tout, la coupa Murgal d'un ton cassant. Et nous n'avons nullement l'intention de nous convertir.

— Cette attitude est erronée, l'apostropha Laisre. Les temps ont changé et nous devons avancer ou périr.

Fidelma l'observa avec un nouvel intérêt. Elle se demanda si elle n'avait pas sous-estimé le chef. En réalité, les contacts qu'il établissait avec l'archevêque d'Imleach ne plaisaient pas à tout le monde et il lui fallait un certain courage pour s'affirmer comme un dirigeant éclairé de son peuple.

Murgal émit un sifflement réprobateur et le silence se fit.

— Au cours des ans, expliqua Laisre, des hommes et des femmes se sont mariés avec des personnes d'autres clans, qui nous ont permis de rester forts. Nous avons obéi aux lois contre l'inceste, ce qui explique que nous formions une communauté saine et en bonne santé. Mais ceux qui ont convolé avec les nôtres appartenaient souvent à la nouvelle religion. Ils sont arrivés à Gleann Geis en apportant leurs croyances avec eux, et ont élevé leurs enfants dans la religion du Christ. Maintenant, cette congrégation a atteint une certaine dimension, ce qui explique notre désir de disposer d'une église, d'un

prêtre pour les assister dans leurs besoins spirituels, et d'une école où ils apprendront les préceptes de leur foi.

Colla grommela quelques mots inaudibles.

Laisre l'ignore et se tourna vers Fidelma.

— Nous sommes quelques-uns à penser qu'à plus ou moins long terme, le triomphe de votre foi est inévitable. Au cours des deux siècles qui viennent de s'écouler, les cinq royaumes ont beaucoup évolué, que cela plaise ou non à certains.

— Un des fondements de notre législation veut que l'on soit libre de choisir ses dieux, intervint Murgal. Mais maintenant que nos rois se sont laissé conquérir par la nouvelle foi, nous ne serions plus autorisés qu'à adorer trois...

— Il n'y a qu'un seul Dieu ! s'indigna Eadulf.

— Vous ne connaissez même pas votre religion ! Que faites-vous de la sainte Trinité ? Et ne priez-vous pas une déesse, la mère de votre Christ ?

Fidelma secoua la tête.

— Ce n'est pas exactement ainsi que nous voyons les choses, Murgal.

Puis, à Laisre :

— Mais nous ne sommes pas là pour débattre de théologie. Dans d'autres circonstances, je serai cependant ravie de discuter du libre arbitre et de la liberté de religion.

Laisre hocha la tête en signe d'assentiment.

— Souvenez-vous bien d'une chose quand vous parlez de liberté, dit Murgal. Ici, nos croyances sont intimement mêlées à notre terre, ce sont celles de nos ancêtres depuis d'innombrables générations qui se perdent dans la nuit des temps. Les éradiquer sur le sol où elles ont grandi et où elles ont porté leurs fruits est une tâche immense. Rappelez-vous que pour un arbre, s'arracher à l'esclavage du sol ne s'appelle pas la liberté.

Fidelma comprit alors que Murgal n'était pas le simple porte-parole d'une foi déclinante, mais un homme d'une profonde spiritualité qui avait beaucoup réfléchi. Un adversaire de cette envergure ne devait pas être déprécié.

— Je me souviendrai de vos propos, Murgal. Mais pour l'instant, il s'agit de savoir si vous désirez vraiment une église et une école dans cette vallée. J'ai cru comprendre que le conseil était déjà tombé d'accord sur ce point, sinon, et malgré mon inclination pour les débats, je ne me serais pas déplacée.

Le visage de Laisre se colora.

— Si je vous ai fait venir, c'est que je souhaite de tout mon cœur que les diverses croyances de mon peuple puissent s'épanouir. Naturellement, certains membres de mon conseil ne sont pas d'accord avec moi, mais seul me guide le désir de permettre une vie meilleure

au plus grand nombre de ceux dont le sort dépend de ma volonté.

— Alors je suis prête à discuter de ces questions plus en détail.

Laisre se leva.

— Nos négociations commenceront demain, après la sonnerie du cor. Nous nous retrouverons dans cette salle pour aborder les sujets qui nous préoccupent. Ce soir, un banquet et des divertissements vous seront offerts pour fêter votre arrivée. La sonnerie du cor vous appellera à la réception.

CHAPITRE VI

Fidelma fut surprise de n'être pas conviée à un entretien privé avec Laisre, afin qu'il précise sa position. La fête ne commencerait pas avant quelques heures et des discussions préliminaires auraient été très profitables. Il apparaissait que les dirigeants du clan divergeaient sur l'attitude envers la religion chrétienne, et on lui avait poliment signifié que ni Laisre ni Colla n'étaient disponibles pour l'instant. Tout le monde dans le *ráth*, y compris frère Solin et son jeune scribe, semblait s'être volatilisé. Elle se retrouva donc seule avec Eadulf.

Fidelma suggéra d'aller explorer la forteresse et ils grimpèrent jusqu'au chemin de ronde en bois, en haut des remparts. En cas d'attaque, les archers occupaient cette position défensive.

— C'est le seul endroit que j'ai repéré où nous pouvons discuter sans être entendus, dit Fidelma en regardant autour d'elle. Un point important si nous ressentons la nécessité de nous isoler.

Ils s'arrêtèrent loin de la sentinelle qui se tenait au-dessus des portes.

— Quelque chose vous a-t-il contrariée ou ne s'agit-il que d'un repérage préventif ? lui demanda Eadulf.

— En vérité, quelques détails me tourmentent. N'oubliez pas ce mystère des trente-trois corps, qui est loin d'être éclairci.

— Vous ne faites pas confiance à Colla pour rassembler des preuves qui permettraient de découvrir les meurtriers ?

— Non, je me méfie de lui. Laisre a de bonnes raisons de vouloir nous garder au *ráth*, mais j'ai néanmoins le sentiment qu'il refuse que nous enquêtions plus avant sur ce massacre. Nous sommes manipulés, Eadulf. On nous abandonne ici dans l'oisiveté alors que nous aurions pu consacrer ces moments précieux à avancer sur les questions complexes dont nous devons traiter.

— Laisre a déjà fixé le temps des négociations et demain, dès l'aube, Colla se rendra dans la clairière.

Fidelma haussa les épaules.

— Son rapport ne nous apprendra rien d'essentiel, je le crains. Pour l'instant, ce qui me préoccupe, c'est la présence de cet ecclésiastique d'Armagh. Curieux qu'il arrive ici en même temps que nous. Et où est-il passé avec son jeune scribe ? Je suis certaine qu'il complotte quelque chose avec Laisre, et ils me tiennent à distance.

— Cela vous inquiète ?

— Oui, car nous nous trouvons dans une communauté isolée qui a pour habitude de jamais mêler les représentants de la foi à ses affaires. Et maintenant, non seulement ils réclament un représentant d'Imleach, qui est le premier centre ecclésiastique de Muman, mais ils nous confrontent à un prêtre d'Armagh. Le propre secrétaire d'Ultan. Je vous rappelle qu'Armagh est le siège principal de la foi en Ulaidh. Il y

a trente ans, Cummián, évêque d'Armagh, a réclamé la bénédiction de Rome pour s'octroyer le titre d'archevêque des cinq royaumes qu'Imleach ne lui reconnaît point. Ultan demeure cependant le *comarb* de Patrick, son successeur, mais Armagh n'a rien à faire à Gleann Geis. Et ce frère Solin me déplait. Nous devons rester sur nos gardes, il se trame ici une conjuration dont j'ignore les tenants et les aboutissants. Eadulf, un peu surpris par sa réaction, lui accorda néanmoins que Solin lui était profondément antipathique.

— Il m'a parlé dans la salle du conseil pendant que vous vous entreteniez avec Laisre.

— Je vous ai vu vous écarter de lui comme si vous aviez été insulté.

— Il a essayé de me persuader qu'Armagh représentait l'autorité suprême de la foi dans les cinq royaumes. Comme je porte moi aussi la tonsure de saint Pierre, il a cru que ma complicité lui était acquise.

Fidelma pouffa de rire.

— Et qu'avez-vous répondu ?

— Je l'ai laissé parler afin de découvrir ce qu'il avait en tête. Il voulait me convaincre de reconnaître Ultan d'Armagh comme l'archevêque de toute l'Irlande.

— De même que l'évêque d'Imleach est le *comarb* d'Ailbe, notre peuple ne reconnaît en Ultan que le *comarb* de Patrick. En tant que centres religieux, Armagh et Imleach sont d'égale importance.

— Frère Solin m'a glissé que ceux qui portent la tonsure de Rome devraient fuir la compagnie des personnes qui n'acceptent pas l'autorité d'Armagh.

Fidelma parut très contrariée.

— Je sais qu'Ultan a des ambitions pour sa *paruchia*, mais cela n'a pas de sens. Qu'avez-vous répondu ?

Eadulf redressa le menton d'un air fâché.

— Je lui ai rappelé que Théodore, l'archevêque de Cantorbéry, m'avait envoyé comme émissaire auprès de Colgu et d'aucun autre roi ou évêque des cinq royaumes.

Fidelma sourit.

— Et comment frère Solin l'a-t-il pris ?

— Il a gonflé les joues, on aurait dit un poisson, et il est devenu tout rouge. De mortification, je suppose.

— Bizarre qu'il se soit cru autorisé à vous parler ainsi.

Le visage d'Eadulf se colora.

— Je crois qu'il voulait nous séparer. Il n'a pas compris que nous étions de vieux amis et m'a pris pour un simple compagnon de voyage.

— Mais quel but visait-il ?

— À mon avis, il essayait de me prévenir qu'il valait mieux que je voyage seul plutôt qu'avec vous.

— Il me menaçait ?

— Indirectement.

— Vous m'intriguez.

— Il émettait des hypothèses ambiguës afin que je ne puisse m'assurer de leur véritable signification. Mais cet homme ne vous veut aucun bien.

— Nous allons surveiller de près ce frère Solin et découvrir ce qu'il manigance.

— Il prépare un mauvais coup, Fidelma.

Ils réfléchirent un instant en silence.

— Eadulf, la fête de ce soir sera très officielle et vous savez que les invités seront placés selon des règles fort précises.

— Oui, je connais bien les coutumes d'Éireann.

— En tant que sœur du roi de Cashel je serai assise avec Laisre et sa proche famille. Frère Solin se joindra aux *ollamhs* et aux lettrés comme Murgal. Je pense que l'on vous associera à ce groupe, vous vous retrouverez avec Solin et son scribe, frère Dianach. Il est jeune et ingénu. Essayez de lui soutirer des informations sur les motivations de son maître.

— Je m'en occupe.

Fidelma pinça les lèvres.

— Je m'imaginai que ces négociations seraient rondement menées, mais maintenant, j'ai des doutes, et l'impression confuse que cette histoire va nous réserver bien des surprises.

Une toux discrète les interrompit. Ils étaient tant absorbés dans leur conversation qu'ils n'avaient pas vu s'approcher un homme blond, qui se tenait maintenant à quelques pieds, les observant d'un air interrogateur. C'était le guerrier qui les avait accueillis à leur arrivée.

— J'ai remarqué votre présence ici, ma sœur, et je me demandais si vous aviez besoin de quelque chose.

— Nous prenions l'air avant le banquet, répondit Eadulf.

Fidelma étudia le guerrier à l'allure fière, aux cheveux dorés comme les blés et aux yeux bleu clair. Il avait dépassé la trentaine et arborait une longue moustache aux pointes tombantes.

— Pourquoi m'appellez-vous « ma sœur » ? s'enquit brusquement Fidelma. Ceux qui n'épousent pas la foi n'ont point cette habitude.

Le guerrier soutint son regard, puis baissa les yeux. Et après s'être assuré que personne ne pouvait les surprendre, il glissa la main à l'intérieur de sa chemise et en tira un petit crucifix de bronze attaché à une lanière en cuir.

Fidelma l'observa d'un air songeur.

— Vous êtes chrétien ?

L'homme hocha la tête en remettant son talisman en place.

— Nous sommes plus nombreux que le druide Murgal ne veut bien l'admettre. Ma mère est venue ici pour épouser un homme de Gleann

Geis, et elle m'a élevée en secret selon les rites de la foi.

— Donc, quand Laisre dit qu'il souhaite que nous construisions une église et une école pour la communauté chrétienne, il ne ment pas ? s'enquit Eadulf.

— Eh bien, pendant des années, nous avons supplié le chef et son conseil de nous donner un prêtre pour nous assister. Jusqu'à récemment, ils avaient toujours refusé. Et puis on a appris que Laisre avait envoyé des émissaires à Imleach et Cashel, et la bonne nouvelle a réjoui nos cœurs.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Fidelma.

— Rudgal, ma sœur.

— Et vous êtes un guerrier ?

— Je fabrique des charrettes, mais réponds à l'appel de Laisre quand il a besoin de moi. Chaque guerrier, ici, exerce un autre métier. Artgal, que Laisre considère comme le chef de ses gardes du corps, est aussi forgeron.

— Et pour quelle raison vous êtes-vous présenté à nous, Rudgal ?

— Si vous désirez quoi que ce soit qu'il est en mon pouvoir de vous accorder, faites-le-moi savoir. Je suis à votre disposition.

La sonnerie d'un cor leur parvint.

— La fête va commencer, annonça Rudgal.

Comme Fidelma l'avait prévu, Laisre respectait la tradition à la lettre. Tout le monde se rassembla dans le hall, devant la salle du conseil transformée en salle de banquet. Trois officiers de la maison de Laisre y pénétrèrent en premier : Murgal, en tant que conseiller de Laisre, le *bolscare* ou chef du protocole chargé de placer les convives, et le *fearstuic* qui, une fois à l'intérieur, souffla à nouveau dans sa trompe. Le porteur du bouclier de Laisre et des hommes brandissant soit un écu, soit un étendard aux armes du chef, répondirent à son appel. Les pavois furent alors accrochés au-dessus des chaises, en respectant le rang de chacun.

A la troisième sonnerie, ceux qui portaient les emblèmes des personnes d'un rang inférieur allèrent fixer les boucliers au-dessus des places convenues. À la quatrième, les invités gagnèrent nonchalamment leur siège, par petits groupes. On prévenait ainsi toute querelle de préséance. Chaque table n'était occupée que d'un seul côté. Cette cérémonie, remarqua Eadulf, obéissait à des règles très strictes, et il admira le chef du protocole qui s'affairait pour s'assurer qu'aucune erreur n'avait été commise. On avait déjà vu éclater de sérieux conflits pour des questions de privilèges.

Fidelma, en tant que princesse des Eóghanacht, se tenait aux côtés de Laisre. Puis venaient Colla, le *tanist*, sa femme Orla et leur fille Esnad, ainsi que d'autres membres de la famille qui se répartirent de part et d'autre de Laisre et de Fidelma. Les guerriers occupaient une

deuxième table. Les érudits, comme Solin et Murgal, une troisième. Celle d'Eadulf réunissait des lettrés d'un rang inférieur et la cinquième, des sous-chefs et des hommes employés à des fonctions de moindre importance.

Eadulf remarqua que le scribe de frère Solin, Dianach, avait été placé à sa gauche, comme Fidelma l'avait prévu. Il décida de jouer les idiots et lança des remarques étonnées sur la disposition des convives, comme s'il s'agissait pour lui d'une étrange coutume. Le jeune ecclésiastique surmonta sa timidité, secouant la tête d'un air réprobateur devant les commentaires du Saxon.

— Du temps de mon père, au banquet de Dún na nGéid, la place que l'on attribua à Congal Cloén ne respectait pas son rang, ce qui déclencha la bataille de Magh Rath, déclara-t-il avec le plus grand sérieux.

— Quelle était cette bataille ? s'enquit aussitôt Eadulf.

— Celle qui a vu le haut roi, Domnall mac Aedo, remporter la victoire sur Congal et ses alliés Dál Riada, venus de l'autre côté de l'océan.

Un vieil homme assis près de Dianach, du nom de Mel, qui occupait la fonction de scribe de Murgal, se mêla à la conversation.

— En réalité, cette bataille a marqué le rejet de la vieille religion chez les grands rois du Nord, dit-il avec une note de tristesse dans la voix. Cette querelle sur le siège assigné à Congal a eu lieu, certes, mais les grands chefs d'Ulaidh résistaient depuis longtemps à la nouvelle foi et le roi chrétien Domnall mac Aedo était bien décidé à la leur imposer. Il vainquit leur résistance à Magh Rath. Les anciennes croyances furent alors reléguées dans les petits clans isolés.

Le jeune scribe frissonna et se signa.

— Il est vrai que la foi a triomphé après la bataille de Magh Rath, et Dieu en soit remercié. On raconte que la fête allait commencer quand deux horribles spectres, un mâle et une femelle, apparurent à l'assemblée et dévorèrent d'énormes quantités de nourriture avant de disparaître. Le roi Domnall se vit alors dans l'obligation de mener les forces du Christ contre les forces du démon. Il les a vaincues, *Deo favente* [9] !

Mel éclata de rire.

— Quand dites-vous que cela est arrivé ? demanda Eadulf au garçon, feignant une sympathie qu'il ne ressentait point.

— Du temps de mon père, qui était alors un jeune guerrier, il y a à peine trois décennies de cela. Il a laissé son bras droit à Magh Rath.

C'est alors qu'Eadulf se rappela qu'il avait déjà entendu parler de cette bataille. Au collègue ecclésiastique de Tuaim Breacain, il avait un vieux professeur du nom de Cenn Faelad qui enseignait le droit irlandais. Il était l'auteur d'une grammaire de la langue du peuple d'Éireann dont Eadulf avait tiré le plus grand profit. Cenn Faelad boitait et quand

Eadulf l'avait interrogé sur son infirmité, il lui avait répondu qu'il avait été blessé à la bataille de «Moirá». Maintenant, Eadulf comprenait qu'il avait entendu de travers, et qu'il s'agissait de «Magh Ráth». Cenn Faelad avait été transporté à Tuaim Breacain, où on enseignait également la médecine, et l'abbé, un habile chirurgien, avait ramené le blessé à la vie. Ensuite, Cenn Faelad était resté au collège pour étudier le droit avant de devenir un des plus grands brehons des cinq royaumes. Eadulf s'apprêtait à raconter cette histoire quand Laisre se leva.

Le sonneur souffla dans son instrument et le silence se fit. Eadulf crut un instant que Laisre allait dire un *Deo gratias* pour bénir le repas avant de mesurer l'incongruité de son attente. Le chef se contenta d'un discours pour souhaiter la bienvenue à ses invités.

Puis les domestiques entrèrent, portant des plateaux de mets divers et des cruches de vin et d'hydromel. Eadulf constata que les pièces de viande chaudes étaient présentées par ordre de préséance. Des rôtis étaient réservés à certains chefs, officiels et représentants de professions tenues en haute estime. Les *dáilemain*, chargés de présenter la viande, passaient le long des tables, s'inclinant devant chaque personne. Le convive saisissait le rôti avec les doigts de la main gauche, puis, de la main droite, en coupait une tranche avec un couteau. Chacun prenait bien soin de se servir dans la partie qui lui revenait, car se tromper représentait une grave insulte. Il y avait même une loi, expliqua frère Dianach, pénalisant la personne qui s'emparait du *curath-mir*. Ce « morceau du héros », particulièrement savoureux, était réservé à celui qui, de l'avis de tous, avait accompli l'exploit le plus remarquable parmi les invités.

Des plats de poissons et de viandes froides accompagnés de différents pains suivirent, puis des coupes de fruits, le tout arrosé de vin, d'hydromel et de bière. Gleann Geis importait un vin de piètre qualité – sans doute le voyage depuis la Gaule ne l'avait-il pas amélioré. Cela indiquait néanmoins que le chef apportait un soin particulier à sa table. Eadulf en avala deux gobelets avant de réaliser qu'il lui laissait un goût amer, et il décida de poursuivre avec de l'hydromel local.

Après le repas, on offrit à chacun un *lambrat*, une pièce de tissu pour s'essuyer les mains.

Au cours des agapes, Eadulf s'efforça de soutirer au jeune ecclésiastique des informations sur les raisons de son voyage avec frère Solin. Le jeune homme, dont Eadulf ignorait si la candeur était feinte ou sincère, semblait vivement intéressé par la vie dans les royaumes anglo-saxons, et Eadulf dut lui faire un récit circonstancié de son séjour à Rome, avec description de la ville et des églises. Énervé, il abusa de l'hydromel. Le jeune homme, plus sage, s'était juste servi un gobelet de bière qui lui dura tout le dîner.

— Jusqu'à ce qu'il perde son bras à Magh Ráth, mon père était un guerrier du Dál Fiatach dans le royaume d'Ulaidh, dit le jeune homme devant l'insistance d'Eadulf que la boisson avait rendu peu diplomate. J'ai été envoyé à Armagh pour étudier avec les religieux et c'est là que j'ai appris le métier de scribe.

— Mais comment êtes-vous arrivé ici ?

— Avec frère Solin.

— Oui, je sais, s'énerva Eadulf, mais pourquoi vous a-t-il choisi ?

— Parce que je suis un bon scribe et que je jouis d'une excellente santé. Le voyage d'Armagh à Gleann Geis est très éprouvant.

— Mais qu'est-ce que frère Solin est venu faire dans ces montagnes reculées ?

Le jeune homme poussa un soupir.

— Lui seul le sait. Mon supérieur m'a demandé de me mettre à sa disposition et d'aller le rejoindre avec un stylet et des tablettes.

— On ne vous a rien dit de plus ?

— Seulement que j'allais contribuer à l'accomplissement de l'œuvre de Dieu et d'Armagh.

— Donc vous ignorez tout du but de votre mission ?

— En effet.

— Vous n'êtes pas très curieux.

— Mais pourquoi vous intéressez-vous tellement aux affaires de frère Solin ? Il affirme que la curiosité et l'ambition sont les deux fléaux d'une âme inquiète.

Eadulf comprit qu'il était allé trop loin.

— Le manque de curiosité n'est-il pas un ennemi de la connaissance ? répondit-il avec une note d'agressivité dans la voix.

Frère Dianach considéra le visage cramoisi d'Eadulf d'un air sévère et se tourna vers Mel. Eadulf se sentit un peu stupide et se maudit d'avoir mélangé des boissons enivrantes.

De son côté, Fidelma s'était bien gardée d'aborder le problème des négociations avec Laisre ou son *tanist*. Dans une salle des banquets, les armes et les questions politiques étaient bannies. Fidelma, qui profitait toujours de ses voyages pour s'enrichir sur l'histoire de son pays, discutait donc des annales du peuple de Gleann Geis avec ses hôtes. Mais la conversation languissait.

Elle poussa un soupir de soulagement quand vint l'heure des intermèdes. Laisre expliqua que contrairement à la plupart des chefs, il ne goûtait guère la musique pendant un repas mais l'appréciait en fin de soirée.

— Sinon, cela porte ombrage à la conversation et c'est une insulte au cuisinier et aux musiciens, expliqua-t-il.

Tandis que le vin et l'hydromel continuaient de couler à flots, un artiste tenant un *cruit*, une petite harpe, s'assit en tailleur devant son

chef et joua un air plein d'entrain. Ses doigts agiles couraient sur les cordes, tirant de son instrument des modulations à l'incroyable complexité où le rythme et la mélodie légère soutenue par le bourdon des notes graves se mariaient en une délicate composition sans que jamais une seule fausse note vienne en gêner l'harmonie.

À la fin du morceau, Orla se pencha vers Fidelma.

— Comme vous le voyez, malgré notre paganisme nous savons apprécier les plaisirs raffinés.

— Mon mentor, le brehon Morann de Tara, avait coutume de dire que là où résonne la musique, le mal ne peut entrer.

— Une sage observation, dit Laisre. Et maintenant, Fidelma, choisissez un chant et mes musiciens se feront une joie de vous démontrer leur talent.

Le joueur de *cruit* fut bientôt rejoint par un virtuose du *ceis*, une harpe de forme carrée, traditionnellement utilisée pour accompagner le *cruit*. Dans les banquets, on appréciait trois styles de compositions : le *gentraige*, qui incitait les auditeurs à rire, à se réjouir et à danser ; le *goltraige*, aux accents plaintifs contant la mort des héros ; et le *súan-traige*, la forme la plus douce, réservée aux berceuses et aux chansons d'amours contrariées.

Au palais de Cashel, largement ouvert aux artistes, la musique faisait partie de la vie quotidienne.

Fidelma réfléchissait à la ballade qu'elle désirait entendre quand Murgal, assis près de frère Solin à la table voisine, sauta sur ses pieds. Son visage était congestionné et Fidelma vit aussitôt qu'il avait abusé de la boisson.

— Je connais un air qui convient tout à fait à une princesse des Eóghanacht, ricana-t-il. Je vais vous l'interpréter :

La forteresse sur le grand rocher de Muman est passée d'Eoghan à Conall, de Nad Froích, à Feidelmid, de Fíngen à Fáilbe Fland, à Colgú.

La forteresse demeure mais les rois passent et sont enterrés à dix pieds sous terre.

La table des guerriers accueillit le couplet par un formidable éclat de rire, les hommes cognant le manche de leurs couteaux sur les planches en bois pour marquer leur approbation.

Mais le visage de Laisre exprimait une violente colère.

— Murgal, le vin vous a monté à la tête ! Vous insultez votre chef en le rabaisant aux yeux de ses invités !

Murgal se tourna vers Laisre. Un sourire niais flottait sur sa face.

— Votre invitée des Eóghanacht voulait une chanson et je lui en ai servi une qui rendait honneur à son frère.

Puis il se laissa retomber sur son siège, près de frère Solin visiblement ravi de l'affront que venait de subir Fidelma. L'autre convive placée

près de Murgal était une jolie blonde au visage grave, le regard perdu au loin. Fidelma songea qu'elle n'avait pas l'air d'apprécier l'humour aviné de Murgal.

Laisre allait s'excuser auprès de Fidelma quand la religieuse se leva, souriante et détendue.

— Je remercie Murgal pour sa contribution au concert de ce soir, annonça-t-elle à la compagnie. Il ne chante pas très juste et son timbre est un peu éraillé mais qu'importe, le cœur y était. À mon tour de vous interpréter une des dernières compositions des bardes de Cashel.

Elle rejeta ses boucles rousses en arrière et commença à chanter d'une voix haute et claire qui réduisit tout le monde au silence.

Il n'est pas branche d'un arbre sec,

*Colgú, prince des Eóghanacht, fils de Fáilbe Fland aux exploits considérables, fier descendant d'Eoghan Mór, né de la race d'Eber le Beau, qui régna en Éireann depuis les rives de la Boyne
- jusqu'au sud de la vague de Clíodhna¹.*

Il a l'étoffe d'un vrai prince, c'est un arbre né de la forêt, sanctuaire d'Éireann.

Juste héritier de Milesius, il porte les fruits d'arbres innombrables, chacun plus ancien que le plus vieux chêne.

Colgú trône au sommet d'une multitude de branches.

Elle se rassit dans un silence gêné. Eadulf, à qui les nuances de l'échange avaient échappé, en conclut que Fidelma avait très bien interprété un air ravissant et applaudit à tout rompre. Laisre fut obligé de suivre son exemple et bientôt, des applaudissements polis se propagèrent dans la salle. Puis Laisre se tourna vers ses musiciens et leur demanda de jouer en sourdine.

Dans sa chanson, Fidelma avait souligné que les Eóghanacht, grâce à Eoghan Mór, fondateur de la dynastie royale, descendaient d'Eber, fils de Milesius, le chef des Milésiens, les premiers Gaels à accoster en terre d'Irlande. Par là, elle rappelait son rang à ses auditeurs.

Laisre lui jeta un regard contrit.

— Je vous prie d'excuser Murgal pour son manquement à l'étiquette. C'était en effet une grave offense d'insulter un invité au cours d'un banquet.

— Comme le disait Theoginis, le vin obscurcit l'esprit, répondit Fidelma d'un ton léger.

Le bruit d'une gifle sonore fit sursauter le joueur de *cruit* qui fit une fausse note et s'immobilisa. Puis des chaises grincèrent, des assiettes se brisèrent sur le sol et quelqu'un poussa une exclamation de colère. Tous les yeux se tournèrent vers Murgal. Le druide avait porté la main à sa joue. Il vacillait sur ses jambes et fixait d'un air furibond la jolie blonde, sa voisine de table, qui se tenait maintenant debout face à lui,

le visage déformé par la colère.

— Porc et fils de porc, siffla-t-elle avant de se diriger à grands pas vers la porte.

Une grosse femme se leva d'une autre table et trottina derrière elle après avoir jeté un regard courroucé en direction de Murgal. Fidelma reconnut l'hôtelière, Cruinn.

Murgal, tremblant de rage, quitta la salle à son tour. Puis Rudgal, le beau guerrier moustachu, le suivit.

Fidelma se tourna vers Laisre.

— Une querelle domestique, je suppose ? demanda-t-elle d'un air innocent.

— Non, Marga n'est pas l'épouse de Murgal, répliqua Orla avec perfidie avant que Laisre puisse répondre. Mais Murgal a souvent la main qui s'égare.

Esnad, la fille d'Orla, pouffa de rire et comme son père la toisait d'un air sévère, elle fit la moue.

Laisre rougit.

— Ce n'est guère un sujet qui intéresse des étrangers !

Orla adressa une grimace à son frère et se renversa sur son siège tandis que Laisre s'efforçait de faire bonne figure.

— À croire que le vin réveille le butor qui sommeille en chacun de nous, plaisanta-t-il à l'adresse de Fidelma.

— Le vin est comme la pluie : si elle tombe sur un marais, elle le rend encore plus fétide, mais si elle se répand sur une bonne terre, elle y fait pousser des fruits et des fleurs, fit observer Colla qui ne semblait pas tenir Murgal en haute estime.

— Marga est une femme séduisante, dit Fidelma. Qui est-elle ?

— Notre apothicaire, répondit Laisre d'un air distant.

Puis il ajouta après une pause :

— Une femme pleine d'attraits, je vous l'accorde.

— Elle est bien jeune pour être apothicaire, s'étonna Fidelma.

— Sa qualification est reconnue par la loi ! se défendit le chef.

— Je n'ai jamais prétendu le contraire. Elle habite au *ráth* ?

— Oui. Pourquoi posez-vous cette question ? intervint Colla.

— Eh bien, en cas d'urgence... il est toujours utile de savoir où réside l'apothicaire.

Un des musiciens s'était lancé dans un chant interminable. On y racontait la triste histoire d'une jeune fille entraînée par des forces invisibles sur une montagne où elle finissait par accomplir le destin que les dieux lui avaient réservé. Fidelma se sentit soudain en sympathie avec l'héroïne de la ballade. Quelque chose l'avait poussée vers cette vallée et il lui semblait que des forces invisibles l'entraînaient vers sa destinée.

CHAPITRE VII

Quand Fidelma quitta la salle du banquet, il était encore tôt. Elle s'excusa auprès de Laisre, prétextant qu'elle était fatiguée par le long voyage depuis Cashel, et il ne la retint pas. En chemin, elle fit un signe discret à Eadulf qui la suivit à regret. Il n'était pas très solide sur ses jambes et se déplaçait avec une prudence inusitée.

Dehors, la pleine lune éclairait le *ráth* d'une douce lumière et des myriades d'étoiles scintillaient dans le ciel.

— Si nous allions faire un tour sur les remparts ? proposa Fidelma.

Ils grimpèrent les marches qui y menaient tandis qu'une légère brise leur rafraîchissait le visage. Ils n'étaient pas seuls. Un peu plus loin, des jeunes gens, qui eux aussi s'étaient absentés du banquet, se promenaient sur le chemin de ronde où ils se contaient fleurette. La musique et les échos de la fête parvenaient jusqu'à eux et dans la cour, en contrebas, une femme eut un rire de gorge lascif tandis que son compagnon l'enlaçait. Fidelma leva les yeux vers le ciel et se laissa pénétrer par sa magnificence.

— *Caeli enarrant gloriam Dei*, murmura-t-elle.

Eadulf s'appuya au parapet et se massa le front en essayant de se concentrer. Il savait qu'il s'agissait d'une citation des Psaumes.

— Ah oui, « les cieux racontent la gloire de Dieu », dit-il en prenant soin de bien articuler.

— Psaume 19, confirma Fidelma, toujours plongée dans les étoiles.

Puis elle se tourna brusquement vers son compagnon.

— Vous êtes sûr que ça va, Eadulf ? Vous avez l'air bizarre.

— Désolé, mais je crois bien que j'ai un peu trop bu.

Fidelma fit claquer sa langue en signe de réprobation.

— Avant que je vous laisse regagner votre lit, il faudra d'abord que vous me disiez ce que vous avez appris du jeune Dianach.

Eadulf pinça les lèvres et poussa un gémissement.

— Vous vous sentez mal ? s'inquiéta Fidelma en le voyant porter une main à son front.

— Juste les effets d'un mauvais vin et d'un hydromel encore plus détestable.

— Inutile de vouloir m'attendrir. Revenons à frère Dianach.

— Eh bien, il est d'une naïveté consternante, à moins qu'il ne soit un acteur consommé. Il ne m'a pas fourni la moindre explication sur sa présence ici. Il prétend que frère Solin ne lui a fait aucune confiance.

Fidelma parut ennuyée.

— Vous le croyez ?

— Je ne sais qu'en penser.

— Frère Solin affirme qu'il est en mission pour collecter des informations afin d'affermir la foi dans les confins des cinq royaumes,

rappela Fidelma.

— Pourquoi mentirait-il ?

— Pourquoi Ultan n'a-t-il pas envoyé de messagers aux abbés et aux évêques des centres ecclésiastiques des royaumes ? Ils lui auraient fourni en une semaine tous les renseignements que frère Solin ne parviendra pas à rassembler en un an. Cela manque de logique.

Eadulf, qui se sentait trop mal pour proposer d'autres hypothèses, changea de sujet de conversation.

— J'ignorais que vous chantiez si bien.

— Ce n'est pas la qualité de ma voix qui importait mais la signification du texte. Que pensez-vous de la scène avec la jeune femme ?

— Cette personne ne manque pas de caractère. Apparemment, Murgal s'est montré un peu trop entreprenant avec elle et elle n'a pas supporté son attitude déplacée.

Cette interprétation du scandale venait corroborer celle d'Orla.

Fidelma contempla la vallée au clair de lune, une vision étrange et fascinante.

— Alors, quelles sont vos impressions sur ce monde païen, Eadulf ?

Le moine réfléchit un instant.

— Il ressemble à l'autre comme deux gouttes d'eau. Il est peuplé par des gens qui se conduisent bien ou mal, éprouvent de la jalousie, de l'amour, nourrissent des ambitions... mais plus tôt nous serons partis, mieux ça vaudra. Honnêtement, je préfère l'atmosphère gaie et insouciant du palais de Cashel.

— N'avez-vous pas oublié quelque chose ?

Eadulf changea de position et, pour son plus grand désarroi, le monde se remit à chavirer.

— Quoi donc ? soupira-t-il.

— Les trente-trois jeunes gens assassinés dans la clairière devant le défilé qui commande l'accès à cette vallée.

— Ah, ça ! Difficile de l'oublier.

— Ça ! se moqua Fidelma. Je vous accorde que partout les gens éprouvent les mêmes émotions mais ici aussi, le démon est à l'œuvre. Eadulf, je ne trouverai pas le repos tant que je n'aurai pas découvert la signification de cette scène abominable.

— N'allez-vous point attendre que Colla revienne de son expédition ? dit le moine en tentant de réprimer un bâillement.

— Je ne compte pas beaucoup sur Colla pour éclairer ma lanterne. Enfin...

Elle leva à nouveau les yeux vers la voûte étoilée.

— Nous ferions mieux d'aller nous coucher afin de reprendre des forces pour demain. Inutile de tirer des conclusions si nous ne disposons pas des informations nécessaires.

Ils redescendirent l'escalier en bois. Derrière Fidelma, Eadulf s'accrochait à la rampe, maudissant son intempérance, et quand il trébucha en poussant un grognement, Fidelma feignit n'avoir rien entendu. Elle ne le surveillait pas moins du coin de l'œil et à l'hôtellerie, elle s'assura qu'il regagnait son lit sans encombre. Quelques instants plus tard, elle passa la tête par la porte de sa chambre.

Eadulf s'était effondré tout habillé sur sa paillasse où il ronflait paisiblement. En temps normal, Fidelma n'était pas du genre à s'attendrir sur les ivrognes, mais comme elle n'avait jamais vu Eadulf dans cet état, elle lui accorda le bénéfice du doute. Elle prit même la peine de lui ôter ses sandales et de le recouvrir d'une couverture.

Comme à l'accoutumée, Fidelma se leva tôt et fut la première à faire ses ablutions. Puis elle retourna dans la pièce principale où Cruinn, l'imposante cuisinière, préparait le premier repas de la journée. Là, à sa grande surprise, elle découvrit Eadulf assis à la table, pas rasé, les cheveux ébouriffés et la tête dans les mains. Quand elle prit place en face de lui, il releva la tête et cligna des paupières d'un air maussade.

— Maudits soient les coqs ! grommela-t-il. Je venais à peine de trouver le sommeil quand un de ces satanés volatiles a commencé à chanter. En pleine nuit. On aurait dit le chœur des démons de l'enfer.

Fidelma se retint de lui dire qu'il avait dormi comme une souche du sommeil des ivrognes.

— Pourquoi vouer aux gémonies ce pauvre coq, un oiseau sacré entre tous ? se moqua-t-elle.

— Comment cela ? s'étonna Eadulf en se massant les tempes.

— Après avoir crucifié Jésus, les soldats romains ne cuisaient-ils pas un coq ? L'un d'eux raconta que selon les disciples du Christ, le « fils de Dieu » ressusciterait le troisième jour après sa mort. Un soldat se mit à rire et déclara : « C'est aussi invraisemblable que d'entendre chanter ce coq que nous nous apprêtons à manger. » À cet instant, l'oiseau s'envola du chaudron en criant : « Le fils de la vierge est sauvé ! »

Malgré son mal de tête, Eadulf dut admettre qu'en gaélique, « *mac na hóigh slán* » imitait assez bien le cri du coq. Ce qui lui rappela un texte qu'il avait lu.

— Il s'agit d'un conte similaire, tiré de l'Évangile grec de Nicodème. Dans cette version, c'est la femme de Judas Iscariote qui cuisine le coq et essaye de rassurer celui qui a trahi le Christ. L'oiseau bat des ailes et chante trois fois, mais aucun sens n'est attaché à son cri.

Fidelma éclata d'un rire joyeux.

— Nos bardes interprètent les contes à leur façon.

— Moi, le cri du coq ne m'est d'aucun secours pour consolider ma foi. Mais j'aime bien qu'il se taise quand je cherche le repos. Sinon, le

matin, je n'ai pas l'esprit clair pour prier.

— En ce qui me concerne, j'explique différemment votre manque d'entrain. Ne vous a-t-on jamais dit que le vin est d'or le soir et de plomb le matin ?

C'est à cet instant que frère Dianach fit son entrée dans la salle, lavé et rasé de près. Il salua les religieux d'une voix pleine d'énergie, tout en jetant un regard réprobateur au malheureux Eadulf. Sa timidité semblait s'être évanouie.

Fidelma lui demanda où se trouvait son maître.

— Il n'est pas dans sa chambre, d'où je déduis qu'il est sorti.

Fidelma jeta un coup d'œil à Eadulf, trop absorbé par ses remords de conscience pour lui prêter attention.

— Il a dû se lever vraiment très tôt.

Le jeune moine hocha la tête d'un air absent tout en humant avec un plaisir évident les effluves qui s'échappaient des chaudrons.

Cruinn s'affaira autour d'eux et posa sur la table du pain frais, de la crème épaisse, du fromage, des fruits, de la viande froide et une cruche d'hydromel. Puis la corpulente hôtelière leur demanda s'ils avaient encore besoin d'elle, car elle devait aider l'apothicaire à collecter des herbes. Fidelma l'autorisa à aller vaquer à ses occupations. Dès qu'elle fut sortie, Eadulf tendit la main vers la cruche d'hydromel en adressant un faible sourire à Fidelma qui le fixa d'un air surpris.

— *Similia similibus curantur*, murmura-t-il en versant le liquide dans un gobelet.

— Mon frère, vous vous trompez ! déclara frère Dianach d'un ton de reproche. Les semblables ne soignent pas les semblables.

Il semblait tellement sérieux que Fidelma lui adressa un sourire malicieux.

— Quel serait votre conseil, frère Dianach ?

— *Contraria contrariis curantur...* les contraires soignent les contraires. Voilà ce que l'on nous enseigne à Armagh. Si un aliment perturbe l'organisme, en prendre davantage ne fait qu'aggraver le trouble. Pour guérir le mal, le principe de toute médecine est d'user de ce qui produit l'effet contraire et non de ce qui renforce l'affection.

— Eadulf, vous qui avez étudié la médecine à Tuaim Brecaïn, qu'en pensez-vous ?

Pour toute réponse, Eadulf vida son gobelet et poussa un soupir où le soulagement le disputait à la souffrance.

Frère Dianach le contempla d'un air stupéfait.

— J'ignorais que le frère saxon avait étudié dans une de nos grandes écoles de médecine, lança-t-il d'un ton sec. Hier au soir, vous n'en avez pas fait mention. Cependant, c'est une grave erreur de prendre de l'hydromel pour contrebalancer votre intempérance. Je dirais même

plus : c'est un comportement répréhensible.

Eadulf ferma les yeux en gémissant, puis se versa un second gobelet d'hydromel qu'il se contenta d'accompagner d'une tranche de pain, tandis que Fidelma et Dianach mangeaient de bon appétit. Quand le jeune moine retourna dans sa chambre, Fidelma posa la main sur le bras de son compagnon.

— Assez de remontrances, grogna Eadulf avant qu'elle ait eu le temps de placer un mot. Laissez-moi mourir en paix.

— Écoutez-moi, ce garçon a raison. J'ai grand besoin de votre sagacité et trop d'hydromel va vous obscurcir l'esprit.

Eadulf se força à ouvrir les yeux.

— Je n'en prendrai pas davantage. Mais j'ai le plaisir de vous annoncer que mon mal de tête s'est calmé... pour l'instant.

— Venez, allons marcher un peu avant de nous rendre aux négociations. Avez-vous entendu ce que Dianach a dit à propos de frère Solin ?

Eadulf se leva en fronçant les sourcils.

— Oui, et alors ?

— En réalité, il n'a pas dormi ici.

Eadulf dressa l'oreille.

— Comment le savez-vous ?

— Je me suis levée juste avant le chant de votre « maudit » coq. Or quand je suis montée me coucher hier au soir, la porte de la chambre de frère Solin était entrouverte. Ce matin, elle n'avait pas été refermée et la couverture sur le lit n'avait pas un pli.

Eadulf se passa la main dans les cheveux.

— Il se trouvait encore dans la salle du banquet quand nous en sommes sortis. Non, attendez un instant. Le jeune frère Dianach s'est retiré tôt – voilà un garçon pieux et d'une sobriété exemplaire – et frère Solin l'a suivi presque tout de suite. En fait, peu après le départ précipité de Murgal.

— Mais alors, où donc a-t-il passé la nuit ?

— Vous pensez que son absence est liée aux raisons qui l'ont amené à Gleann Geis ?

— Je l'ignore. Mais il faut le surveiller. Je ne l'aime guère.

Ils s'apprêtaient à quitter l'hôtellerie quand la porte s'ouvrit, et celui qui faisait l'objet de leurs spéculations entra. Il tressaillit en voyant les deux religieux qui semblaient l'attendre, raides comme la justice, puis il se reprit, leur adressa un sourire vague et leur souhaita le bonjour.

— Quel temps fait-il ? demanda Fidelma d'un air innocent. Nous ne sommes pas encore allés dehors.

— Vous devriez faire comme moi et vous lever plus tôt, répondit frère Solin avant d'aller s'asseoir à la table, visiblement affamé.

— Je vous admire d'être aussi matinal, poursuivit Fidelma d'un ton

enjoué. Moi, j'ai toujours des difficultés à me lever. Et vous, Eadulf ?
— Moi aussi. Surtout quand mon sommeil est troublé par un coq qui n'arrête pas de chanter à des heures indues. L'avez-vous entendu, frère Solin ?

— Non, j'étais déjà sorti, je suppose.

Eadulf et Fidelma échangèrent un regard qui en disait long.

— Commencer la journée par une bonne marche est excellent pour la santé, fit observer Fidelma qui retourna s'asseoir.

— Je suis bien d'accord, dit frère Solin en se coupant une tartine et un nouveau morceau de fromage.

Eadulf s'en étrangla d'indignation et fut pris d'une quinte de toux. Il ne lui avait pas échappé, et à Fidelma non plus, que frère Solin portait les mêmes vêtements que la veille, beaucoup trop recherchés pour la réunion de travail qui les attendait.

— Eadulf, cela vous dérangerait-il d'aller dans ma cellule afin d'y prendre les documents que j'ai apportés pour l'assemblée ? se hâta de proposer Fidelma qui craignait quelque réflexion inopportune de la part de son compagnon.

Eadulf monta l'escalier et s'arrêta en haut des marches pour écouter la suite de la conversation.

— Quelles sont les promenades que vous nous recommandez, frère Solin ? s'enquit Fidelma.

— Elles sont nombreuses et toutes agréables.

— Où êtes-vous allé ?

— Au-delà d'un groupe de maisons où la rivière forme un méandre, à un quart de mile des portes du *ráth*, répondit le moine sans hésiter.

Eadulf comprit que Fidelma ne parviendrait pas à confondre Solin pour lui soutirer des renseignements. De quels méfaits le moine d'Armagh était-il capable ? A moins qu'ils ne le soupçonnent injustement ?

Comme si Fidelma lisait dans ses pensées, Eadulf l'entendit baisser la voix et demander sur le ton de la confidence :

— Puisque nous sommes seuls, frère Solin, peut-être pourriez-vous me confier le but de votre mission en ces lieux ?

Il y eut une pause, puis frère Solin se mit à glousser.

— Je vous l'ai déjà expliqué mais, apparemment, vous refusez de me croire.

— J'aimerais que vous me disiez la vérité.

— Quelle vérité ? La mienne ne vous convient pas ?

— Jurez-vous sur le corps du Christ que vous avez pour seule visée d'évaluer l'influence de la foi dans les cinq royaumes ? Cela m'étonne d'autant plus que Gleann Geis ne relève pas de la juridiction d'Armagh mais de celle de l'évêque d'Imleach.

Frère Solin semblait beaucoup s'amuser.

— Vous avez étudié à Tara, Fidelma de Cashel. Ultan m’a même parlé de vous. Le brehon Morann était votre mentor, et l’abbé Laisran de Durrow votre conseiller dans la foi. Vous avez été novice à Kildare, puis vous avez rejoint l’abbesse Étain de Kildare à Whitby, afin de l’assister. Ultan d’Armagh vous a alors priée de partir en mission pour Rome. À votre retour, vous avez décidé de rester sous la protection de votre frère, à Cashel.

Que cet homme ait pris la peine de collecter tous ces renseignements sur elle déplaisait fort à Fidelma.

— Vous en savez des choses, frère Solin...

— Ne suis-je point le secrétaire d’Ultan ?

— Ce qui ne répond pas à ma question. Armagh n’est pas reconnue comme l’église mère de ce royaume.

— Voilà où je voulais en venir, ma sœur : vous avez suffisamment voyagé pour connaître les privilèges des monarques des Uí Néill. Et de même que les rois Uí Néill font valoir leurs droits auprès de la haute royauté qui règne sur les cinq royaumes, Armagh fait valoir les siens auprès du royaume ecclésiastique de toute l’Irlande.

Fidelma demeura imperturbable.

— Sur le symbolisme de la haute royauté, les dissensions qui agitent les Uí Néill et les Eóghanacht sont connues de tous, déclara-t-elle avec calme. Les Uí Néill revendiquent depuis longtemps la préséance dans les cinq royaumes. Quand les rois d’Irlande se sont rencontrés pour la première fois et ont décidé d’élire un « haut roi », cette fonction n’a jamais été envisagée comme un pouvoir autocratique mais comme une « préséance honorifique ». Les hauts rois devaient être élus à tour de rôle dans les rangs de chaque dynastie. Il s’agissait d’une marque de respect, pas d’une délégation de pouvoir. Consultez les traités juridiques des cinq royaumes au chapitre « lois de la royauté », et montrez-moi un seul article stipulant qu’il existe une fonction plus élevée que celle de monarque d’une province.

Frère Solin la fixait avec un sourire railleur.

— Je pensais qu’une princesse des Eóghanacht me citerait la loi quand elle est en faveur de Cashel.

— Je parle en tant que *dálaigh*, répliqua Fidelma. Mais si je m’exprimais en tant que princesse des Eóghanacht, je vous citerais la loi des *Uraiccecht Bec* : « Le plus grand de tous les rois est celui de Muman. »

— Les Uí Néill ne sont pas d’accord.

— Le contraire m’eût étonnée, ironisa Fidelma.

— Pourtant, vous avez par le passé salué l’avènement de Sechnassuch comme haut roi. Vous vous êtes rendue à Tara pour servir à sa cour. Vous avez même reconnu Ultan comme archevêque.

— J’ai été appelée à Tara pour aider à résoudre le mystère du vol de

l'épée du haut roi. Je reconnais la haute royauté pour l'ordre de préséance tel qu'il a été imaginé par les rois. Mais aucun Eóghanacht n'accordera au souverain de Tara l'autorité suprême sur les terres du Sud. Moi-même, en saluant Ultan du titre grec d'*archiepiskopos*, ne fais que transcrire notre titre irlandais de *comarb* de Patrick. Car un archevêque guide les évêques de sa province tout comme le *comarb* d'Ailbe à Muman.

Frère Solin secoua lentement la tête.

— Le temps viendra, Fidelma, où le titre de haut roi impliquera des pouvoirs plus importants. La seule façon de renforcer ce pays, composé pour l'instant de royaumes provinciaux querelleurs, sera de les rassembler sous la fêrule d'un haut roi suffisamment fort.

Une lueur dangereuse s'alluma dans les yeux de Fidelma.

— Et ce haut roi serait celui des Uí Néill, bien sûr ?

— Les descendants de Niall des Neuf Otages sont en effet les mieux placés. Hier au soir, vous avez clamé que les Eóghanacht descendaient d'Eber, fils de Milesius. Mais les Uí Néill ont des prétentions similaires. Eremon n'était-il pas le fils aîné de Milesius, qui régnait sur le Nord ? Eremon n'a-t-il pas tué Eber quand il a tenté d'usurper ce pouvoir ?

Frère Solin commençait à s'échauffer alors que Fidelma n'avait pas élevé la voix au cours de cet échange.

— J'ai rencontré Sechnassuch, fils de Blathmaic, qui est assis sur le trône de Tara. C'est un homme de principe qui ne convoite pas le pouvoir tel que vous le concevez. Il revendique Tara au nom de la coutume de préséance. Il obéit aux lois des cinq royaumes.

— Sechnassuch ! Le laquais de Blathmaic mac Aedo Sláine !

Frère Solin n'avait pu retenir cette explosion de colère méprisante. Puis une ombre passa sur son visage, comme s'il regrettait de s'être découvert, et il changea brusquement d'attitude.

— Vous avez raison, Fidelma, susurra-t-il d'une voix mielleuse. Espérer un meilleur gouvernement des cinq royaumes m'amène parfois à prendre mes rêves pour des réalités. Or Sechnassuch ne pervertirait jamais le sens de sa fonction.

Même si Fidelma avait réussi à pousser son adversaire à commettre une imprudence en perdant le contrôle de lui-même, cela ne l'éclairait guère sur les raisons de sa présence à Gleann Geis.

— Cela ne m'explique toujours pas pour quelle mission Ultan vous a envoyé dans cette partie reculée du royaume, reprit-elle.

Frère Solin haussa les épaules.

— Sans doute a-t-il entendu parler des difficultés que rencontrait Imleach pour convertir cette région à la vraie foi. Et il m'a dépêché ici pour voir comment améliorer la situation. Ma présence à Gleann Geis, alors que vous cherchez un moyen qui permettrait à Imleach d'apporter la lumière à cette sombre vallée, n'est peut-être qu'une

coïncidence. C'est possible.

— Les trois sœurs déloyales ! répliqua Fidelma d'une voix coupante. « Sans doute », « Peut-être » et « C'est possible » !

Frère Solin la félicita pour son érudition car elle venait de citer une des triades d'Éireann, qu'il avait habilement dissimulée dans son discours.

— C'est un plaisir de discuter avec vous, ma sœur. Si jamais vous avez à nouveau besoin de mes conseils...

Eadulf, qui se penchait pour épier la conversation, entendit qu'on toussait derrière lui.

— Vous vous sentez mal, mon frère ?

Eadulf se redressa, le rouge au front, et se retrouva face au jeune Dianach qui sortait de sa chambre et le contemplait d'un air curieux.

— J'ai été pris d'un étourdissement, murmura-t-il. Mettre la tête entre les genoux est d'un grand secours.

— Je m'étonnais aussi de votre position.

Eadulf se demanda s'il se moquait de lui.

— Mais elle est plutôt dangereuse au sommet d'un escalier, poursuivit Dianach. J'espère que vous allez mieux mais une fois de plus, nous nous accordons mal sur les remèdes à apporter aux malaises qui vous tourmentent. Excusez-moi.

Le jeune homme passa devant le moine et descendit les marches, laissant derrière lui un Eadulf muet et penaud.

Frère Solin salua son scribe d'un bref sourire.

— Bonjour, frère Dianach. Votre stylet et vos tablettes sont-ils prêts ?

— Tout à fait.

Puis Solin se tourna vers Fidelma.

— En avons-nous terminé avec notre entretien ?

— Pour l'instant, répliqua Fidelma en soutenant son regard sans ciller.

Frère Solin se leva et se passa la main sur la bouche pour en chasser quelques miettes.

— Suivez-moi, frère Dianach, nous devons nous préparer pour la réunion.

À peine la porte s'était-elle refermée derrière eux qu'Eadulf descendit lourdement les marches.

— Dianach m'a surpris en train d'espionner votre tête-à-tête avec Solin...

— Donc vous avez entendu ? Il nous cache quelque chose. Ultan d'Armagh ne s'intéresse nullement à cette vallée perdue. Que se trame-t-il ? Je suis plongée dans un terrible état de frustration.

— Pour mieux dissimuler un mensonge, les menteurs aguerris y mêlent autant de vérités qu'ils peuvent se le permettre.

Fidelma fixa Eadulf, puis lui adressa un large sourire.

— Vous avez raison. S'il a menti sur l'endroit où il a passé la nuit, il a

décrit sans hésiter le but de sa promenade. Peut-être venait-il justement de là-bas ? Après les négociations de ce matin, je vous propose d'aller nous promener du côté du méandre de la rivière.

Elle jeta un coup d'œil dehors.

— Allons marcher un peu pour nous éclaircir les idées, il ne nous reste guère de temps.

Eadulf parut contrarié.

— Je crains que ce ne soit pas suffisant pour me rendre ma lucidité. Ce mauvais vin m'a intoxiqué et j'en ressens les effets de la pointe des orteils à la racine des cheveux.

Il se laissa néanmoins persuader par Fidelma de l'accompagner, mais il se serait plus volontiers étendu sur son lit car il se sentait faible et nauséux, il transpirait et avait la bouche sèche.

Bien que pour nombre d'entre eux, la fête n'ait pris fin qu'à l'aube, des gens s'affairaient dans le *ráth*, vaquant à leurs occupations quotidiennes. Eadulf et Fidelma furent plutôt bien accueillis, une ou deux personnes se montrèrent même amicales, mais tous manifestaient une semblable curiosité à l'égard de Fidelma : sa réponse à la chanson de Murgal lui valait déjà une certaine réputation.

Alors qu'ils traversaient la cour du *ráth*, Fidelma indiqua une carriole tirée par un petit âne robuste qui passait les grilles. Elle était chargée de plantes de toutes sortes et une jeune femme mince et élancée encourageait la bête de somme à avancer.

Fidelma donna un coup de coude à Eadulf.

— N'est-ce pas la voisine de Murgal, à la fête ? murmura-t-elle.

Eadulf leva un regard vitreux sur la jeune femme et la reconnut aussitôt. Elle portait une robe beaucoup plus ordinaire que celle de la veille, avec une cape dont le capuchon était rabattu sur ses yeux.

Fidelma s'avança aussitôt vers elle et Eadulf la suivit.

— Marga ?

La jeune femme se retourna et Fidelma plongea son regard dans des yeux d'un bleu si pâle qu'ils évoquaient la glace. Marga, aux cheveux couleur de blés murs, avait un teint de lis mis en valeur par sa cape noire, et se déplaçait avec l'agilité d'un chat.

— Je ne vous connais pas, Fidelma de Cashel, siffla-t-elle à voix basse. Comment se fait-il que mon nom vous vienne aussi facilement ?

— On me l'a donné tout comme on vous a donné le mien. Vous êtes Marga, l'apothicaire.

— Oui, je soigne grâce à Airmid, la déesse qui garde le puits secret de Dian Cécht, où se cache la guérison.

Fidelma était trop fine pour mordre à l'appât que lui tendait Marga.

Elle connaissait bien l'histoire de la déesse Airmid, fille du dieu de la Médecine Dian Cécht et sœur de Miach. Quand Miach se révéla meilleur médecin que son père, le dieu en colère tua son fils. Sur sa

tombe poussèrent trois cent soixante-dix herbes curatives. Airmid les cueillit, retira sa cape, et les agença sur le tissu en fonction de leurs propriétés. Dian Cécht, toujours tenaillé par la jalousie, secoua la cape et mélangea les plantes, afin que nul ne puisse jamais apprendre le secret de l'immortalité.

— Que la santé fleurisse sous vos pieds, Marga la guérisseuse, répliqua Fidelma avec gravité. J'espère que vous avez appris certains des secrets que votre dieu Dian Cécht a voulu nous soustraire.

Marga plissa les paupières.

— Doubteriez-vous de mon savoir, Fidelma de Cashel ? chuchota-t-elle d'un ton menaçant.

— Mais non, pourquoi cela ? s'étonna Fidelma.

Décidément, cette jeune personne avait un tempérament ombrageux.

— Ma connaissance des anciens récits a ses lacunes, mais tout le monde sait comment Dian Cécht s'y est pris pour empêcher les mortels d'accéder au savoir suprême. Je pensais...

— Je sais ce que vous pensiez, répliqua Marga d'un ton peu amène en tirant l'âne par son harnais. Excusez-moi, mais je suis très occupée.

— Comme nous tous. J'aimerais néanmoins vous poser quelques questions.

Marga brida l'animal.

— Je n'ai pas envie d'y répondre. Et maintenant...

Fidelma l'agrippa par le bras avec un grand sourire et Marga tressaillit.

— Pour moi aussi le temps est compté. Les herbes et les plantes que vous avez ramassées sont destinées à soigner ?

— Selon vous ?

— Et vous pratiquez votre art dans le *ráth* ?

— Oui.

Les yeux bleu pâle s'égarèrent vers un bâtiment de trois étages, de l'autre côté de la cour. Fidelma suivit son regard et vit des bouquets d'herbes qui séchaient, accrochés à la porte d'une petite tour carrée et trapue qui faisait le coin.

— Voilà donc votre boutique d'apothicaire ?

Marga haussa les épaules avec insolence.

— Je ne comprends pas à quoi riment toutes ces questions.

— Figurez-vous que mon ami, dit Fidelma d'un air contrit...

Eadulf, surpris, la fixa d'un air interrogateur.

— ... a abusé du jus de la vigne la nuit dernière.

— Du vin gaulois ! s'exclama Marga. Il tourne pendant le transport, sauf quand il s'agit d'un vin de qualité. Laisre n'a pas les moyens d'en acheter du meilleur, sauf pour lui et sa famille. Votre ami n'est pas le seul à avoir trop bu.

— Vous pensez à Murgal ?

Marga marqua une pause.

— Rien ne vous échappe, chrétienne. Oui, Je pensais à Murgal. Mais cela ne vous concerne en aucune façon...

— Bien sûr, mais mon ami apprécierait une potion pour apaiser ses troubles. Accepteriez-vous de lui vendre un remède ?

Eadulf songea que Fidelma ne manquait pas d'audace, puisque ses connaissances en médecine valaient largement celles de Marga. Cette dernière le toisa d'un regard réprobateur et Eadulf rougit.

— Je suppose que vous avez mal à la tête et à l'estomac ? lui demanda-t-elle.

Eadulf hocha la tête, trop accablé pour parler.

L'apothicaire fouilla dans sa carriole et en tira des plantes de huit pouces de long, qui se terminaient par deux feuilles veinées. Eadulf les reconnut aussitôt. La digitale pourpre abondait dans les haies, les fossés et les pentes forestières.

— N'utilisez que les feuilles. Faites bouillir et laissez infuser. Le goût en est amer, mais vous ressentirez un rapide soulagement. M'avez-vous comprise, Saxon ?

— Oui.

Il lui tendit un *screpall* qu'il tira de sa bourse.

— Je n'ai pas de plus petite pièce.

Marga secoua la tête.

— Nous n'avons pas l'usage de la monnaie dans cette vallée. Nous pratiquons le troc, même quand nous commerçons avec le monde extérieur. Gardez votre pièce et prenez les feuilles. Les païens aussi connaissent la compassion et la charité.

Fidelma interrompit Eadulf dans ses remerciements.

— Je suppose que mon ami n'est pas le seul à avoir ressenti les effets toxiques du mauvais vin ?

— Souvent, ceux qui préfèrent le vin à l'hydromel ont développé une accoutumance qui les protège.

— Certains vous ont-ils demandé assistance ?

Marga haussa les épaules.

— Quelques-uns. Mais la plupart de ces porcs préfèrent rester couchés et attendre que leurs malaises se dissipent.

— Murgal a-t-il pour habitude d'abuser des boissons enivrantes ?

Marga lui jeta un regard soupçonneux, puis changea d'attitude et se détendit.

— En tout cas, il n'est pas venu solliciter mes services, se doutant que je ne l'aurais point soigné. Et hier soir, j'ai beaucoup apprécié votre réponse à ce triste sire, Fidelma de Cashel.

— Vous ne l'aimez pas ?

— Quelle question ! Murgal pense que dans la vie, il suffit de se servir. Il a osé poser ses sales pattes sur moi et il a maintenant compris qu'il

n'est pas autorisé à de telles libertés.

— Je vois.

Marga la fixa avec hostilité.

— C'est ce que vous vouliez savoir ? dit-elle en haussant le ton.

— Du tout. Eadulf avait juste besoin de votre assistance pour le sortir de son état nauséeux.

Fidelma sourit à Marga qui lui décocha un regard noir, et s'engagea dans la cour en tirant sur le harnais de son âne avant de se retourner vers Eadulf.

— Saxon ? Prise en trop grande quantité, cette infusion a des effets contraires. Pour vous, une ou deux gorgées suffiront.

Puis elle s'éloigna en direction de sa boutique.

Eadulf poussa un soupir de soulagement et s'essuya le front.

— Je la remercie de m'avoir prévenu ! dit-il en contemplant les feuilles avec dégoût.

— Pourquoi donc ?

— J'ai cru un instant qu'elle voulait m'empoisonner. Imaginez que je n'y connaisse rien en médecine et qu'elle ne m'ait pas averti... je serais mort peu de temps après avoir avalé cette potion. Il y a suffisamment de feuilles pour m'envoyer *ad patres*.

Fidelma observa la silhouette de l'apothicaire avec intérêt.

— À mon avis, elle n'éprouve pas une grande sympathie pour vous, plaisanta-t-elle.

— Elle n'aime pas l'étranger, l'homme ou le chrétien ?

Fidelma se mit à rire.

— En tout cas, maintenant nous savons qu'elle vous apprécie assez pour vous éviter une mort prématurée.

CHAPITRE VIII

La sonnerie du cor retentit.

— La réunion va bientôt commencer, dit Fidelma. Rangez ces herbes, le travail nous attend.

Eadulf poussa un grognement de désespoir.

— Je ne pense pas être en état d'assister à cette réunion. J'ai envie de mourir.

— Après l'assemblée, répliqua gaiement la religieuse.

Eadulf la suivit de mauvais gré.

Plusieurs personnes se dirigeaient vers la salle du conseil. Devant la porte du bâtiment, elles s'écartèrent pour laisser passer Fidelma et Eadulf. Dans l'antichambre, le grand guerrier blond du nom de Rudgal les attendait. Il s'avança vers eux et salua solennellement Fidelma.

— Veuillez m'accompagner, ma sœur.

Il marqua une pause.

— Et vous aussi, mon frère.

Il les mena dans la salle où ne subsistait aucune trace de la fête de la veille. Laisre trônait sur le fauteuil de sa fonction et des sièges avaient été disposés en demi-cercle devant lui. Celui où aurait dû se tenir le *tanist*, à la droite du chef, était vide, Colla s'étant absenté pour enquêter dans la clairière. Orla était assise derrière la place réservée à Colla mais Esnad, sa fille, n'avait pas été conviée aux négociations.

À gauche, Murgal, effondré sur une chaise, avait les yeux rougis, le teint pâle, et semblait aussi mal en point qu'Eadulf. La main de Marga avait laissé une marque sur sa joue. Derrière lui, Mel, le vieux scribe avec qui Eadulf s'était entretenu la veille, s'affairait devant une petite table où étaient disposés son stylet et ses tablettes.

Fidelma prit place au centre du demi-cercle, Eadulf à ses côtés. Derrière venaient frère Solin, frère Dianach et d'autres dignitaires moins éminents de Gleann Geis, puis des gens de la vallée qui attendaient, debout, de voir comment leur chef allait parlementer avec la représentante du lointain roi de Cashel. Quand la trompe retentit à nouveau, le silence se fit.

Murgal se leva avec des gestes lents.

— La séance est maintenant ouverte, et en tant que druide et brehon de mon chef, je suis habilité à parler en premier.

Eadulf sursauta. Aussitôt, Fidelma se pencha vers lui et lui chuchota :

— C'est la loi, un druide peut parler devant un roi.

Murgal s'avança jusqu'au fauteuil de Laisre.

— Sachez que je suis opposé à cette négociation et j'aimerais que mes réticences soient consignées.

Laisre hocha la tête et ajouta à l'adresse de Mel :

— Que cela soit inscrit.

Puis il se tourna vers Murgal et lui fit signe de poursuivre.

— Les ancêtres de Laisre nous ont bien gouvernés. Au cours des ans, ils nous ont protégés des maux extérieurs, et ont refusé de nouer des relations avec ceux qui enviaient notre belle vallée. C'est une région fertile et préservée de la corruption. Pourquoi ? Parce que nous en avons interdit l'entrée à ceux qui désiraient nous apporter des changements. Trois ans se sont écoulés depuis que nous avons accepté Laisre comme chef, après que son *derbfhine* l'eut élu selon les règles pour prendre la tête de sa maison et devenir ainsi notre lord.

« Mais maintenant, mon chef a estimé souhaitable de solliciter un ambassadeur de Cashel, afin d'envisager l'établissement d'une religion étrangère sur notre sol.

Malgré ou peut-être à cause de son indisposition, Eadulf estima qu'il ne pouvait laisser passer une telle assertion.

— Comment la qualifier de religion étrangère si on considère que tous les rois d'Éireann l'ont adoptée, et qu'on la pratique librement depuis deux siècles dans les cinq royaumes !

L'assemblée laissa échapper une exclamation de stupeur et Fidelma parut gênée. Indigné, Murgal s'était tourné vers Laisre et le chef leva la main pour le calmer. Puis il s'adressa directement à Eadulf.

— Pour cette fois, je mettrai votre intervention intempestive sur le compte de votre ignorance de nos coutumes, Saxon. Vous n'êtes pas autorisé à parler à ce conseil. Vous n'êtes toléré ici qu'en tant que compagnon de Fidelma de Cashel. Et même si vous étiez un participant de plein droit, vous seriez dans l'obligation de garder le silence pendant les discours préliminaires. Ensuite, les délégués accrédités débattront du bien-fondé des arguments exposés en préalable.

Eadulf, rouge de confusion, se tassa sur son siège tandis que Fidelma lui adressait un regard furibond.

Murgal eut un sourire de triomphe.

— Voilà ce que cette religion nous apporte : des étrangers venant de l'autre côté des océans qui ne connaissent pas nos traditions et nos modes de vie, et qui veulent nous donner des leçons. Des personnes qui insultent nos procédures et doivent être remises à leur place.

Eadulf serra les dents : Murgal n'avait pas tardé à tirer avantage de son manquement au protocole.

— Nos frères qui vivent hors de l'enceinte de ces montagnes ont succombé aux enseignements importés de contrées lointaines. Cela n'implique en rien que nous devions les adopter. Je dis que cette religion doit être rejetée, et il nous faut remercier nos protections naturelles qui nous ont permis d'exclure ses préceptes pernicious. Voilà ma position en tant que druide, brehon et conseiller du chef de Gleann Geis.

Murgal se rassit au milieu des murmures d'approbation.

Sur un signe de Laisre, une sonnerie du cor ramena le silence.

— Murgal a le privilège de parler avant nous tous, commença le chef, et c'est maintenant à mon tour de m'exprimer. Je suis, comme Murgal, un adepte des vraies déités de notre peuple, les dieux et déesses de nos pères qui nous protègent depuis la nuit des temps. Mais mon devoir en tant que chef est d'étendre ma protection à toutes les personnes de ce clan. Avant de dépêcher un messenger à l'évêque d'Imleach et de lui proposer de négocier un accord pour ceux d'entre nous qui ont adopté les rituels de la nouvelle foi, j'ai longuement réfléchi. Et je lui ai demandé de m'envoyer un émissaire afin de parlementer sur la meilleure façon d'atteindre un arrangement. Imleach souhaite depuis longtemps construire une église et une école chrétiennes dans notre vallée.

« Je suis un homme pratique. Parmi ceux qui ont choisi leurs époux en dehors de cette vallée, certains ont été séduits par la nouvelle foi. De crainte de me déplaire, ils ont souvent cherché à me le dissimuler. Je ne cacherai pas que cela me contrarie. On m'a déjà suggéré de réprimer le christianisme, mais les gens de Gleann Geis sont mes enfants.

Murgal lui jeta un regard de défi mais garda le silence. Laisre marqua une pause, puis continua :

— Ce serait une politique à court terme, car ce que l'on interdit devient par là même désirable. Et donc plutôt que de donner des arguments aux convertis pour que la nouvelle foi prospère, je préfère autoriser sa libre expression afin qu'elle s'éteigne d'elle-même.

Un bourdonnement emplit la salle et Fidelma, qui paraissait décontenancée, se leva.

— Je ne suis pas ici pour défendre le christianisme ou attaquer les anciens dieux. En tant qu'envoyée de Cashel, je suis venue pour des tractations concernant des sujets dont on m'avait affirmé qu'ils avaient déjà été débattus.

Sur ces mots elle se rassit, à la surprise d'Eadulf et de Laisre, déconcertés par la brièveté de son intervention.

— Vous ne désirez pas défendre votre foi ? s'étonna Laisre.

Même Murgal semblait interloqué.

— Peut-être que les arguments lui manquent ? ricana-t-il.

Eadulf se pencha vers elle.

— Vous ne pouvez laisser ces païens dénigrer le Christ, lui murmura-t-il en usant du mot *pagánach*.

Murgal avait l'oreille fine.

— Ai-je entendu le Saxon chrétien nous traiter de païens, un terme méprisant dans sa bouche ? s'écria-t-il d'une voix forte.

Eadulf s'apprêtait à répondre quand il se rappela qu'il n'y était pas

autorisé.

— Qu'il confirme qu'il nous a traités de païens, seigneur.

— Je vous remercie, Murgal, mais nous avons tous entendu, répliqua Laisre. C'est le terme dont usent les chrétiens à notre égard.

— Je sais. Or ce mot est ignoré des enfants d'Éireann. Quelle meilleure preuve de l'influence pernicieuse de leur philosophie étrangère que cet usage de *pagánach* ?

— Ce mot, occasionnellement utilisé dans notre langue, vient du latin *paganus*, intervint frère Solin.

Murgal lui adressa un large sourire.

— Exactement ! Même en latin il décrit très bien ce que je suis – un habitant d'un pays, *pagus*, qui s'oppose aux *milites*, les soldats pillant et ravageant cette terre. Vous, les chrétiens, êtes fiers de vous considérer comme les soldats du Christ et regardez de haut les civils ou *paganus*. Or je suis fier d'être un païen, car c'est une condition honorable.

Fidelma savait que Murgal était un lettré, mais sa connaissance du latin la surprit. Elle se leva.

— Je répète que je ne suis pas venue ici pour discuter de théologie mais de problèmes pratiques.

Orla bondit sur ses pieds. Apparemment, elle savourait la confrontation.

— Si mon époux était ici, il défierait la représentante de Cashel. Mais j'ai aussi le droit de parler à ce conseil, non seulement au nom de mon époux mais en tant que sœur du chef.

— Laissez Orla s'exprimer ! cria quelqu'un dans la foule et les dignitaires acquiescèrent bruyamment.

Laisre fit un geste de la main en direction d'Orla.

— Tout le monde sait qu'avec Colla, mon mari, je ne suis pas du même avis que Laisre. Il a repoussé pendant des années la tentative d'Imleach d'importer la chrétienté dans cette vallée, et maintenant il invite des membres de la foi à enseigner ici leurs croyances. Mon frère est inconséquent s'il pense que la meilleure façon de se débarrasser de la nouvelle foi est d'encourager sa diffusion. Regardez comment elle a prospéré dans les cinq royaumes. Voici deux siècles, Laoghaire de Tara a agi de la sorte. Il estimait qu'il y avait toujours de la place pour une nouvelle religion et que la persécuter l'amènerait à prospérer. Il a autorisé les adeptes du Breton Patrick à adorer librement leur dieu. Deux siècles plus tard, je constate que les dieux de nos ancêtres n'ont survécu que dans quelques coins reculés des cinq royaumes. Le christianisme domine partout ailleurs. Si nous l'introduisons ici, il nous étouffera.

Orla se rassit sous les applaudissements et les trépignements.

C'est alors que frère Solin se leva.

— Puisque Fidelma de Cashel refuse de débattre avec vous, moi,

représentant du *comarb* de Patrick qui siège à Armagh, estime de mon devoir de relever un défi qu'elle rejette avec trop de légèreté. Je vous demande la grâce de m'adresser au conseil.

Le visage de Fidelma s'était fermé. Le regard fixé au loin, elle évalua rapidement la situation. Les négociations annoncées n'étaient pas à l'ordre du jour. Personne ne lui avait notifié qu'elle devrait débattre de théologie afin de gagner des prosélytes. Cette controverse n'était qu'une distraction pour la manipuler. Oui, mais dans quel but ?

Laisre demanda à frère Solin de s'avancer et l'invita à parler.

Frère Solin jeta un coup d'œil triomphant à Fidelma.

— Que craignez-vous donc de la religion du Christ ? demanda-t-il à Murgal.

— Qu'elle détruise l'ancienne.

— Cela serait-il une si mauvaise chose ?

Murgal lui décocha un sourire menaçant.

— Nous adorons les anciens dieux qui sont éternels. Votre Christ a été exécuté. Était-il un guerrier puissant soutenu par des milliers de fidèles ? Non, il n'était qu'un charpentier solitaire et, pour comble d'ironie, il est mort sur un arbre !

Murgal se rengorgea.

— Vous voyez, moi aussi j'ai étudié la religion du Christ.

Frère Solin n'appréciait visiblement pas la plaisanterie.

— Le Christ, qui était le fils de Dieu, devait mourir pour amener la paix sur le monde. Dieu aime tellement la terre qu'il lui a donné Son fils.

— Drôle de dieu, ricana Murgal, qui tue son fils pour lui manifester son amour ! En était-il jaloux ?

Pourtant le fils de votre dieu était aussi pauvre que son père !

Frère Solin s'étrangla de colère.

— Comment osez-vous... ?

— Le courroux n'est pas un argument.

Murgal semblait beaucoup s'amuser.

— Racontez-nous ce que vous a appris votre dieu. Était-il puissant ? Enseignait-il la résistance à ceux qui cherchent à réduire les gens en esclavage ? Inculquait-il de puiser dans ses propres forces et de mettre en œuvre ce qui est bon et juste ? Non. Il glorifiait la pauvreté de l'esprit. C'est écrit dans vos textes sacrés : « Heureux ceux qui ont une âme de pauvre, car le Royaume des Cieux est à eux[10]. » Le ciel de votre dieu n'est pas l'autre monde où la justice, la moralité et l'affirmation de la virilité sont récompensées dans la demeure des héros qui vivent avec les Immortels.

« Votre dieu enseignait que si quelqu'un giflait un homme, cet homme devait tendre l'autre joue, invitant ainsi son assaillant à l'injustice et à la brutalité. Or pour les brehons, ceux qui incitent à la violence

partagent la responsabilité du crime. Quand les hommes ont une âme de pauvre, les fiers et les orgueilleux les oppriment. Mais quand les hommes justes sont déterminés à prévenir le mal, les autres en tirent un grand profit. N'êtes-vous point d'accord, frère Solin ?

Solin était furieux, sa rage le rendait pitoyable et incohérent devant l'assemblée. Fidelma avait déjà compris qu'il n'avait pas suffisamment d'humour et de talent pour se mesurer à Murgal. Elle secoua la tête, et murmura à Eadulf :

— Les triades d'Éireann disent qu'il y a trois sujets qui vous exposent au ridicule – un homme jaloux, un homme pingre et un homme en colère. Frère Solin est tombé tout droit dans le piège que lui tendait Murgal.

Frère Solin s'obstinait néanmoins à poursuivre la polémique.

— Le Christ a dit : « Heureux, vous les pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous. Heureux, vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés. Heureux, vous qui pleurez maintenant, car vous rirez[11]. »

— Jolies promesses, mais qui ne seront tenues que dans l'au-delà, se moqua Murgal. Sur cette terre, la pauvreté en esprit mène à la pauvreté tout court. Cette religion a été conçue par un tyran qui voulait voir les pauvres persister dans leur dénuement pour mieux s'enrichir et prospérer sur leur misère.

— Mais pas du tout, c'est faux. ! s'écria frère Solin qui perdait pied.

Fidelma se leva brusquement. Le silence se fit.

On aurait entendu les mouches voler.

— J'ai été informée que je devrais participer à une négociation sur des sujets pratiques, et non à un débat théologique. Si vous désiriez des représentants habilités à traiter de ces questions, il fallait le préciser à l'évêque d'Imleach qui vous aurait envoyé des érudits rompus à ce genre d'exercice. En ce qui me concerne, je ne suis qu'une humble servante de la loi. Cet après-midi même, je ferai route pour Cashel où j'expliquerai que le chef de Gleann Geis a été incapable de prendre une décision sur le sujet qui nous préoccupe.

Sur ces mots, elle s'en alla, suivie par Eadulf qui se leva maladroitement, contrarié à l'idée d'entreprendre un voyage dans l'état où il se trouvait.

— Vous admettez votre défaite ? s'écria Murgal. Serait-ce que les chrétiens ne peuvent soutenir une controverse avec un druide ?

Fidelma s'immobilisa.

— Vous connaissez les triades d'Éireann ?

— Comme tout brehon qui se respecte.

— Trois bougies illuminent l'obscurité : la vérité, la nature et la connaissance.

Puis elle s'éloigna, ne daignant point s'arrêter quand Laisre la rappela.

Rudgal, le regard fuyant, lui barra la porte, la main posée sur la poignée de son épée.

— Mon chef vous demande de rester, ma sœur, murmura-t-il d'un ton d'excuse. Vous devez lui obéir.

Une dangereuse lueur verte dansa dans les yeux de Fidelma.

— Je suis Fidelma de Cashel, princesse des Eóghanacht, et je fais comme il me plaît !

Le magnétisme qu'elle dégageait fit reculer Rudgal et elle passa devant lui tandis qu'Eadulf se glissait derrière elle. Elle traversa d'un pas vif la cour du *ráth* pour rejoindre l'hôtellerie des invités et, une fois à l'intérieur, elle prit la cruche posée sur la table et se versa tranquillement un gobelet d'eau.

En la rejoignant, Eadulf vit que Fidelma riait à gorge déployée et il secoua la tête avec stupéfaction.

— Je ne comprends pas.

— J'ignore si Laisre l'avait prévu ainsi, mais ce conseil était une comédie, destinée à passer le temps ou à nous détourner de l'affaire que nous étions censés traiter. Il s'agit maintenant de découvrir le responsable de cette manœuvre et d'en comprendre l'objectif. Deuxième question : cet imbécile de frère Solin a-t-il été associé à cette entreprise ?

— Je ne comprends toujours pas.

— Au lieu de débattre des problèmes annoncés, Murgal a délibérément tenté de nous attirer dans des discussions à n'en plus finir sur nos philosophies respectives. Si j'avais accepté d'entrer dans le jeu, dans une semaine on y était encore. Mon attitude les met au pied du mur.

— Vous en êtes sûre ?

À cet instant, ils entendirent des bruits de voix qui se rapprochaient. Eadulf jeta un coup d'œil par la fenêtre.

— Voilà frère Solin et son scribe. Le secrétaire d'Ultan a l'air de mauvaise humeur.

Quand Solin fit irruption dans la pièce, il ne s'était pas encore remis de son humiliation.

— Vous ne m'avez guère appuyé dans mes efforts pour diffuser la foi, s'écria-t-il à l'adresse de Fidelma. De plus, vous avez offensé nos hôtes et anéanti nos espoirs d'un arrangement pour introduire la doctrine chrétienne en ces lieux.

— Je ne suis pas là pour vous soutenir dans une quelconque controverse théologique, répliqua vertement Fidelma.

Solin cligna des paupières. S'il espérait exercer un quelconque ascendant sur Fidelma, force lui était de constater qu'il faisait fausse route. La religieuse se tourna vers Eadulf.

— Allez chercher les chevaux pendant que je m'occupe de nos

bagages.

Le moine sortit à regret.

Frère Solin parut atterré.

— Vous étiez sérieuse ? Mais vous ne pouvez pas partir maintenant !

Elle le toisa d'un air froid.

— En quoi cela vous concerne-t-il ?

— Vous n'allez pas disparaître après avoir insulté le chef et son conseil ?

— Ce sont le chef et son conseil qui m'ont insultée en m'entraînant dans un débat dont je n'avais pas été avertie.

Très agité, frère Solin ouvrit les mains.

— Vous manquez de souplesse. Ces gens ont besoin de certitudes et notre devoir moral consiste à les rassurer sur les piliers de la foi. Si chacun d'entre eux ne retient qu'un peu de la...

— Pauvre frère Solin, le coupa Fidelma d'une voix dure. Vous refusez de voir que vous avez été manipulé. On vous a poussé dans une polémique sans fin.

Êtes-vous un idiot ou un fripon ? Vous feriez mieux d'utiliser votre temps à des activités plus rentables. Vous avez vraiment cru que le moment était venu de convertir Murgal et ses adeptes ? Vous avez oublié le sage proverbe : *Fere libenter homines quod volunt credunt*, les hommes ne croient que ce qu'ils ont envie de croire.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, répondit frère Solin, le visage crispé.

Elle l'étudia attentivement.

— C'est bien vrai ? Je l'espère pour vous, car cela me déplairait d'apprendre que vous avez joué un rôle dans ce marché de dupes.

Puis elle grimpa l'escalier, prit ses sacs de selle et ceux d'Eadulf, et retourna dans la pièce principale.

— Peut-être nos chemins se croiseront-ils à nouveau un jour, frère Solin, mais le plus tard sera le mieux, lança-t-elle d'un ton coupant, et avant qu'il ait eu le temps de répondre, elle traversait déjà la cour pour rejoindre les écuries.

Eadulf l'attendait près de leurs montures, pâle et défait, et Fidelma se sentit désolée pour lui mais elle n'avait pas le choix.

— Qu'est-ce qu'on fait ? grommela-t-il. Un groupe de gens nous observe depuis les marches du siège du conseil.

— Nous partons comme nous l'avions annoncé.

Ils montèrent sur leurs chevaux et Fidelma ouvrit le chemin jusqu'à l'entrée du *ráth*. Les gardes les observaient, jetant des coups d'œil anxieux en direction du bâtiment du siège. Intimidés par Fidelma, ils finirent par s'écarter pour les laisser passer.

— Je ne suis toujours pas remis de mon indisposition, se plaignit Eadulf, et entreprendre un voyage dans cet état...

— Ce ne sera pas nécessaire, le rassura-t-elle.

— Mais qu’avez-vous en tête ?

— Difficile à dire, car mes projets peuvent évoluer différemment suivant les circonstances.

Il soupira. En cet instant, il aurait donné n’importe quoi pour se reposer une heure dans un bon lit.

— Donc vous avez un plan, conclut-il.

— Bien sûr. Vous voyez ce groupe de maisons où la rivière forme un méandre ?

— Oui.

— C’est là que frère Solin prétend être allé se promener avant l’aube. Eh bien, je vous parie un *sicuil* qu’avant que nous atteignions cet endroit, un cavalier nous rattrapera pour nous demander, au nom de Laisre, de revenir au *ráth* en implorant notre pardon pour les événements de ce matin.

— Vous connaissant comme je vous connais, je préfère ne rien parier, grommela Eadulf. Mais j’apprécierais parfois que nous empruntions des voies plus ordinaires.

Ce fut Laisre qui les rejoignit, juste avant le pont de bois qui traversait la rivière pour rejoindre le hameau. Le chef de Gleann Geis semblait plus calme.

— Fidelma de Cashel, je vous prie d’accepter mes excuses. Je n’aurais pas dû laisser le conseil s’égarer dans des considérations qui n’avaient rien à voir avec nos négociations.

Ils s’étaient arrêtés devant le pont et se faisaient face.

Fidelma ne répondit pas.

— Vous aviez raison. La philosophie n’a rien à voir avec des accords spécifiques. Murgal s’est laissé emporter et...

Fidelma leva la main.

— L’assemblée s’engage à n’aborder que des sujets précis ?

— Bien sûr.

— Quant à la construction d’une église et d’une école sur vos terres, votre druide et vos proches ne semblent pas vous suivre.

— Revenez et vous verrez, plaida Laisre.

— Si je reviens...

Elle marqua une pause.

— ...j’y mettrai des conditions.

— Quelles sont-elles ? demanda Laisre, brusquement méfiant.

— Votre conseil devra se réunir et prendre une décision avant que nous nous engagions dans des tractations. Si sa réponse est négative, alors je retournerai à Cashel, car il serait inutile de poursuivre la polémique. Dans le cas contraire, il ne nous restera plus qu’à traiter de la mise en œuvre des deux édifices et des échéances à venir. Mais nous débattons seuls de cet aspect du problème. Je n’ai pas l’intention

d'être une simple figurante auprès de Murgal, afin qu'il déploie ses talents d'acteur sur la scène de son choix.

Laisre haussa les sourcils.

— Est-ce ainsi que vous voyez Murgal ?

— Pas vous ?

Laisre parut peiné, puis il éclata d'un rire sonore.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, Fidelma. Mais vous sous-estimez sa stratégie.

— Je ne le sous-estime pas du tout, au contraire.

— Je ne peux vous garantir qu'il vous présentera ses excuses...

— Je n'exige rien de tel. J'aimerais simplement que votre conseil réfléchisse avant que nous nous attaquions au côté pratique de la question.

— Vous avez ma parole.

Laisre tendit la main à Fidelma qui demeura immobile.

— Avant de conclure notre accord, Laisre, et puisque nous parlons en confiance, que fait frère Solin d'Armagh à Gleann Geis ?

Laisre parut surpris.

— Je croyais qu'il était ici sur votre ordre. Il nous a apporté des cadeaux d'Armagh.

— Sur mon ordre ? C'est ce qu'il vous a raconté ?

— Non, mais il professe votre foi. J'ai donc supposé...

Il haussa les épaules.

— Tout ce que je sais, c'est qu'il s'est présenté ici comme un voyageur qui cherchait l'hospitalité. Et nous n'avions aucune raison de la lui refuser, bien qu'il appartienne à une autre obédience religieuse que la nôtre.

Fidelma consentit alors à serrer la main de Laisre.

— Très bien, lui dit-elle. Dans quelques instants, je retournerai au *ráth* avec Eadulf.

Laisre fronça les sourcils.

— Vous ne m'accompagnez pas ?

— Nous avons l'intention de nous promener un peu dans votre belle vallée.

Laisre hésita, puis haussa les épaules.

— Dans ce cas...

Il enfonça ses talons dans les flancs de son cheval et Eadulf le suivit du regard d'un air pensif.

— Moi, je serais volontiers rentré dormir un peu, se plaignit-il. Je ne comprends pas bien à quoi riment toutes ces intrigues, Fidelma.

— Cela s'appelle la diplomatie, répondit-elle avec un large sourire. Et me voilà guère plus avancée. Allons voir si nous obtenons la réponse à nos interrogations dans un de ces foyers.

Ils passèrent le pont et se retrouvèrent sur une place regroupant une

ferme assez spacieuse et quelques chaumières, qui appartenaient sans doute à de petits fermiers ou à des journaliers travaillant sur des domaines plus importants.

Une grande femme au visage rouge les observait avec curiosité sur le seuil de la vaste maison de pierre. Pendant que Fidelma discutait avec Laisre, près du pont, elle l'avait tout de suite remarquée. La fermière avait des bras musclés, convenant aux travaux des champs. Et son attitude trahissait une hostilité ouverte.

— Que la prospérité soit avec vous, dit Fidelma.

— Mon mari, Ronan, est au conseil, répliqua la femme d'un ton hargneux. Il est le maître de ces lieux.

— Je viens moi-même du conseil.

— Je sais qui vous êtes.

— Parfait, dans ce cas, je n'ai pas besoin de me présenter.

Fidelma sauta de son cheval et la femme fronça le nez.

— Je vous ai déjà dit que mon homme était absent.

— Ce n'est pas à lui que je suis venue rendre visite. Comment vous appelez-vous ?

— Bairsech. En quoi cela vous concerne-t-il ? Qu'est-ce que vous voulez ?

— Parler, Bairsech. Combien de personnes vivent ici ?

— Une quarantaine, répliqua l'autre de mauvaise grâce.

— Avez-vous eu un visiteur la nuit dernière ?

— Nous en avons eu plusieurs. Ronan assistait au banquet, comme il convient à son rang, et nous avons reçu trois cousins de la vallée qui étaient eux aussi invités à la fête. Ça leur faisait loin pour rentrer chez eux en pleine nuit... surtout qu'ils boivent pas que de l'eau.

Fidelma sourit.

— Vous êtes une femme sage, Bairsech. Mais à part vos cousins, vous n'avez remarqué personne d'autre ? Un homme robuste, invité au *ráth* ?

La femme plissa les paupières.

— Ah oui, avec une tonsure ridicule, comme celle de votre compagnon ?

Eadulf maîtrisa son irritation.

— Exactement, dit Fidelma.

— Et il porte de riches vêtements ? Si c'est lui, je l'ai croisé ce matin, quand je suis allée traire les vaches. Mon homme ronflait encore dans son lit.

— C'est un ami de votre mari ?

— Non, et il a pas dormi chez nous.

Elle désigna du menton une petite maison à l'écart, avec une étable et un champ où paissaient quelques vaches.

— Il s'est rendu là-bas.

— C'est chez qui ?

— Une femme de chair, répliqua l'autre avec mépris.

Ce terme était une métaphore pour désigner une prostituée.

Fidelda ouvrit de grands yeux. Elle n'aurait jamais imaginé qu'une prostituée vécût dans cette vallée, et encore moins dans ce hameau.

— Et comment s'appelle-t-elle ?

— Nemon.

— Un nom bien peu approprié pour une personne qui exerce sa profession.

Nemon ou « furie des batailles » était une des anciennes déesses de la Guerre.

— Je lui crache dessus ! s'écria la virago en joignant le geste à la parole. J'ai dit à Ronan qu'on devrait la chasser d'ici. Mais la ferme lui appartient et cette fille s'est placée sous la protection de Murgal.

— Ah bon ? Et cet homme, hier au soir, a passé la nuit avec elle ?

— Comme je vous le dis.

— Merci de m'avoir accordé un peu de votre temps, Bairsech.

Ils quittèrent la fermière, plus méfiante que jamais, et traversèrent la petite place en tirant leurs chevaux par la bride.

— Qui aurait cru que notre vertueux frère du Nord fréquentait une femme de chair ? plaisanta Eadulf.

— Nous n'avons aucune certitude. Tout ce que nous savons, c'est qu'il n'est pas rentré à l'hôtellerie. Peut-être a-t-il passé la nuit avec une prostituée, mais cela n'implique pas qu'il fréquente régulièrement ce genre d'endroit. Le fait que Nemon bénéficie des faveurs de Murgal me paraît beaucoup plus intéressant.

Ils frappèrent à la porte en chêne de la maisonnette.

La femme qui leur ouvrit les accueillit avec la même mauvaise grâce que la fermière.

C'était une personne opulente de plus de trente ans, aux cheveux couleur paille et au visage sanguin. Elle portait un maquillage outrancier avec des paupières et des lèvres teintes au jus de baies. Assez jolie malgré sa taille épaisse, elle dégageait une sensualité vulgaire. Elle les étudia un instant de ses yeux sombres, puis son regard se fixa sur Bairsech, qui était restée à les observer.

— Son nez ne cesse de s'allonger, à celle-là, grommela la femme. Elle a bien mérité de s'appeler Bairsech.

Fidelda n'avait pas analysé l'origine de ce nom, qui pouvait s'appliquer à une personne querelleuse. Nemon s'écarta pour les laisser entrer.

— Venez à l'intérieur, elle me porte sur les nerfs.

Ils accrochèrent les rênes de leurs chevaux à un poteau non loin de là et suivirent leur hôtesse.

L'unique pièce de la chaumière était assez confortable mais ne

dégageait aucune chaleur.

— Vous êtes Nemon ?

— Oui, et vous des étrangers dans cette vallée.

— Connaissez-vous les raisons de notre présence ici ?

— Nullement et je ne m'en soucie guère. Je ne m'intéresse qu'à mon bien-être et mon temps m'est précieux.

Fidelma se tourna vers Eadulf.

— Donnez-lui un *screpall*.

Eadulf obtempéra à regret. La femme prit la pièce sans faire de manières et l'examina d'un air suspicieux.

— La monnaie est rare dans cette vallée où nous pratiquons le troc.

Elle s'assura de l'authenticité du *screpall* puis revint à ses visiteurs.

— Que voulez-vous ? Cela m'étonnerait que vous soyez venus ici pour m'acheter mes services, dit-elle avec un rire lubrique.

Cette simple suggestion provoqua un sentiment de dégoût chez Fidelma, réaction qu'elle prit bien soin de dissimuler.

— Nous aimerions que vous répondiez à quelques questions.

— Je vous écoute.

— On m'a dit que vous aviez eu un invité ici, hier au soir.

— Oui.

— Un homme du *ráth*, assez râblé, vêtu de vêtements de prix et avec une tonsure sur le sommet de la tête... tout comme mon ami.

— Et alors ? dit Nemon sans chercher à dissimuler les faits.

— Quand est-il arrivé ?

— Tard. Après minuit. Et j'ai dû renvoyer deux clients pour l'accueillir.

— Pourquoi ?

— Il m'a payée.

— N'auriez-vous pas préféré satisfaire vos clients habituels plutôt que de vous occuper d'un étranger qui partira bientôt loin d'ici ?

Nemon renifla.

— Vous n'avez pas tout à fait tort. Mais Murgal l'accompagnait et il m'a affirmé que je ne perdrais pas au change.

— Murgal ?

— Oui. C'est lui qui m'a présenté cet homme, qui s'appelle Solin, je m'en souviens maintenant.

— Et Murgal, le druide de Laisre, vous a priée de... de lui accorder vos faveurs ?

— Oui.

— Murgal a-t-il justifié sa requête ?

— Vous vous imaginez vraiment que les gens qui me rendent visite me donnent des raisons expliquant leur conduite ? Tant qu'on me récompense pour mes services, je ne pose aucune question.

— Vous connaissez Murgal depuis longtemps ?

— Il est mon père nourricier et il prend soin de moi.

— Votre père nourricier ? dit Fidelma d'un ton amusé. Avez-vous connu une autre vie que celle que vous menez ?

Nemon éclata d'un rire dédaigneux.

— Vous me désapprouvez ? Vous préféreriez que je sois comme la femme de Ronan ? Non mais, regardez-la. Elle est plus jeune que moi et on la prendrait pour ma mère. Elle va dans les champs à l'aube et trait les vaches pendant que son mari cuve son hydromel. Elle laboure, elle sème, elle récolte pendant qu'il se promène à cheval en se prenant pour un lord et un grand guerrier alors qu'il n'est que le sous-chef de ce ramassis de ruines. Non, je ne voudrais pour rien au monde mener une autre existence que la mienne. Moi, je dors dans des draps fins et aussi tard qu'il me plaît.

— Vous avez pourtant une petite ferme à entretenir, fit remarquer Eadulf. N'est-ce pas vous qui vous occupez des vaches dans le pré ?

Nemon fit la grimace.

— Je les garde parce qu'elles représentent de l'argent. Et je les vendrais demain si on m'en offrait un bon prix. Elles demandent trop de travail. Mais comme je vous l'ai déjà expliqué, ici on pratique le troc et donc je suis obligée d'accepter les vaches, les chèvres, les poulets et les œufs.

— Je vous remercie de nous avoir reçus, dit Fidelma en se levant de son siège.

— Je vous en prie. Tant que vous me payez pour vous faire la conversation... vous êtes les bienvenus.

Une fois dehors, Eadulf échangea un regard ironique avec Fidelma.

— Murgal aurait-il rendu service à frère Solin pour une raison qui nous échappe ?

Fidelma réfléchit.

— Vous croyez qu'il aurait soudoyé Solin grâce à Nemon ? Par exemple pour qu'il joue son rôle dans la petite comédie que Murgal nous avait préparée dans la salle du conseil ?

Eadulf hocha la tête.

— Peut-être, dit Fidelma. Frère Solin, sensible aux attraits d'une femme comme Nemon, aurait-il demandé à Murgal s'il connaissait une personne capable de lui offrir du réconfort ? Murgal lui-même semble assez porté sur la chose.

— Vous pensez à l'incident avec Marga, l'apothicaire ?

Fidelma enfourcha son étalon sans répondre.

Bairsech, l'épouse de Ronan, se tenait toujours devant sa porte. Les bras croisés sur sa poitrine, elle les observait d'un œil malveillant tandis qu'ils s'éloignaient au pas de leurs chevaux, traversaient le pont et se dirigeaient vers le *ráth*.

— Je me demande si Ultan d'Armagh sait que son secrétaire fréquente

les prostituées ? dit Eadulf.

— Cela m'étonnerait. Ultan s'est prononcé en faveur des nouveaux décrets romains et il prône le célibat des prêtres.

— Cela ne réussira jamais. Les ascètes ont toujours existé, mais contraindre tout le clergé à prononcer des vœux de chasteté... c'est trop exiger de la nature humaine.

Fidelma lui adressa un regard en coin.

— Je croyais que vous souteniez cette idée ?

— Nous avons un peu avancé en résolvant le mystère de la disparition de frère Solin la nuit dernière, répliqua-t-il en rougissant tandis qu'il se dérobait à la question.

— Oui, mais nous ignorons la raison exacte de cette absence. Il nous faudra surveiller Murgal et notre frère Solin de très près.

Eadulf soupira.

— Ma tête me lance et pour le moment, je ne souhaite qu'une chose : dormir.

CHAPITRE IX

À l'heure du repas de midi, le *ráth* était désert. Et comme Eadulf ne cessait de se plaindre de maux de tête, Fidelma le prit en pitié et lui suggéra d'aller sans tarder à l'hôtellerie pendant qu'elle s'occupait des chevaux. Il la laissa devant les étables et traversa la cour pavée. Les garçons d'écurie avaient disparu et il ne restait que deux boxes de libres, au bout du bâtiment. Fidelma ôta la selle des bêtes et leur donna de l'eau et du fourrage.

Elle était accroupie dans une des stalles quand elle entendit quelqu'un s'approcher. Alors qu'elle allait se relever, la voix sifflante et asthmatique de frère Solin retentit à son oreille. Elle était facilement reconnaissable mais celle de son compagnon, qui avait lui aussi un accent du Nord, ne lui disait rien.

Elle se glissa le long de la paroi et jeta un coup d'œil en direction des visiteurs. Frère Solin et un jeune homme se tenaient juste à l'entrée de l'écurie.

— Venez par ici, nous serons plus tranquilles, disait Solin.

— Quelle importance qu'on nous voie ensemble ! répondit l'autre d'un ton agacé.

— Vous vous trompez, objecta Solin avec suavité. Si quelqu'un apprenait que vous êtes venu ici pour espionner, il pourrait vous en cuire.

— » Espionner » est un grand mot, surtout dans votre bouche, ironisa le jeune homme. Parlez-moi de votre mission.

— Ma présence ici vous dérange-t-elle ?

— Votre présence, pas le moins du monde, mais vos intentions...

— Vous vous croyez intouchable ? Sachez, mon ami, qu'il existe de plus grands pouvoirs que ceux dont jouit votre maître. Je réponds de mes actions devant des gens qui ne toléreront aucune interférence.

— Économisez votre salive et vos menaces, pompeux ecclésiastique, car votre vêtement ne vous protégera point de la colère de celui que je sers.

Le silence se fit.

Fidelma passa la tête avec précaution par-dessus la stalle et vit la silhouette trapue du prêtre, seul devant la porte. Il était plongé dans de profondes réflexions et son interlocuteur avait disparu. Frère Solin resta là un instant, puis il haussa les épaules et s'en fut à son tour.

Fidelma ramassa les sacs de selle et, en sortant de l'écurie, elle aperçut frère Solin qui pénétrait dans la boutique de l'apothicaire, de l'autre côté de la cour.

Aussitôt, elle se dépêcha de rejoindre l'hôtellerie.

Cruinn, la corpulente hôtelière, y préparait le repas et elle adressa un sourire aimable à Fidelma.

— Votre compagnon, l'étranger, est allé se coucher, annonça-t-elle d'un ton amusé. Il n'est pas le seul aujourd'hui au *ráth* à souffrir comme ça. Avez-vous faim ?

— Très, mais avant de m'attabler, j'aimerais dire deux mots à mon ami.

Elle s'apprêtait à monter à l'étage quand la femme se racla la gorge d'un air embarrassé.

— Puisque nous sommes seules, j'aimerais vous poser quelques questions.

— Parlez librement, l'encouragea Fidelma, intriguée.

— Il paraît que vous êtes un *dálaigh*.

Fidelma hocha la tête.

— Connaissez-vous nos lois sur le mariage ?

Fidelma, surprise, haussa les sourcils.

— Oui, je connais bien le texte du *Cáin Lánamna*.

Elle adressa un sourire d'encouragement à la femme.

— Vous songez à vous marier, Cruinn ? Dans ce cas, mieux vaudrait que vous consultiez Murgal. Il est plus féru que moi pour tout ce qui touche à vos cérémonies païennes.

L'hôtesse secoua la tête en s'essuyant les mains à son tablier couleur safran.

— Non, surtout pas lui. J'ai besoin de conseils. Je vous paierai, bien que je n'aie pas beaucoup de moyens.

Elle semblait tellement anxieuse que Fidelma la prit par le bras et la fit s'asseoir sur un banc tandis qu'elle s'installait sur une chaise en face d'elle.

— Pour vous, mes services seront gratuits, Cruinn. Et je serai ravie de vous renseigner sur un sujet qui a l'air de vous tenir à cœur. Alors ?

La vieille femme hésita, puis se lança.

— J'aimerais savoir si une femme peut épouser une personne d'une position supérieure à la sienne.

Fidelma faillit lui demander avec quelle personne haut placée elle avait l'intention de convoler, mais elle se retint, car cela aurait été méchant et de mauvais goût.

— Tout dépend de la position du fiancé. Est-il de lignage royal ?

— Non, il s'agit d'un *aire coisring*, un chef d'un petit clan.

— Je vois. Eh bien, d'une manière générale, la majorité des unions sont célébrées entre des personnes de rang équivalent. Cela vaut aussi pour un *bó-aire*, supposé épouser une femme de sa condition. Mais on a déjà vu des unions entre personnes de classes différentes.

Cruinn la fixa d'un air intrigué.

— Et ces mariages sont reconnus par la loi ?

— Bien sûr. Mais je vous préviens que le poids financier d'une telle union repose essentiellement sur la famille la moins fortunée. Pour

plus de précision, si la femme est d'un rang inférieur, alors sa famille doit apporter les deux tiers du troupeau représentant le bien commun. C'est une décision qui entraîne de graves conséquences, Cruinn, réfléchissez avant de signer un tel contrat.

Cruinn secoua la tête avec un sourire gêné.

— Je ne parle pas pour moi. J'ai été très heureuse en ménage. Mon mari, qui est mort, m'a donné un enfant et maintenant je suis très bien comme ça. Non, je m'inquiétais pour une personne qui ne sait rien de ma démarche.

Fidelma se mordit la lèvre. Cruinn n'était pas femme à s'engager dans une telle conversation pour une amie à elle. La religieuse était certaine qu'il s'agissait d'un problème personnel, mais elle imaginait mal Cruinn convolant avec un seigneur, fût-il le plus petit du clan. Des réflexions cyniques lui vinrent à l'esprit, et elle se reprocha aussitôt ses préjugés.

— Votre amie doit bien réfléchir, dit-elle avec douceur. Une triade affirme que c'est un malheur pour la descendance d'un roturier d'aspirer à une union avec la descendance d'un lord, fût-il d'un rang peu élevé.

Cruinn se leva en hochant la tête avec gratitude.

— Je vous suis très reconnaissante de vos conseils, lady. Et maintenant, je vais servir votre repas.

Tout en méditant sur la bizarrerie du monde, Fidelma se rendit à l'étage pour y déposer les sacs de selle, deux dans sa chambre et deux dans celle d'Eadulf qui était étendu sur son lit, les yeux fermés.

— Comment vous sentez-vous ? lui demanda-t-elle en déposant son fardeau sur la table.

Eadulf tressaillit.

— Vous ne voudriez pas chanter un *cepóc* pour moi ? Mais pas trop fort, je vous en supplie.

Fidelma sourit.

Le *cepóc* était une mélodie funèbre, une longue lamentation pour le passage d'un mort dans l'autre monde.

— Avez-vous préparé la tisane avec les herbes que Marga vous a données ?

— Non, je m'y emploierai dès que cette virago, en bas, aura disparu.

— Cruinn ?

— Oui, soupira Eadulf. Quand je suis rentré, elle a tenté de me faire avaler une infâme bouillie à base de plantes. Tout le monde veut ma mort. Elle m'a assuré que cela m'aiderait à me remettre. Elle prétend s'y connaître en médecine parce qu'elle assiste souvent l'apothicaire dans ses cueillettes.

— En tout cas, vous ne me serez d'aucune utilité tant que vous n'aurez pas recouvré la santé, Eadulf. Bien, moi je vais manger.

En bas, elle retrouva frère Dianach qui était assis à la table abondamment garnie. Cruinn avait disparu. Fidelma salua le jeune moine et prit place en face de lui. Frère Solin n'était pas là. Quant au nouveau venu, il ne s'était semblait-il pas manifesté.

— Frère Solin serait-il indisposé ? demanda-t-elle en se rappelant soudain qu'elle l'avait vu entrer dans la boutique de l'apothicaire.

Frère Dianach posa sur elle un regard surpris.

— Mais non. Qu'est-ce qui vous fait penser cela ?

— Eh bien... j'ai rencontré quantité de gens affectés par ce mauvais vin. Une véritable hécatombe.

Frère Dianach eut un reniflement désapprobateur.

— J'ai prévenu frère Eadulf ce matin que les semblables ne soignaient pas les semblables, mais il ne m'a pas écouté.

— J'étais témoin, dit Fidelma en dégustant un poisson. Saviez-vous qu'un nouvel invité s'était présenté au *ráth* ?

— Je l'ignorais.

— Un autre voyageur d'Ulaidh.

— Vous vous êtes sûrement trompée.

Eadulf descendit les marches et apparut, pâle et défait. Sans un mot, il commença à se préparer une infusion avec un des petits sacs de plantes qu'il transportait toujours avec lui. Fidelma remarqua qu'il n'utilisait pas la digitale pourprée de Marga.

Puis il rejoignit Fidelma et Dianach, un gobelet à la main, et commença à boire un liquide odorant tout en gardant les yeux fermés.

— *Similia similibus curantur* ? ironisa frère Dianach.

— *Contraria contrariis curantur*, répliqua Eadulf en frissonnant.

Sur ces mots, il se leva et d'un pas mal assuré, il regagna sa chambre. C'est alors que la porte s'ouvrit sur frère Solin qui semblait très énervé.

— L'hôtesse n'est pas là ? demanda-t-il. Je meurs de faim.

Fidelma s'apprêtait à lui répondre vertement de se servir quand frère Dianach bondit sur ses pieds.

— Je m'occupe de vous, frère Solin.

Fidelma adressa un regard désapprobateur au secrétaire d'Ultan.

— Votre nez saigne, lui fit-elle remarquer.

Elle vit aussi que des taches violacées maculaient sa chemise de lin, et des gouttes de la même couleur avaient séché sur son front. Elle aurait parié qu'on venait de lui jeter un verre de vin à la figure.

Solin fit la grimace et sortit un mouchoir de sa manche qu'il tint contre son nez, fixant Fidelma d'un air furieux qui écartait toute demande d'explications.

— J'espère que cet après-midi verra des progrès dans l'évangélisation de cette vallée ! s'écria-t-il.

— Nous avons perdu la matinée par votre faute, répliqua sèchement

Fidelma.

Un frère Dianach morose déposa une assiette fumante devant son maître et retourna à sa place.

— Prêcher la bonne parole n'est jamais une perte de temps, tonna Solin. Vous avez refusé de défendre votre foi devant ces païens et je me suis vu dans l'obligation de suppléer à votre inertie.

Ils tournaient en rond. Solin refusait avec obstination d'admettre le bien-fondé des critiques de Fidelma.

— Vous refusez de voir que Murgal essayait de faire diversion en m'aiguillant sur un débat théologique pour ne pas aborder la véritable raison de ma présence ici, s'énerva la religieuse.

— J'ai surtout été le témoin de votre fuite qui a laissé ces païens maîtres du terrain ! Et je ne manquerai pas d'en informer Ultan qui pourrait bien exiger des explications.

— Vous êtes un aveugle et un imbécile, Solin. Profitez de votre visite pour transmettre ce commentaire à Ultan.

Son repas terminé, Fidelma quitta l'hôtellerie. Ce mystérieux voyageur arrivant d'Ulaidh l'intriguait, et elle décida de se renseigner sans attirer l'attention.

Aux portes, elle avisa Rudgal aux cheveux blonds, le chrétien caché. Elle traversa la cour et l'appela par son nom tout en saluant l'autre garde d'un aimable signe de tête.

— Il paraît qu'un homme est arrivé du Nord ?

— Rien ne vous échappe, Fidelma de Cashel. Oui, un marchand s'est présenté ici pendant que vous visitiez le hameau de Ronan avec le Saxon.

— Et que vend ce marchand ?

— Des chevaux, il me semble.

Le compagnon de Rudgal eut une moue dubitative qui n'échappa point à Fidelma.

— Quelque chose vous gêne ?

— Ce maquignon porte sur sa personne tous les signes du guerrier, répliqua-t-il d'un air sceptique.

— A quoi le reconnaissez-vous ?

Rudgal fut saisi d'une quinte de toux, l'autre se renfroigna, haussa les épaules, et grommela qu'il avait une tâche urgente à accomplir.

Rudgal s'apprêtait à le suivre quand Fidelma le rappela.

— Que voulait dire votre ami ?

— Rien de particulier, juste qu'un homme peut occuper plusieurs fonctions. Comme vous le savez, je suis charron et Ronan fermier, ce qui ne nous empêche pas de servir Gleann Geis les armes à la main.

— Ce marchand est-il reparti ou va-t-il rester au *ráth* ?

— Nous n'avons plus de place à l'hôtellerie des invités et Laisre l'a envoyé chez Ronan.

— Et où se trouve-t-il en ce moment ?
— Il s'entretient avec Laisre dans la salle du conseil.
— Sans doute a-t-il laissé sa marchandise chez Ronan ?
Rudgal fronça les sourcils.
— Quelle marchandise ?
— Ses chevaux. Je m'intéresse aux chevaux. Mais d'ici, nous voyons très bien les prés de Ronan où ne paissent que des vaches.
Rudgal parut un instant déconcerté.
— Peut-être devriez-vous lui parler ?
Puis il prit congé et descendit la colline du *ráth*.
En entendant quelqu'un passer près d'elle, Fidelma se retourna et vit Orla qui se dirigeait vers un bâtiment situé près des portes.
— Vous avez l'air contrariée, lui dit-elle, obligeant la belle épouse du *tanist* à s'arrêter.
— Que la déesse de la Mort et des batailles maudisse tous les chrétiens ! lança Orla sans préambule. Vous n'arrêtez pas de nous rebattre les oreilles avec la piété, la chasteté et l'humilité, mais vous n'êtes que de grossiers animaux !
Fidelma en resta bouche bée.
— Votre colère mérite quelques explications, dit-elle quand elle fut remise de sa surprise.
Orla releva le menton.
— S'il ose encore s'approcher de moi, je tuerai ce gros porc de Solin.
— J'espère que vous n'avez pas gâché du bon vin quand vous lui avez jeté votre verre à la figure, dit Fidelma en souriant.
Elle venait de se rappeler le visage de Solin et ses vêtements tachés.
Orla ouvrit de grands yeux.
— Je ne comprends pas.
— Alors ce n'est pas vous ?
Orla secoua la tête.
— Non, avec un tel individu, je ne gaspillerais même pas du mauvais vin.
Sur ces mots, Orla repartit à grands pas. Fidelma traversait la cour quand quelqu'un l'interpella.
C'était Marga, l'apothicaire, qui venait à sa rencontre.
— Vous me prenez pour une idiote ?
Fidelma resta impassible, s'étonnant tout de même de croiser deux femmes hors d'elles en un laps de temps aussi court.
— Qu'est-ce qui vous a amenée à une telle conclusion, Marga ?
— Ce matin, vous êtes venue me demander un remède pour votre ami étranger. Me faisiez-vous passer un examen ?
— Mais dans quel but ?
— Je ne connais pas vos intentions. Quant au Saxon, il est parfaitement capable de se soigner tout seul. J'ai appris qu'il avait

étudié à Tuaim Brecaín. Quel but visait-il en sollicitant mes services ?
Fidelma l'observa un instant en silence.

— Comment avez-vous appris qu'il avait étudié à Tuaim Brecaín ?

L'exaspération de Marga redoubla.

— J'ai horreur que l'on réponde à une question par une autre question ! Vous vous imaginez peut-être que l'on peut garder un secret dans ce *ráth* ?

— Excusez-moi, mais je souffre d'un genre de déformation professionnelle qui me pousse à interroger les gens, répliqua Fidelma avec amabilité. Et je crois deviner que ce matin, frère Solin vous a rendu visite.

Après un regard furibond, Marga tourna les talons et de son côté, Fidelma se remit en marche vers le bâtiment du conseil.

La silhouette taciturne de Murgal l'accueillit à la porte.

— Vous avez décidé de revenir ?

Apparemment, il n'en tirait aucune satisfaction.

— Oui, Murgal. Mais pourquoi cherchez-vous à rendre la mission de votre chef aussi difficile ?

Il eut un sourire crispé.

— Pourquoi voulez-vous que je lui facilite la tâche alors que nos opinions divergent ?

— On m'avait assuré qu'un accord avait déjà été trouvé qui vous obligeait à vous ranger à cette résolution.

— Une décision arbitraire ne me contraint en rien.

— Laisre aurait-il pris la responsabilité d'envoyer des messagers à Cashel et Imleach sans en référer à son conseil ?

Murgal hésita, puis s'enferma dans un silence hostile.

— Certes nous n'appartenons pas à la même religion, mais nous croyons tous les deux dans la loi, Murgal. Une fois que votre chef a donné sa parole, elle est sacrée. Vous êtes un brehon et vous avez prêté serment.

— Pas sur vos Évangiles et donc d'après votre foi, mon serment est sans valeur.

— Vous oubliez que vous ne parlez pas à une religieuse étrangère ! Chrétienne ou pas, j'appartiens au même lignage qu'Eber le Beau. Vous êtes tenu par votre engagement, « que la mer vous engloutisse ou que le ciel vous tombe sur la tête ».

— Vous êtes une femme étrange, Fidelma de Cashel.

— Et l'enfant de mon peuple, tout comme vous.

— Je combats votre foi.

— Mais vous n'êtes pas un ennemi d'Éireann. Si Laisre m'a donné sa parole en conformité avec la loi, alors vous êtes contraint de la respecter.

Les portes de la salle du conseil s'ouvrirent et Laisre apparut, suivi du

jeune homme que Fidelma avait aperçu à la porte de l'écurie. Il avait une trentaine d'années, était de taille moyenne et, malgré ses vêtements amples, Fidelma vit qu'il était souple et musclé. Ses habits ne trahissaient pas sa condition sociale, mais elle se fit la même réflexion que le garde aux portes du *ráth*. Son maintien, l'épée sur sa hanche et la dague à sa ceinture portées avec désinvolture trahissaient un guerrier. Les yeux marron, au regard attentif, observaient et jugeaient les gens et les situations aussi vite que Fidelma. Sa chevelure sombre était bien coupée et sa moustache, taillée avec soin. Sa tenue, qu'il semblait avoir enfilée par erreur, ne lui convenait pas du tout.

À l'attitude de Laisre, Fidelma comprit qu'il ne s'attendait pas à la voir en compagnie de Murgal.

Il s'avança vers eux avec un sourire forcé.

— Un nouvel étranger est venu visiter notre vallée. Fidelma de Cashel, Murgal, je vous présente Ibor de Muirthemne.

Le jeune homme s'inclina.

— Lady, votre réputation vous précède partout où vous allez. Même à Tara, votre nom suscite l'affection.

— Vous êtes un galant homme, Ibor. Et vous voilà bien loin d'Ulaidh.

— C'est le lot des marchands de rarement se réchauffer au foyer de leur maison, lady.

— On m'a dit que vous faisiez le commerce de chevaux.

L'homme avait un visage ouvert, chaleureux et juvénile.

— C'est exact, répondit-il.

— J'aimerais beaucoup voir vos bêtes. Dans quel enclos sont-elles enfermées ?

— Je n'ai pas de troupeau, répliqua Ibor d'un ton désinvolte.

— Un maquignon sans chevaux ? intervint Murgal. Voilà qui mérite des éclaircissements.

Le jeune homme sourit.

— Je n'en ai qu'un seul.

— N'est-ce pas un long voyage depuis Muirthemne pour conclure la vente d'un seul destrier ?

— Vous avez raison, mais cet animal est d'une qualité exceptionnelle et je ne le céderai pas à moins de trente *séds*.

— Trente *séds* !

— Vous avez donc trouvé un acquéreur ? intervint aussitôt Fidelma.

— J'avais entendu dire qu'Eoganán, le chef des Uí Fidgente, recherchait un pur-sang, et le prix qu'il acceptait de payer justifiait mon voyage. Cela tombait bien car je possédais justement une bête superbe, élevée chez les Bretons, que j'avais amenée en Éireann.

Fidelma fronça les sourcils.

— Mais Eoganán est mort à la bataille de la colline d'Áine, il y a plus

de six mois de cela.

Ibor de Muirthemne ouvrit les mains en un geste désabusé.

— C'est ce que j'ai découvert quand je suis arrivé chez les Uí Fidgente. Là, j'ai fait la connaissance du nouveau chef, Donnenach, qui essayait de redonner espoir à son peuple...

— Vaincu par le frère de Fidelma, Colgú de Cashel, précisa Murgal avec une certaine malveillance.

— Après que les Uí Fidgente, menés par Eoganán, eurent comploté de le renverser, répliqua Fidelma.

Ce n'était pas la première fois que Murgal essayait de présenter Cashel comme le responsable du conflit.

— J'ignorais tout de ces événements, expliqua Ibor de Muirthemne avec un sourire désarmant.

— Les nouvelles prennent-elles si longtemps pour atteindre Muirthemne ?

— Lors de cette bataille, je me trouvais chez les Bretons du royaume de Gwynedd, excellents éleveurs au demeurant, se justifia Ibor. À mon retour en Ulaidh, il y a environ un mois, la nouvelle était déjà ancienne et personne ne prit la peine de me la conter. Accompagné de mon étalon, je me suis donc mis en route pour le pays des Uí Fidgente...

— N'avez-vous pas rencontré de difficultés pour sortir un pur-sang d'Ulaidh, quand la loi des *Allmuir Sét* stipule qu'il peut être vendu seulement à l'intérieur des frontières de votre pays ? s'étonna Fidelma avec une feinte ingénuité.

Le jeune homme hésita un instant et haussa les épaules.

— J'avais obtenu une dispense du roi d'Ulaidh, dit-il très vite. Et je n'ai appris la défaite des Uí Fidgente qu'en arrivant sur leurs terres, où j'espérais rencontrer Eoganán.

— Mais alors, qu'est-ce qui vous amène ici ? Les Uí Fidgente vivent au-delà des montagnes du Nord.

— Là-bas, le pays est dévasté, les troupeaux ont été confisqués pour payer les amendes, et personne ne s'intéressait à mon cheval. Un Uí Fidgente m'a alors signalé que Laisre de Gleann Geis était un fin connaisseur de chevaux.

Fidelma se tourna aussitôt vers le chef.

— Et qu'avez-vous pensé de ce fabuleux animal ?

— Il se trouve dans l'écurie de Ronan et je n'ai pas encore eu le temps de le voir. J'irai l'examiner dès que notre invité se sera reposé.

— Je dois retourner chez Bairsech, la femme de Ronan, où un bain et un repas m'attendent, confirma Ibor. Et je suis déjà en retard. Excusez-moi, mais il faut que je vous quitte.

— Je vous accompagne jusqu'à la ferme de Ronan, annonça Murgal. Ma fille adoptive vit dans le hameau et je dois lui parler.

— Très aimable de votre part, Murgal.

En réalité, le jeune homme ne semblait pas ravi d'être escorté par le druide.

— Très honoré d'avoir fait votre connaissance, dit-il en se tournant vers Fidelma.

— Tout le plaisir est pour moi. Rencontrer un marchand de chevaux qui vient d'aussi loin pique ma curiosité.

— Ce jeune homme a de la prestance, commenta Laisre après son départ.

— Et il est bien peu avisé. Seul un fou s'aventure seul sur les terres des Uí Fidgente avec un coursier de prix en des temps troublés.

— Peut-être le pays des Uí Fidgente n'est-il pas aussi dangereux que vous semblez le croire ? Frère Solin et son jeune compagnon s'y sont rendus pas plus tard qu'il y a quelques jours.

— Comment cela ? s'étonna Fidelma. Frère Solin a choisi un itinéraire des plus surprenants.

— Du tout, c'est le chemin le plus court quand on vient des royaumes du Nord, répliqua Laisre.

— Sans doute, concéda Fidelma. Mais personnellement, je ne m'y aventurerais pas.

— Je dois réunir mon conseil cet après-midi afin d'aplanir nos divergences, ce qui nous permettra de reprendre nos négociations demain avant midi. Je vous renouvelle mes excuses pour l'incident de ce matin. Murgal est un brave homme, mais il est convaincu que la foi chrétienne mènera notre peuple à sa perte. Il craint les changements.

— C'est une attitude bien compréhensible mais si on en croit Héraclite, le changement n'est-il pas la seule permanence de l'existence ?

Laisre eut un sourire vague.

— Cela ne suffira pas à convaincre Murgal.

Il marqua une pause et ajouta :

— Ce soir, je donne un autre banquet.

Fidelma tressaillit.

— Peut-être accepterez-vous de nous excuser, moi et frère Eadulf ?

Le chef se figea. Décliner une telle invitation était une insulte et Fidelma connaissait les lois de l'hospitalité.

— Je suis liée par un *geis*, poursuivit Fidelma. La nuit suivant la pleine lune, je suis obligée de jeûner.

Laisre ouvrit de grands yeux.

— Un *geis*, vraiment ?

Fidelma hocha la tête. Le *geis*, une coutume très ancienne, signifiait qu'une personne était contrainte d'obéir à un commandement précis. La loi des brehons avait intégré cette notion. Le héros légendaire d'Ulaidh, Cúchulainn, s'était vu interdire de manger de la viande de

chien. Acculé par ses ennemis, il avait dû se résoudre à enfreindre cette injonction, ce qui l'avait mené à la mort. Celui qui transgressait un *geis* était rejeté par son peuple. Il perturbait l'ordre social.

Fidelma avait inventé ce mensonge, estimant que sa conscience de religieuse pourrait s'en accommoder. Le brehon Morann n'avait-il pas dit : « Ne jamais mentir est comme ne pas mettre de verrou à la porte de sa maison. La tromperie est parfois la meilleure défense contre un mal plus grand. » Or elle savait que Laisre n'oserait pas s'opposer à un *geis*.

— Très bien, lui dit-il. Je comprends.

— D'autre part, je voulais vous demander...

— Oui ?

— Avez-vous une bibliothèque, au *ráth* ?

— Bien sûr. Croyez-vous donc que seuls les chrétiens possèdent des livres ?

— Loin de moi cette idée. Où se trouve-t-elle ?

— Je vais vous la montrer. Murgal, en tant que druide et brehon, est en charge de tous les ouvrages du *ráth*.

— Cela ne le dérangera pas si je les consulte ?

— Je suis son chef, répliqua Laisre d'un ton sec.

Ils traversèrent la cour et Laisre la mena jusqu'au bâtiment où était située la boutique de l'apothicaire. L'entrée principale se trouvait un peu après l'échoppe. Laisre grimpa les marches d'un escalier en bois jusqu'au troisième et dernier étage, puis ils passèrent par un couloir qui menait dans une pièce de la tour dominant le *ráth*.

— Les appartements de Murgal, dit Laisre en indiquant une porte. Et voici la bibliothèque.

Fidelma entra dans une pièce avec des patères en bois, auxquelles étaient accrochées des sacoches qui contenaient chacune un volume relié de cuir.

— Vous cherchez quelque chose en particulier ? lui demanda Laisre.

— Oui, les textes de loi.

Laisre désigna plusieurs sacoches pendues dans un coin. Sans lui prêter plus d'attention, Fidelma se mit au travail. Laisre se gratta la gorge.

— Si vous n'avez plus besoin de moi... ?

Fidelma releva la tête. Elle avait oublié la présence du chef et lui adressa un sourire contrit.

— Excusez-moi. Il me faudra peu de temps pour retrouver la référence qui me manque, mais ne m'attendez pas. Je me débrouillerai très bien toute seule.

Laisre hésita et hocha la tête.

— Si nous ne nous voyons pas d'ici là, je vous donne rendez-vous dans la salle du conseil demain avant midi.

— Très bien.

Fidelma reprit sa quête d'un texte dont elle se demandait si le brehon en possédait un exemplaire.

Elle finit par trouver ce qu'elle cherchait. Il s'agissait d'un traité des *Allmuir Sét* ou vente de biens étrangers. Elle s'y plongea pendant une bonne demi-heure avant de le remettre en place.

Puis, absorbée dans ses pensées, elle quitta la pièce et rejoignit l'hôtellerie.

CHAPITRE X

Fidelma traversait la cour quand elle entendit un fracas de sabots devant les portes du *ráth*. Colla et Artgal chevauchaient en tête d'une troupe de cavaliers qui s'immobilisèrent et sautèrent à terre devant les écuries. Quand Fidelma rejoignit Colla, il desserrait la sangle de sa selle.

— Alors, Colla, quelles nouvelles ?

Le *tanist* de Gleann Geis releva la tête. Il ne semblait pas particulièrement heureux de la voir.

— Nous revenons bredouilles. Remarquez, le contraire m'eût étonné.

— Mais encore ?

— Le travail des corbeaux était déjà bien avancé. Avec mes hommes, nous avons exploré des pistes qui se perdaient sur le sol pierreux vers le nord.

— Jusqu'où les avez-vous suivies ?

— Je viens de vous dire qu'elles s'évanouissaient dans la nature.

Fidelma plissa les paupières.

— Je m'imagine mal rentrer à Cashel en annonçant que trente-trois jeunes gens sont morts lors d'un massacre rituel sans que nous ayons pu retrouver la trace des assassins !

Colla la défia du regard.

— Je ne peux pas inventer des motivations que j'ignore !

— Ces empreintes en direction du nord...

— Nous avons tourné bride alors qu'elles avaient été complètement balayées par le vent.

— Où pouvaient-elles mener ?

— Chez les Corco Dhuibhne, juste après les vallées.

Fidelma pinça les lèvres.

— Je connais bien leur chef, Fathan, dont le clan est paisible et accueillant. Et au-delà ?

— Au nord-est, on tombe sur le pays de votre cousin, Congal des Eóghanacht de Loch Léin, roi de Tarmuman. J'imagine mal qu'il ait trempé dans cette affaire.

Fidelma tomba d'accord avec lui.

— Mais ses terres ont une frontière commune avec celles des Uí Fidgente, dit-elle d'un air songeur.

— Recherchez-vous un bouc émissaire ? Les Uí Fidgente sont défaits. Votre frère les a battus à Cnoc Áine et pour l'instant, ils sont incapables d'entreprendre une action hostile. Souhaitez-vous les poursuivre jusqu'à ce que leur nom soit rayé de la surface de la terre ?

— Seulement s'ils sont responsables de cet outrage.

— Vous oubliez un point important : les Uí Fidgente sont chrétiens, ce qui devrait les mettre à l'abri de vos soupçons, lança Colla d'un ton

méprisant.

Il tendit les rênes de son cheval à Artgal qui conduisit l'étalon à l'étable. Les autres guerriers étaient déjà rentrés chez eux.

Fidelma s'adressa alors à Colla d'un ton ferme et mesuré.

— Puisque nous ne disposons d'aucune preuve, il nous est impossible de porter la moindre accusation. Mais la façon dont les corps ont été disposés indique que le coupable désirait signaler un symbolisme païen à la personne qui les découvrirait... par hasard. À moins qu'on ne les ait mis exprès sur son chemin ?

Puis elle remercia avec froideur le *tanist* pour ses efforts, et retourna à l'hôtellerie où Eadulf se servait un gobelet d'eau d'une cruche posée sur la table.

— Vous vous sentez mieux ?

Il leva vers elle des yeux injectés de sang et se força à sourire.

— Un peu.

— Êtes-vous en état d'assister au nouveau banquet donné par Laisre ? lui demanda-t-elle avec le plus grand sérieux.

Eadulf poussa un grognement et porta la main à son front.

Fidelma lui adressa un sourire malicieux.

— C'est bien ce qu'il me semblait. Ne craignez rien, j'ai déjà décliné l'invitation.

— *Deo gloria !* entonna-t-il pieusement.

— Je pense qu'une soirée de repos sera la bienvenue. Notre accord devrait être scellé demain. Nous retournerons alors dans la clairière pour essayer de découvrir qui a massacré ces jeunes gens.

Eadulf manifesta peu d'enthousiasme à cette idée.

— Je croyais que nous attendions les résultats de l'enquête de Colla ?

— Je viens de lui parler. Il ne m'a rien appris que nous ne sachions déjà.

Eadulf releva la tête et parvint à s'intéresser au problème malgré son piteux état.

— A-t-il suivi les pistes ?

— Il dit qu'elles se perdent en direction des collines, au nord.

— Mais vous ne le croyez pas ?

À son tour, Fidelma se servit de l'eau.

— Il dit peut-être la vérité, cette vallée est pierreuse. Et s'il appartenait à une conspiration destinée à nous retenir ici, il serait resté là-bas plus longtemps sous le prétexte de mener des investigations.

— Sans doute.

Frère Dianach fit son entrée et leur souhaita le bonsoir.

— Viendrez-vous au banquet, ce soir ? demanda-t-il.

— Non, répliqua brièvement Fidelma.

— Excusez-moi, je dois prendre un bain avant le banquet.

Il sortit de la pièce et ils l'entendirent verser de l'eau dans la cuve d'une des salles des bains.

— Un nouvel invité est arrivé au *ráth*, annonça alors Fidelma sur un ton confidentiel.

— Qui donc ?

— Un jeune homme d'Ulaidh.

— Encore un visiteur d'Ulaidh !

— J'ai eu la même réaction que vous. Il prétend s'appeler Ibór de Muirthemne et exercer le métier de *cennaige*.

— Vous mettez sa parole en doute ?

Fidelma hocha la tête.

— Il ne connaît pas la législation qui régit le commerce des chevaux venant d'outre-mer.

— Étonnant pour un marchand professionnel...

— Donc il n'est pas plus *cennaige* que vous et moi.

— Mais alors, qu'est-il venu faire ici ?

— J'aimerais bien le savoir. Surtout qu'il a l'allure et les manières d'un homme entraîné au maniement des armes. Et rappelez-vous que nous avons trouvé le torque d'un guerrier près des corps des jeunes gens. Le style du torque désigne des artisans du Nord.

La porte s'ouvrit en coup de vent et la corpulente cuisinière fit irruption dans la pièce.

— J'ai entendu dire que Laisre donnait encore un banquet ce soir, claironna-t-elle.

— Frère Eadulf et moi-même n'assisterons pas à la fête, l'informa Fidelma.

— Vous restez ici ?

Elle n'en croyait pas ses oreilles.

— Ne vous inquiétez pas pour nous, poursuivit Fidelma sans prêter attention à son ton réprobateur. Nous nous contenterons d'un plat de viandes froides accompagné de quelques tranches de pain.

Cruinn jeta un coup d'œil au visage blême d'Eadulf.

— Je vais aussi préparer une soupe chaude. Avec des poireaux, de l'orge et des herbes.

Eadulf acquiesça avec enthousiasme.

— C'est très exactement ce qui conviendrait à mon estomac dérangé.

La femme s'affaira devant la cheminée.

— Je suppose que Solin et le jeune homme se rendront au banquet ?

— Dianach est dans la salle des bains, il se prépare pour la soirée. Quant à frère Solin, il se joindra sûrement à lui.

Fidelma alla se poster près de Cruinn dont les mains expertes préparaient les aliments disposés devant elle.

— Vous avez toujours vécu à Gleann Geis, Cruinn ? On m'a dit que la vallée s'était ouverte à de nombreuses personnes venant de l'extérieur.

— Je n'ai jamais bougé d'ici, confirma Cruinn. Et ceux dont vous parlez sont les conjoints chrétiens des habitants de cette vallée.

— Vous désapprouvez les chrétiens ?

La femme se mit à rire.

— Autant me demander si je désapprouve les montagnes. Ils sont ici et nous devons vivre avec eux.

— Vous êtes une personne sage. Tout le monde est-il aussi philosophe que vous ?

Comme l'imposante hôtelière ne comprenait pas la question, Fidelma tourna sa phrase autrement.

— Les gens de Gleann Geis sont-ils aussi pacifiques que vous ? Certains d'entre eux ne se sentent-ils pas menacés par les chrétiens ?

— Cette vallée est très bien gardée, il n'y a que deux voies d'accès, dit Cruinn.

— Ce n'est pas ce que j'entendais par...

Fidelma s'interrompit brusquement.

— Deux voies d'accès, dites-vous ?

— Oui, par le ravin et par la rivière.

— Je croyais que les rapides empêchaient la navigation ?

— Bien sûr, mais vous oubliez le chemin au bord de l'eau. Il est difficile d'accès, par endroits il disparaît dans des grottes, mais une personne un peu entraînée peut le parcourir aisément. Il débouche dans une autre vallée. Ici, nous l'avons tous exploré quand nous étions enfants, mais personne ne pensait...

La femme s'interrompit et plissa les paupières en comprenant qu'elle avait peut-être trop parlé. Puis frère Dianach sortit de la salle des bains et Cruinn l'interrogea sur les intentions de frère Solin. Il répondit qu'il ne l'avait pas vu depuis un certain temps, mais il supposait que son maître répondrait à l'invitation du chef.

Fidelma annonça qu'elle allait faire une courte promenade avant la toilette et le repas du soir.

Quant à Eadulf, il se décida pour un bain froid, dans l'espoir que cela calmerait les crises de transpiration induites par ses excès. Son intempérance l'accablait de honte. Même s'il n'avait pas été averti des dangers d'un vin de mauvaise qualité, il ne se reconnaissait aucune excuse. Et il se sentait vaguement humilié que Fidelma n'ait exprimé que de la compassion à son égard.

Il ne fallut pas plus d'un quart d'heure à Fidelma pour rejoindre le hameau de Ronan. Elle s'était assurée auprès de la sentinelle que Murgal et Ibor de Muirthemne étaient retournés au *ráth* pour les festivités. Elle repéra tout de suite deux chevaux qui paissaient près de la ferme de Ronan et escalada le petit mur de pierres sèches qui entourait le pré.

Fidelma s'y connaissait mieux que personne en chevaux, car elle avait

appris à monter presque avant d'apprendre à marcher. À Cuirrech, où une grande course annuelle se tenait depuis des temps immémoriaux, son nom était prononcé avec un respect mêlé de crainte. Quelques années s'étaient écoulées depuis qu'elle avait résolu le mystère de l'assassinat du jockey du roi de Laighin et de son célèbre cheval.

Fidelma se retrouva face à un étalon noir et à une jument blanche. Celle-ci était ombrageuse, mais l'étalon assez docile. Fidelma lui flatta l'encolure, lui caressa le museau, et parvint à lui ouvrir la bouche afin d'examiner ses dents. Après quelques cajoleries, la jument se soumit à la même inspection.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Plantée sur le seuil de sa porte, Bairsech, la femme de Ronan, la regardait d'un air mauvais, les poings sur les hanches.

— Je m'intéresse à ces destriers, Bairsech. Ce sont bien ceux d'Ibor de Muirthemne ?

La femme reconnut Fidelma.

— Oui, répondit-elle d'un ton peu amène.

— Il n'en a pas d'autres ?

— Au cas où vous voudriez les lui acheter, il n'est pas ici.

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

— Il n'a que ces deux bêtes. En quoi cela vous concerne-t-il ?

— Je lui ferai part de mes réflexions quand je le verrai au *ráth*.

Puis Fidelma repartit comme elle était venue. À l'hôtellerie, Eadulf avait fini sa toilette et Cruinn mettait le couvert. Eadulf informa sa compagne que frère Dianach était parti au banquet et que frère Solin n'avait pas réapparu. Pour une fois, Fidelma décida de remettre ses ablutions à plus tard afin de ne pas laisser refroidir la soupe.

Après s'être assurée qu'ils n'avaient besoin de rien, Cruinn leur souhaita une bonne nuit et s'en alla.

Fidelma mangea en silence et se versa un gobelet d'hydromel tandis qu'Eadulf s'en tenait à l'eau.

— Qu'est-ce que vous mijotez, Fidelma ? lui demanda-t-il. Ce regard lointain ne me dit rien qui vaille.

— Hum ? J'ai hâte d'en terminer avec nos négociations. En espérant que cette fois-ci, Murgal et Solin n'y mettront pas d'obstacle. Après, nous nous attaquerons au mystère de ces jeunes gens assassinés.

— Croyez-vous découvrir des indices qui auraient échappé à Colla ?

— Je l'ignore. J'éprouve une impression étrange, comme si une énigme dont je ne parviendrais pas à déchiffrer les signes jouait avec mes nerfs, oppressante et sinistre. Quant à mes doutes sur ce singulier jeune homme qui se prétend marchand de chevaux, ils ont été confirmés.

Eadulf releva la tête, brusquement intéressé.

— Non seulement il ignore tout des lois du commerce mais son

prétendu pur-sang amené à grands frais de Bretagne... est des plus ordinaires.

— Vous l'avez vu ?

— Je me suis rendue à la ferme de Ronan, où loge Ibor. J'ai examiné ses deux bêtes, une jument et un étalon. Ce sont de bons chevaux, entraînés à la guerre. Ils portent tous deux des cicatrices et ont connu les champs de bataille.

— Vous pensez que c'est un imposteur ?

— Les pur-sang de Gwynedd, en Bretagne, sont courts sur pattes avec un large poitrail et une robe épaisse qui les protège des hivers rudes. Ceux-là ont de longues jambes, ils appartiennent à la race importée de Gaule pour les courses ou la guerre. Et ils sont trop âgés pour justifier un voyage depuis Ulaidh jusqu'à cette partie reculée du royaume. En d'autres termes... Ibor de Muirthemne est un menteur !

Malgré tous ses efforts, Eadulf ne trouva rien qui puisse aider Fidelma à résoudre ce nouveau mystère.

Ils terminèrent leur repas tandis que les échos de la fête parvenaient jusqu'à eux. Fidelma proposa alors à Eadulf d'aller faire un tour sur le chemin de ronde et, malgré ses malaises persistants, il n'osa pas refuser. D'ailleurs, leur complicité était telle qu'elle leur permettait de cheminer en silence en s'épargnant les commentaires inutiles.

En haut des marches menant au chemin de ronde, ils aperçurent l'ombre d'une jeune fille qui s'enfuyait en riant. Elle disparut dans l'obscurité. Une seconde silhouette s'approcha et une voix masculine les interpella. Quand ils s'identifièrent, l'homme leva la torche qu'il tenait à la main et ils reconnurent Rudgal.

— Vous ne vous êtes pas rendu à la fête ? leur demanda le charron qui semblait embarrassé.

— Un banquet m'a suffi, confessa Eadulf d'une voix plaintive.

Rudgal hocha la tête d'un air entendu.

— Le mauvais vin. Vous n'êtes pas le premier à s'être laissé surprendre.

Puis il se tourna vers Fidelma.

— Artgal m'a appris qu'on n'avait trouvé aucun indice dans la clairière où a eu lieu le massacre.

Fidelma s'appuya à la rambarde en chêne et contempla le paysage sous le ciel étoilé.

— Vous qui êtes un chrétien, Rudgal, quelle est votre opinion sur cet abominable forfait ?

Rudgal jeta un regard méfiant autour de lui.

— Pour ceux qui ont embrassé la foi à Gleann Geis, la vie a été difficile, confia-t-il à voix basse. Mais quand on a été suffisamment nombreux, on a commencé à exercer des pressions sur le chef et son conseil pour qu'ils reconnaissent notre existence. Voilà maintenant des

années qu'ils repoussent nos requêtes. Et puis brusquement, le chef, comme touché par la grâce et sans en référer à son conseil, envoie un messenger à Cashel. J'ai cru voir la fin de nos souffrances...

Il marqua une pause.

— Quant à ce sacrifice rituel, puisque c'est ainsi que vous l'appellez, je me demande si ce n'est pas un moyen de démoraliser les chrétiens de Gleann Geis afin de mieux protéger les anciennes coutumes.

Fidelma scruta le visage de Rudgal pour tenter d'y déchiffrer un message caché.

— Selon vous, il s'agirait donc d'un acte d'intimidation ?

— Quel autre but ces assassinats pourraient-ils servir ?

— Mais qui étaient les victimes ? Laisre affirme que l'on n'a signalé aucune disparition à Gleann Geis.

— Cela est vrai, sinon nous en aurions été avertis. Peut-être s'agissait-il de voyageurs égarés ? Quant à ceux qui les ont supprimés...

Des éclats de rire résonnaient du côté de la salle du banquet et Rudgal se tourna dans cette direction.

— Accusez-vous Laisre ? Murgal ? quelqu'un d'autre ? s'enquit aussitôt Eadulf.

— Ce n'est pas mon rôle de désigner les coupables. À qui profite le crime ? Laisre a voulu reconnaître la foi contre la volonté de ses proches. Qui s'oppose à Laisre ? Je n'en dirai pas davantage.

Et il s'éclipsa dans la nuit.

— Son discours n'est pas dépourvu de bon sens, fit remarquer Eadulf.

— *Cui bono* ? « Qui en tire des bénéfices ? » est un ancien précepte de loi s'inspirant d'une plaidoirie de Cicéron devant un juge romain.

— Voilà une excellente maxime. La logique n'est-elle pas le meilleur moyen de faire prévaloir la vérité ?

— À moins qu'elle ne la masque. La logique rejette le côté intuitif de notre intelligence. Elle nous restreint terriblement. On s'élance sur une piste toute droite alors que la réponse se cache peut-être dans des chemins détournés.

— Vous entrevoyez une autre explication ?

— Si ce rituel sanglant n'avait pour but que d'effrayer les chrétiens de Gleann Geis, pourquoi ne pas avoir choisi les victimes parmi eux, plutôt que de s'en prendre à des étrangers ? Et pourquoi accomplir ce forfait en dehors de la vallée ? Vous m'avouerez que là, la logique ne nous est d'aucune utilité.

— Et à force de tourner en rond, l'esprit devient stérile, conclut Eadulf.

Fidelma se mit à rire.

— Parfois, j'envie votre sagesse, Eadulf. Et maintenant, je vous propose de terminer notre tour des remparts avant d'aller nous coucher.

Eadulf hésita.

— Et si Rudgal essayait de nous égarer ? Avec qui conspirait-il quand nous sommes arrivés ?

— Conspirer est un grand mot, dit Fidelma d'un ton amusé. Vous n'avez pas reconnu la fille d'Orla ?

Quand ils redescendirent l'escalier, de la musique et des bruits de voix parvenaient jusqu'à eux. Alors qu'ils traversaient la cour, il y eut une brève accalmie dans la fête, et ils entendirent distinctement des cris et une porte qui claquait. Aussitôt, Fidelma attrapa Eadulf par la manche et l'entraîna dans l'ombre.

— Que se passe-t-il ? demanda le Saxon.

Fidelma posa un doigt sur ses lèvres.

La porte de l'édifice qui abritait la bibliothèque et où logeait Murgal s'ouvrit. La silhouette massive de frère Solin apparut. Il avait la main plaquée sur sa joue. Il s'arrêta un instant dans la lumière d'une lampe à huile accrochée au mur. L'air irrité, il regarda autour de lui pour s'assurer qu'il était seul, remit de l'ordre dans sa tenue, se passa la main dans les cheveux, bomba le torse et se dirigea vers la salle du banquet.

Fidelma et Eadulf restèrent immobiles jusqu'à ce qu'il ait pénétré dans le bâtiment du conseil.

Eadulf fit la grimace.

— Ce n'était que ce pompeux imbécile. Inutile de nous cacher.

— Cela permet de mieux observer. N'avez-vous rien remarqué ?

— Si, il était furieux.

— Ah, Eadulf ! Quelqu'un l'avait frappé ! Du sang perlait sur sa joue.

— Je veux bien vous croire. Et quelles déductions faut-il en tirer ?

— Tout à l'heure, j'ai vu frère Solin qui saignait du nez. Et donc il semblerait que quelqu'un ne l'apprécie guère.

Eadulf pouffa.

— Moi, par exemple.

Fidelma fut gagnée elle aussi par le fou rire.

— Oui, mais vous n'avez pas attaqué notre pieux religieux. Et j'oubliais : quelqu'un lui a aussi jeté un verre de vin à la figure. Il ne nous reste plus qu'à découvrir le coupable.

Elle se dirigea vers l'édifice dont Solin venait de sortir et avançait la main vers la poignée de la porte quand celle-ci s'ouvrit. Elle se retrouva nez à nez avec Orla.

— Que faites-vous ici ? demanda Orla d'un ton abrupt.

— On s'est perdu.

— Je vous signale que vous tournez le dos à l'hôtellerie.

•— Ah oui, répliqua Fidelma, nullement décontenancée. Dites-moi, avez-vous vu frère Solin ? J'ai deux mots à lui dire.

Orla rejeta ses cheveux en arrière d'un air d'ennui.

— Non, et il ne me manque guère. Ce porc n'a pas intérêt à m'approcher, sinon je le tue. Et maintenant, cela vous ennuierais-il de vous écarter de mon chemin ?

— Vous vivez ici ? demanda Eadulf, dans une tentative maladroite de venir en aide à Fidelma.

Orla l'ignore.

— Excusez-moi, mais j'ai mieux à faire que de perdre mon temps avec vous.

Elle les repoussa et se dirigea elle aussi vers la salle du banquet.

Fidelma et Eadulf attendirent qu'elle se soit éloignée.

— Elle a certainement rencontré frère Solin, dit Eadulf.

— Peut-être.

— Mais ils sont sortis du même édifice !

— Qui est très spacieux et contient plusieurs appartements dont celui de Murgal. Et aussi la boutique de l'apothicaire.

Ils pénétrèrent à l'intérieur et se retrouvèrent dans l'entrée, faiblement éclairée par une lampe à huile suspendue au plafond. Plusieurs portes s'alignaient le long d'un mur. Fidelma jeta un coup d'œil à l'escalier qu'elle avait emprunté tout à l'heure avec Laisre.

Ils allaient ressortir quand ils entendirent quelqu'un qui descendait les marches. Laisre apparut et sursauta en les voyant.

— Vous me cherchiez ? demanda-t-il en recouvrant aussitôt son sang-froid. À moins que vous ne veniez consulter d'autres livres ?

— Je voulais montrer à frère Eadulf où se trouvait la bibliothèque, au cas où nous aurions besoin de consulter certains ouvrages demain matin.

— Ah.

Laisre haussa les épaules.

— Laissez donc le travail et venez à la fête. Mais j'oubliais votre *geis* religieux, ajouta-t-il très vite.

— Je vous croyais au banquet qui bat son plein.

— J'ai dû m'absenter un instant. Il fallait que je donne des instructions à Murgal, qui s'est retiré tôt afin de préparer notre réunion. Maintenant il faut que je retourne auprès de mes invités. Vous êtes sûre que vous ne voulez pas m'accompagner ?

Fidelma secoua la tête.

— Le *geis* dure du crépuscule jusqu'à l'aube, répliqua-t-elle, gênée par la stupéfaction qui se peignit sur les traits d'Eadulf. Nous passons juste par la bibliothèque avant de retourner à l'hôtellerie.

— Alors je vous souhaite une bonne nuit.

Sur un signe de tête amical, Laisre partit en laissant la porte ouverte.

Fidelma et Eadulf se retirèrent dans l'ombre. À peine le chef avait-il quitté le bâtiment qu'une silhouette corpulente surgit pour l'intercepter. Les deux religieux reconnurent Cruinn qui avait attrapé

le chef par le bras. Mal à l'aise, Laisre jetait des coups d'œil anxieux dans leur direction. Brusquement, il attira l'hôtesse dans un coin sombre et ils l'entendirent lui parler d'un ton pressant, comme s'il essayait de la calmer.

Fidelma fit signe à Eadulf de la suivre, car elle voulait passer près de Laisre et Cruinn qui étaient plongés dans une conversation animée. Mais à cet instant s'éleva la voix d'une femme qui protestait avec véhémence, puis une porte claqua, Fidelma poussa Eadulf dehors et referma promptement la porte d'entrée.

Laisre et Cruinn avaient disparu et les deux religieux s'étaient à peine engagés dans la traversée de la cour que la porte derrière eux s'ouvrit à nouveau et ils distinguèrent la silhouette de Rudgal. Il avançait d'un pas pressé mais en les voyant, il hésita et s'arrêta.

— Vous n'avez pas croisé Murgal ? leur demanda-t-il.

— Non, nous ne l'avons pas rencontré de la soirée, répondit Fidelma.

Rudgal leva la main en guise de salut et partit en courant.

— Que d'agitation ! grommela Eadulf en étouffant un bâillement.

— En effet, dit Fidelma, soudain très grave.

Puis elle tenta de se persuader que les aventures nocturnes de frère Solin ne la concernaient en rien.

De retour à l'hôtellerie, Eadulf regagna sans tarder sa chambre tandis que Fidelma restait un instant dans la pièce principale. Perdue dans ses pensées, elle but un gobelet d'hydromel, en vint à la conclusion que retourner sans arrêt les mêmes informations dans sa tête ne l'avancerait guère et alla se coucher. Elle s'endormit aussitôt.

CHAPITRE XI

Quelque chose la réveilla, mais elle ne savait pas exactement quoi. Il faisait encore nuit. Étendue sur son lit, elle prêta l'oreille et perçut des chuchotements.

— Puisqu'il en est ainsi...

C'était la voix de frère Dianach, qui lui parvenait à travers la cloison en bois.

— Donnez-moi la feuille de vélin et je la lui remettrai.

Il discutait avec frère Solin.

— Je ne sais plus où je l'ai mise !

— Pas si fort, mon garçon, vous risquez de réveiller le Saxon et la sœur.

Frère Dianach se mit à rire.

— Le Saxon a ingurgité tellement de boissons enivrantes qu'il est complètement hébété. Écoutez-le ronfler !

— Vite, s'impatienta Solin, sinon je vais arriver en retard au rendez-vous.

— Tenez, la voilà.

Il y eut un silence, comme si Solin vérifiait qu'il tenait le bon document.

— Très bien. Et maintenant, rendormez-vous. Demain matin, je vous raconterai si tout s'est déroulé selon nos plans. Avec un peu de chance, Cashel tombera dans notre camp avant la fin de l'été.

Fidelma sursauta, puis elle s'assit, le cœur battant, et entendit Solin passer devant sa chambre sur la pointe des pieds. Aussitôt, elle se leva, enfila sa robe de bure et ses sandales en cuir, hésita à réveiller Eadulf et décida qu'elle n'en avait pas le temps.

Quand elle arriva en haut des marches, Solin avait déjà quitté l'hôtellerie. Elle descendit avec prudence l'escalier et se glissa dehors.

La lune, qui n'en était qu'à son premier jour de déclin, baignait le *ráth* d'une lumière irréaliste. Un profond silence enveloppait la forteresse. Frère Solin traversa la cour, un rouleau blanc à la main, pendant que Fidelma attendait dans le renfoncement de l'entrée.

Quand frère Solin disparut au coin du bâtiment qu'elle avait visité avec Eadulf quelques heures auparavant, elle se lança à sa poursuite. Arrivée à l'encoignure, elle se plaqua contre le mur et jeta un coup d'œil dans la ruelle. Frère Solin avait disparu. Frustrée, Fidelma examina les lieux à la lumière des torches qui se mêlaient à la clarté lunaire, transformant le *ráth* en un théâtre féerique. La venelle menait vers l'écurie. Elle fit quelques pas, puis s'arrêta.

À quoi bon continuer ? Elle ne parviendrait jamais à retrouver Solin et il ne lui restait plus qu'à regagner l'hôtellerie. Qu'entendait donc Solin en déclarant que Cashel tomberait avant la fin de l'été, qui toucherait

à son terme dans un mois ? Solin était la clé d'un angoissant mystère dont elle ignorait tout.

C'est alors qu'un bruit de lutte venant des écuries interrompit le fil de ses pensées. Aussitôt, elle se remit en marche tout en longeant les murs. Une torche allumée au-dessus de la porte projetait une flaque de lumière vacillante.

N'avait-elle pas entendu un cri étouffé ? Elle marqua une pause, le temps de reprendre ses esprits.

Quelqu'un émergea alors de l'étable et s'immobilisa, comme s'il vérifiait qu'il n'avait pas été observé.

Le capuchon de sa cape était rabattu sur son visage dont on ne distinguait que les yeux et le nez. Fidelma nota qu'il s'agissait d'une personne svelte. Quand elle passa près de la torche, malgré les ombres et les plis de son vêtement, Fidelma acquit la conviction qu'il s'agissait d'Orla.

La silhouette s'éclipsa en direction du bâtiment qui abritait la bibliothèque et divers appartements dont ceux de Murgal.

Fidelma était désespérée. Devait-elle suivre Orla ou poursuivre sa quête de frère Solin ? Solin était bien le dernier galant à qui Orla donnerait un rendez-vous au milieu de la nuit. N'avait-elle pas menacé de le tuer s'il la serrait de trop près ?

Frère Solin avait sans doute filé. Quant à la femme du *tanist*, elle avait le droit de se rendre où elle voulait à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Cela ne concernait en rien Fidelma, néanmoins très intriguée par l'attitude d'Orla.

Elle étouffa un soupir et se détourna. Si Solin avait rencontré Orla dans les écuries, il était sûrement ressorti par une autre issue.

Le gémissement était tellement bas qu'elle crut d'abord à une rafale de vent. Quand la plainte reprit, elle comprit qu'elle provenait de la bouche d'un être humain.

Aussitôt, elle retourna à l'étable et scruta l'obscurité. Un râle lui parvint.

Dans le noir, les chevaux s'agitaient. Elle se saisit de la torche à l'extérieur, qu'elle ôta de son support en métal, puis elle entreprit de localiser la source des lamentations.

Quelqu'un était allongé sur le dos à une extrémité de l'écurie, un bras replié et l'autre rejeté en arrière. Fidelma reconnut sans difficultés la robuste silhouette de Solin d'Armagh.

Elle accourut pour lui porter secours, mais en voyant le sang qui s'écoulait de sa poitrine et dont il tentait vainement d'endiguer le flot, elle sut que frère Solin était perdu. Ses yeux étaient fermés et son visage exprimait une douleur intolérable.

— Solin ! Qui vous a fait cela ?

Ses lèvres s'entrouvrirent et Fidelma se pencha sur lui.

— *Suaviter... suaviter in modo...*

Sa tête retomba. Solin d'Armagh était mort.

Fidelma soupira et termina l'aphorisme à la place du défunt :

— ... *fortiter in re.*

Elle pinça les lèvres et contempla le corps. Que pouvait-il bien vouloir dire par « Ses manières sont douces mais ses actions résolues »... cela n'avait pas de sens. Orla avait affirmé qu'elle tuerait Solin si elle le revoyait, et elle avait apparemment tenu parole.

Fidelma fouilla alors rapidement le corps et regarda autour d'elle en levant la torche. Le rouleau de vélin que frère Dianach avait remis à Solin avait disparu. Orla s'en était-elle emparée ? Mais en quoi la colère d'Orla serait-elle liée à la chute de Cashel ?

Fidelma voulut se relever, mais elle sentit une résistance dans son dos et une voix masculine siffla :

— Ne bougez plus.

Elle s'immobilisa.

— Que voulez-vous de moi ?

L'homme éclata d'un rire cynique.

— Vous avez un drôle de sens de l'humour, lady.

Et à la surprise de Fidelma, il émit un appel sonore destiné aux sentinelles.

— Mais que faites-vous ?

— Retournez-vous, lui ordonna Artgal. Lentement.

Fidelma s'exécuta et se retrouva face au sinistre maréchal-ferrant, guerrier à ses heures. Il tenait une épée qu'il pointait sur elle. Au loin, les gardes répondirent à son cri d'alarme.

— Mais qu'est-ce que vous faites ? demanda à nouveau Fidelma.

— Facile, répliqua Artgal avec un sourire mauvais. Que fait-on quand on trouve une criminelle penchée sur le corps de sa victime ?

— Mais je n'ai pas...

Elle n'eut pas le temps de finir sa phrase. Rudgal et un de ses compagnons se précipitaient déjà dans l'écurie, suivis quelques secondes plus tard par Laisre en personne. Le chef portait une lourde cape, comme s'il avait été réveillé pendant son sommeil. Artgal se raidit respectueusement devant son chef.

— Qu'est-ce que cela signifie, Artgal ? lança Laisre en jetant un rapide coup d'œil autour de lui.

— J'étais de garde et alors que je passais près de l'étable, j'ai vu que la torche éclairant la porte avait disparu. Il y avait de la lumière à l'intérieur. Je suis entré et j'ai vu cette femme...

Il fit un signe de tête en direction de Fidelma.

Laisre fronça les sourcils devant la grossièreté d'Artgal.

— Vous voulez parler de Fidelma de Cashel.

Artgal ne se démonta pas.

— Je l'ai vue penchée sur le prêtre chrétien, Solin. Elle l'a assassiné.

— C'est faux ! s'écria Fidelma, scandalisée.

Laisre venait de repérer le corps sur le sol. Il poussa une exclamation de surprise et se pencha sur lui.

— Par le bras puissant de Lugh, murmura-t-il, c'est bien le messager chrétien d'Armagh !

Il se redressa et fixa Fidelma d'un air ahuri.

— Je ne l'ai pas tué, s'obstina-t-elle.

— Non ? ricana Artgal. Je suis le témoin de ce forfait. Les mensonges ne vont pas arranger votre affaire.

— C'est vous le menteur, répliqua Fidelma. Je vous défie de dire que vous m'avez vue plonger un couteau dans la poitrine de ce malheureux.

Artgal cligna des paupières devant la véhémence de ses dénégations.

— Quand je suis entré, vous étiez agenouillée auprès de lui. Et vous étiez seule.

— Qu'avez-vous à répondre à cela ? dit Laisre, stupéfait.

— Je suivais frère Solin, expliqua Fidelma. J'ai perdu sa trace dans la ruelle et m'apprêtais à faire demi-tour quand j'ai entendu du bruit dans l'écurie. Quelqu'un en est sorti et a disparu dans la nuit. Puis un gémissement est parvenu jusqu'à moi. Je suis entrée et j'ai découvert frère Solin. Avant de mourir, il a juste balbutié quelques paroles en latin qui n'avaient pas de sens. J'allais appeler la garde quand j'ai senti la pointe de l'épée d'Artgal dans mon dos.

— Je n'ai vu personne à part vous, s'obstina Artgal.

— Vous avez la parole d'un *dálaigh* des cours des brehons et ma parole de princesse des Eóghanacht !

— Ce n'est peut-être pas suffisant, répondit Artgal qui refusait de se laisser intimider.

Laisre leva la main.

— Si on considère les circonstances, Fidelma de Cashel, Artgal a raison. Votre parole ne suffit pas. Pourquoi suiviez-vous frère Solin ?

— Parce que...

Fidelma hésitait à révéler ses soupçons. Si Solin appartenait à un complot destiné à renverser Cashel, d'autres personnes devaient être impliquées. Artgal prit son hésitation pour un aveu de culpabilité et arbora un sourire de triomphe.

— Parce qu'elle le détestait. Nous avons tous été les témoins de sa colère au conseil, hier. Je l'ai entendue dire qu'Armagh et Imleach étaient rivaux. En réalité, ils ne cessent de se quereller pour savoir lequel aura le droit de nous soumettre. Voilà qui explique les raisons de ce meurtre.

Tout le monde connaissait l'animosité qui opposait Solin et Fidelma, et Laisre parut gêné.

— C'est une motivation plausible, déclara-t-il.

— Les raisons justifiant ma méfiance à l'égard de Solin sont assez simples, répondit Fidelma. Il s'est levé en pleine nuit et a quitté l'hôtellerie. Cela a éveillé ma curiosité et je l'ai suivi.

— Vous affirmez que vous avez croisé une personne à l'extérieur des écuries, dit Laisre. Pourriez-vous la reconnaître ?

— Elle en est bien sûr incapable ! s'exclama Artgal.

— Laissez-la répondre.

Fidelma n'avait aucune envie de révéler la présence d'Orla, mais elle se retrouvait dans une situation difficile.

— Oui, je le peux, dit-elle à la grande surprise de Laisre. Mais je préférerais ne révéler son nom qu'après avoir mené ma propre enquête.

— Comment cela ?

Tout le monde sursauta en entendant la voix de Murgal qui venait d'arriver.

— Ici, je suis le brehon, lady, et c'est moi qui me charge des investigations.

Laisre se tourna vers le druide, hésita, puis haussa les épaules.

— Murgal a raison, Fidelma. Étant soupçonnée de meurtre, vous êtes destituée de votre charge de *dálaigh* et devrez coopérer avec nous. Et nous exigeons le nom de la personne que vous avez aperçue devant l'écurie.

— Si vous êtes en mesure de le donner, ricana Artgal.

— Il s'agit de lady Orla, dit Fidelma d'une voix posée.

Laisre reprit sa respiration avec difficulté et fixa Fidelma d'un air incrédule.

— Quelle est cette nouvelle perfidie ? s'exclama Artgal avec colère. Elle veut rejeter sa faute sur la sœur de notre chef ! L'épouse de notre *tanist* !

— Je ne sers que la vérité, répliqua Fidelma avec fermeté.

Murgal l'observait maintenant d'un air soupçonneux.

— Croyez-vous la dévoiler en insultant votre hôte, le chef de Gleann Geis, et en affirmant que lady Orla est la meurtrière ?

— J'ai dit que je l'avais vue sortir de l'étable, rien de plus...

— Laisre, voilà un affront à notre peuple ! s'exclama Artgal.

Le chef paraissait tendu.

— Si vous aviez prononcé un autre nom que celui de ma sœur, j'aurais été partisan d'une approche plus conciliante et j'aurais même ajouté foi à vos déclarations.

Fidelma releva la tête d'un air de défi.

— Je n'ai pas choisi qui j'ai vu. Faites quérir Orla si vous voulez qu'elle conteste mon témoignage.

Laisre semblait indécis.

— Voilà une affaire qui se présente mal. Mieux vaut en débattre dans la salle du conseil. Artgal, allez dans les appartements de Colla et Orla, demandez-leur de venir nous rejoindre et ne soufflez pas un mot sur ce qui s'est passé.

Il se tourna vers Murgal.

— Je vous demande de nous accompagner en tant que brehon pour nous conseiller sur la procédure à suivre.

Murgal inclina gravement la tête. Puis il fit signe à Rudgal et à l'autre garde de s'avancer.

— Rudgal nous escortera. Vous, restez auprès du corps et assurez-vous qu'on ne touchera à rien.

— Attendez ! s'écria Fidelma alors que Rudgal la prenait par le bras.

Laisre, qui se dirigeait vers la porte, se retourna.

— Que se passe-t-il ? Désirez-vous modifier votre récit ?

— Je n'ai qu'une parole, répliqua Fidelma avec irritation. Je tenais juste à vous signaler que si j'avais tué Solin à l'instant où Artgal est entré dans l'écurie, j'aurais nécessairement utilisé un couteau. Examinez la blessure, Murgal. Vous qui êtes un brehon, comment est-il mort ?

Murgal lui prit la torche des mains et étudia le cadavre.

— Une seule blessure, portée par un poignard dans la cage thoracique, annonça-t-il.

— Artgal m'a vue penchée sur frère Solin et quand j'ai voulu me redresser, il a cru que je venais d'assassiner cet homme.

— Exactement, confirma Artgal.

— Très bien. J'exige d'être fouillée.

— Pardon ? dit Murgal, interloqué.

— Vous devez rechercher l'arme du crime. Je n'ai pas bougé d'ici depuis qu'Artgal m'a immobilisée. Donc je n'ai pas eu le temps matériel de dissimuler cette arme.

Laisre hésita et croisa le regard de Murgal.

Le druide taciturne tendit la torche à Rudgal.

— Avec votre permission, Fidelma de Cashel...

Il palpa les vêtements de Fidelma avec calme et compétence.

— Elle n'a rien sur elle, annonça-t-il.

— Et maintenant, examinez le sol, ordonna Fidelma.

Elle savait qu'ils ne trouveraient rien, car elle avait jeté un bref coup d'œil autour d'elle après avoir constaté que frère Solin était perdu.

Laisre poussa un profond soupir.

— Nous chercherons, Fidelma, bien que vous ayez sûrement vérifié.

— Je n'ai qu'une seule certitude : je n'ai pas attenté à la vie de frère Solin.

Murgal se tourna vers le compagnon de Rudgal.

— Je vous confie la charge de la perquisition. Si vous trouvez un

poignard, amenez-le-nous. Artgal, allez quérir Orla.

Puis ils se mirent en route pour la salle du conseil. Laisre ouvrait le cortège. Quelques personnes réveillées par le cri d'alarme de Rudgal chuchotaient entre elles, réunies en petits groupes. Fidelma chercha anxieusement Eadulf du regard, mais il n'était pas là. Elle aperçut néanmoins le visage blafard de frère Dianach à la porte de l'hôtellerie.

Rudgal se pencha vers elle et murmura sur un ton d'excuse :

— J'espère que nous serons en mesure de résoudre rapidement ce mystère, ma sœur. Mais votre accusation contre Orla sera mal reçue. Elle est très appréciée à Gleann Geis.

Dans la salle du conseil, Laisre claqua dans ses mains et un serviteur ralluma les lampes à huile et ranima le feu d'où jaillirent des gerbes d'étincelles.

Mal à l'aise, Laisre s'assit dans son fauteuil, Murgal à ses côtés. Fidelma prit place en face d'eux. Rudgal, qui se tenait derrière la religieuse, recula de quelques pas.

— Voilà une péripétie très ennuyeuse, Fidelma, murmura Laisre. Ce matin, nous devons passer un accord.

— J'en suis pleinement consciente, répliqua Fidelma d'un ton glacial. Peut-être ne s'agit-il pas d'une simple coïncidence ? C'est la seconde fois que nous sommes empêchés de mener des négociations.

Elle fixa Murgal droit dans les yeux et le druide s'enflamma aussitôt.

— En tant que brehon, c'est maintenant à moi de mener les débats.

D'un geste de la main, Laisre lui signifia qu'il lui laissait toute liberté et le brehon adressa un sourire pincé à Fidelma.

— Votre affaire se présente mal. Selon vous, quelles seraient vos motivations pour le geste que vous reproche Artgal ?

— Ce n'est pas à moi de répondre à pareille question, mais aucune dispute théologique ne mérite que l'on ait recours à la violence.

— Pourtant, nous savons que les fidèles de votre foi sont en proie à de graves conflits sur des questions qui semblent sans intérêt pour la plupart des gens. Par exemple, des prêtres se révoltent contre l'autorité de Rome et maintenant, nous apprenons qu'Imleach refuse de s'incliner devant Armagh. Pourtant, n'adorez-vous pas le même dieu ?

— Même cela peut être soumis à discussion, dit Fidelma avec un sourire amer.

— Ce frère Solin semblait persuadé qu'il détenait la vérité sur votre Christ et que les autres vivaient dans l'ignorance... Sans doute proclamez-vous comme lui que votre voie est la seule valide ?

— Je ne suis pas aussi impertinente que vous le pensez, Murgal. Les chemins qui mènent à un même objectif sont légion. Ce que nous ne comprenons pas s'accompagne d'un désir farouche de certitudes. Dans leur existence semée d'embûches, la plupart des gens aspirent à des

arguments irréfutables qui ne sont souvent qu'une illusion. Nous sommes nés pour douter. Ceux qui ne savent rien ne doutent de rien. Murgal était interloqué.

— Si vous ne portiez sur vous les signes de la nouvelle foi, je jurerais que vous appartenez à la nôtre. Êtes-vous certaine de ne pas vous être trompée de cape, Fidelma ?

— Pour traverser la vie, ma foi est la meilleure armure et le pire des manteaux.

Alors que les interlocuteurs de Fidelma essayaient de percer le sens de cet aphorisme pour le moins obscur, des bruits de voix parvinrent jusqu'à eux. Artgal apparut avec Colla qui semblait être tombé de son lit. Orla les suivait, les cheveux en bataille, les yeux bouffis et enveloppée dans une cape qu'elle avait passée par-dessus sa chemise de nuit.

— Que se passe-t-il ? demanda Colla. Pourquoi a-t-on requis notre présence en plein milieu de la nuit ? Que font ces gens qui bavardent dans la cour ?

Artgal se tenait devant la porte, le sourire aux lèvres.

— Artgal ne vous a pas informés des récents événements ? demanda Fidelma d'un ton suspicieux.

Colla secoua la tête.

— Il nous a priés de nous lever et nous a annoncé que Laisre désirait nous voir sur-le-champ dans la salle du conseil.

— En tant que brehon, c'est moi qui mène la procédure, intervint promptement Murgal. Orla, étiez-vous dans les parages de l'écurie au cours de l'heure qui vient de s'écouler ?

La stupéfaction qui se peignit sur les traits d'Orla pouvait difficilement être feinte et l'angoisse étreignit Fidelma. Aurait-elle pu se tromper ? Non, c'était impossible.

— S'agit-il d'une plaisanterie ? répliqua Orla.

— Je suis très sérieux. Répondez-moi, je vous prie.

— En sortant d'ici, je suis allée me coucher avec mon mari. Nous n'avons pas bougé de notre lit jusqu'à ce qu'Artgal vienne frapper à notre porte.

La femme du *tanist* était très convaincante.

— Et Colla confirme vos dires ?

— Bien sûr, aboya Colla. Et maintenant, si vous aviez l'obligeance de nous expliquer ce dont il s'agit ?

— Je compatis à votre irritation, Colla. Mais le pire est à venir. Le prêtre d'Armagh, Solin, vient d'être poignardé dans l'étable.

Colla laissa échapper un sifflement de surprise tandis qu'Orla écarquillait des yeux ébahis.

— Mais en quoi cela nous concerne-t-il ? Pourquoi me demandez-vous si je me suis rendue aux écuries... ? Ah !

Elle se tourna vivement vers Fidelma.

— Je vous avais dit que je tuerais ce porc, mais c'était juste une manière de parler. Qu'allez-vous imaginer ?

— Quelqu'un a cru vous apercevoir dans les parages, intervint Laisre avec diplomatie.

— Il s'est trompé, lança Orla sur un ton sans réplique.

— Et je peux le confirmer, ajouta Colla.

Murgal toisa Fidelma avec sévérité.

— Je ne pense pas qu'il soit très utile de poursuivre sur ce terrain, Fidelma.

La religieuse s'adressa alors à Orla.

— Cependant, vous confirmez m'avoir dit hier après-midi, que si vous revoyiez frère Solin, vous le tueriez ?

Orla rougit.

— Je ne le pensais pas du tout.

— Mais pourquoi une telle animosité ?

Orla se mordit la lèvre et jeta un regard en coin à son époux.

— Il m'a insultée.

— De quelle façon ?

— Il... il m'a fait une proposition obscène.

Colla sursauta.

— Quoi ? Mais vous ne m'en avez rien dit.

— J'étais parfaitement capable de me défendre des avances de ce porc libidineux. Je lui ai donné une bonne gifle. Cela explique ma colère... et ma déclaration intempestive.

— Nous comprenons, dit Laisre.

Puis il s'adressa à Fidelma.

— Quel que soit le jugement qu'ait porté ma sœur sur frère Solin, j'estime que son emploi du temps a maintenant été vérifié.

Fidelma ouvrit la bouche, puis se ravisa et haussa les épaules.

Le témoignage de Colla et la sincérité des déclarations d'Orla l'avaient persuadée qu'ils ne changeraient pas leur témoignage. Fidelma était un esprit pragmatique. Elle savait qu'il ne sert à rien d'enfoncer le clou quand on n'est pas en position de force.

— Laissons cette affaire pour l'instant. Qu'Orla et son mari retournent à leur nuit de sommeil malencontreusement interrompue.

Colla hésita, puis se décida.

— Mais que se passe-t-il ici ? lança-t-il d'une voix hostile. Pourquoi Fidelma accuse-t-elle ma femme sur des présomptions aussi minces ?

Murgal leva la main.

— Nous n'avons encore aucune certitude sur l'identité de l'assassin. Et il semblerait que dans l'obscurité, on ait confondu Orla avec une personne dont nous ignorons l'identité. Nous reparlerons de cela demain.

Colla quitta la salle de mauvaise grâce, accompagné de son épouse.

Artgal, les bras croisés, dévisageait Fidelma d'un air insolent.

— J'avais raison, hein ? Votre ruse n'a pas fonctionné.

— Artgal, je suis sûr que des tâches urgentes vous attendent ailleurs, dit Murgal avec fermeté. Et rappelez-vous que Fidelma de Cashel est la sœur du roi de Muman. Quelles que soient les circonstances, vous êtes tenu de lui témoigner les marques de respect dues à son rang.

Contrarié par cette rebuffade, Artgal serra les dents et tourna les talons.

Murgal s'excusa alors auprès de Fidelma.

— Artgal est un homme primitif, qui ne respecte que la force. Cashel et son roi sont trop éloignés d'ici pour l'impressionner. Il ne vous estimera que s'il fait l'expérience du pouvoir que votre frère représente.

Fidelma haussa les épaules.

— Quand on n'a pas de fierté, mieux vaut s'abstenir d'arracher les poils de la barbe d'un lion mort.

— Voilà une épigramme intéressante. Elle est de vous ?

— Non, de Martial. Un poète latin. Et je refuse que l'on me témoigne du respect à cause de mes ancêtres ou du rang de mes parents. J'exige que l'on me traite selon mon mérite.

— Une personne comme Artgal ne se laisse guère impressionner par ce type d'argument, s'interposa Laisre. Pour l'instant, vous êtes accusée de meurtre.

Fidelma estima qu'elle devait reprendre l'offensive.

— En tout cas je suis sûre d'une chose : j'ai vu Orla à l'étable.

— Accuseriez-vous Orla et Colla d'avoir menti ? demanda Laisre.

— Je n'ai pas encore d'opinion sur le sujet.

— Je vous assure pourtant que ma sœur n'est pas une personne à raconter des histoires. Quant à Colla, mon héritier présomptif, vous le vilipendez en laissant entendre qu'il nous trompe pour protéger sa femme. Si votre mode de défense se résume à cela...

— Vous avez donc tous deux décidé que j'étais coupable, comme Artgal le proclame ?

Murgal afficha une mine sombre.

— Vous êtes *dálaigh*, Fidelma, et vous connaissez la procédure. Que voulez-vous que je conclue du témoignage d'Artgal ? Sans compter que vous accusez la sœur de notre chef et que vous traitez le *tanist* et son épouse de menteurs.

Laisre s'était empourpré. L'offense de Fidelma avait fini par user sa patience et soudain, l'insulte l'atteignit de plein fouet.

— Avec tout le respect que je dois à votre rang, vous êtes allée trop loin, Fidelma de Cashel ! s'écria-t-il, emporté par son courroux.

— Je n'ai pas choisi la vision qui s'est présentée à moi, s'obstina

Fidelma.

— Je suis le chef de mon peuple et si nous n'appartenons pas à la même religion, nous partageons le même système juridique. Il remonte à bien plus loin que Patrick le Breton qui a été autorisé à siéger au conseil de Laoghaire pour étudier et réviser nos règlements. Vous connaissez nos lois aussi bien que moi. Cette affaire repose entièrement entre les mains de Murgal, mon brehon.

Puis il se leva et quitta la pièce.

Fidelma se leva à son tour.

— Je n'ai pas touché à un seul cheveu de frère Solin, lança-t-elle à l'adresse de Murgal.

— Alors vous devrez le prouver. Comme la loi nous le dicte, nous nous retrouverons ici dans neuf jours, et vous aurez alors à répondre des charges qui ont été retenues contre vous. Entre-temps, vous serez placée sous bonne garde dans notre chambre d'isolement.

— Neuf jours ? s'exclama Fidelma. Mais comment voulez-vous que je me défende si je suis incarcérée ?

— Personne ne peut se soustraire à la loi et vous oubliez qu'il s'agit d'un assassinat.

Un sombre pressentiment assaillit Fidelma.

— Vous me mettez dans l'incapacité de prouver mon innocence.

— Comme tout habitant de ce royaume, vous êtes autorisée à désigner un brehon qui vous représentera. Nous ne prenons pas en considération le rang et les privilèges.

— Un brehon ? Je m'imagine que les juristes ne sont pas légion à Gleann Geis ! répliqua Fidelma avec amertume.

Murgal détourna la tête et fit signe à Rudgal.

— Emmenez Fidelma de Cashel. Assurez-vous qu'elle sera traitée avec respect et obéissez à toutes ses requêtes concernant son confort ou l'accès, dans des limites raisonnables, aux éléments qui étaleraient sa défense.

Rudgal s'avança, croisa le regard de Fidelma et baissa la tête.

— Je vous attends, Fidelma de Cashel, dit-il d'une voix sourde.

Murgal, les mains derrière le dos, s'était absorbé dans la contemplation du feu. Fidelma comprit qu'il n'y avait plus rien à attendre du druide austère, brehon de Gleann Geis.

CHAPITRE XII

Rudgal ouvrit le chemin vers la chambre d'isolement et Fidelma le suivit sans un mot. Pour la première fois de son existence, et Dieu sait si elle avait traversé de terribles dangers, Fidelma fut envahie par l'effroi. Neuf jours d'incarcération dans une cellule, avec une accusation de meurtre suspendue au-dessus de la tête, sans pouvoir interroger personne ni rassembler de preuves pour prouver son innocence était une perspective effrayante.

Ils traversèrent la cour. Des groupes entretenaient maintenant des conversations animées où résonnaient des accents de colère. Fidelma chercha en vain Eadulf du regard. Rudgal la conduisit jusqu'à un bâtiment de l'autre côté du *ráth*, derrière les écuries. C'était un édifice massif, en granit, d'un seul étage. Rudgal ouvrit une grande porte en bois, et des clameurs et des rires gras leur parvinrent.

— Nous nous trouvons dans le quartier des gardes du corps volontaires du chef. Au *ráth*, nous utilisons cet endroit comme dortoir. C'est également là que nous enfermons ceux qui ont enfreint la loi. Ne prêtez aucune attention au vacarme, je crains que certains des hommes n'aient pas encore dessoûlé depuis qu'ils ont quitté le banquet.

Rudgal la traitait avec certains égards, Fidelma lui en fut reconnaissante, et elle remerciait Dieu de lui avoir épargné d'être escortée par Artgal.

Ils s'engagèrent dans un petit couloir qui passait devant la pièce où se tenaient les gardes, tournèrent à angle droit et tombèrent sur une porte avec une lourde clé en fer engagée dans la serrure.

— Je crains que cette cellule ne manque de confort, s'excusa Rudgal, s'effaçant pour la laisser passer.

— Il faudra bien que je m'en contente, dit Fidelma avec un pâle sourire.

— Si vous désirez quelque chose qu'il est en mon pouvoir de vous accorder sans briser mon serment de loyauté envers mon chef, vous n'aurez qu'à m'appeler.

Fidelma le regarda avec solennité.

— Je n'exigerai pas de vous de dénoncer votre serment... à moins qu'il n'en contredise un autre.

Le charron, guerrier à ses heures, fronça les sourcils.

— Vous voulez parler de mes devoirs envers la foi ?

— Non. Votre chef a juré allégeance à Cashel, qui représente le pouvoir suprême. Si votre chef trahissait Cashel, alors vous seriez libéré de vos devoirs envers lui car il serait entré en rébellion ouverte contre son roi. Vous me comprenez ?

— Je crois que oui. Et je ferai tout mon possible pour vous servir.

— Je vous remercie, Rudgal.

Elle examina le cachot froid et humide avec une grimace de dégoût. Une paillasse était posée à même le sol, cela sentait mauvais et l'endroit n'avait pas été utilisé depuis longtemps. Le seul éclairage provenait d'une fente dans un mur, près du plafond. Rudgal trouva une lampe à huile et l'alluma.

— Je ne peux rien faire de plus, s'excusa Rudgal.

Il semblait très désemparé.

— Vous n'êtes pas responsable de ma situation, Rudgal, seule une fortune adverse est à blâmer. Maintenant, il faut que j'exerce mon intelligence pour me sortir de là.

— En quoi puis-je vous être utile ?

Fidelma réfléchit.

— Eh bien... allez à l'hôtellerie, réveillez frère Eadulf, demandez-lui de rassembler mes objets personnels, dont mon *marsupium*, et demandez-lui de me les apporter ici.

— Il est autorisé à vous rencontrer ? murmura Rudgal d'un air hésitant.

— Ne vous inquiétez pas. N'étant pas en mesure de me déplacer, frère Eadulf sera chargé de ma défense. C'est mon droit de le désigner comme *dálaigh* et il peut me rendre visite aussi souvent qu'il le voudra.

— Très bien, ma sœur. Je vais aller chercher le Saxon.

La porte se referma derrière lui avec un bruit sourd. Quand Fidelma entendit la clé tourner dans la serrure, son cœur se serra. De toute sa vie elle n'avait connu un tel sentiment de désespoir.

L'odeur était insupportable. Elle frissonna et ramena les bras sur sa poitrine comme pour se protéger de la tristesse et de la laideur. Quelque chose bougea sur la paillasse. Un gros rat trotta jusqu'à une faille entre deux pierres où il se coula avant de disparaître. Fidelma commença à arpenter la cellule de long en large. Pourvu qu'Eadulf ne tarde pas ! Dès qu'elle lui aurait donné ses instructions, elle tenterait de s'échapper de ce misérable séjour en pratiquant l'art du *dercad*, la méditation qui avait permis à des générations de mystiques irlandais de calmer leurs angoisses et le flot irrépressible des pensées négatives, afin d'atteindre l'état de *sitcháin*, la paix de l'esprit. Elle s'exerçait depuis longtemps à cette discipline et jamais elle ne lui serait d'une plus grande utilité.

Un quart d'heure plus tard, Eadulf, suivi de Rudgal, pénétrait dans la cellule. Il était défiguré par l'angoisse.

— Fidelma, quel sort funeste vous a amenée en ces lieux ? Rudgal m'a brièvement raconté ce qui s'était passé. Comment dois-je m'y prendre pour vous faire libérer ?

Fidelma lui sourit pour tenter de le tranquilliser.

— Pendant que vous parlez avec le Saxon, dit Rudgal, je vais voir si je peux adoucir votre condition dans cette prison insalubre.

Et il les laissa seuls.

— Dieu, comme je m'en veux ! dit Eadulf en se tordant les mains. J'étais tellement absent au monde que je n'ai pas repris conscience avant que Rudgal vienne me secouer dans mon lit. Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu quand vous avez quitté l'hôtellerie ? J'aurais pu empêcher ce malheur. Si je vous avais accompagnée...

— Calmez-vous, Eadulf, dit Fidelma d'une voix sèche. Vous êtes maintenant mon seul espoir.

Eadulf déglutit avec difficulté.

— Je vous écoute.

— Je ne vous invite pas à vous asseoir sur cette pailleasse, qui est remplie de vermine, et vais donc sans tarder vous expliquer les faits.

Rudgal revint avec un banc en bois.

— Tenez, j'ai également trouvé un lit qui vous protégera de ce sol humide, je vous l'apporte dans un instant.

Fidelma remercia chaleureusement le guerrier.

— Rudgal nous a offert son aide et je crois que nous pouvons lui faire confiance, dit-elle à l'adresse d'Eadulf.

Le moine hocha la tête et Rudgal repartit.

Fidelma s'assit et donna encore quelques détails sur la pénible épreuve qu'elle traversait. Quand elle eut terminé, Eadulf poussa un gémissement de désespoir et ouvrit les mains en un geste d'impuissance.

— Avec Laisre et Murgal contre vous, je suis perdu.

— Vous devez trouver un moyen de déjouer leurs plans, déclara Fidelma en dardant sur lui un regard plein de feu. C'est la tâche d'un *dálaigh*.

— Mais je n'ai pas reçu d'éducation quant aux affaires de droit ! se récria Eadulf.

— Moi, si. Je vous conseillerai. Vous devez démontrer que je disais la vérité. J'ai été désorientée par l'attitude d'Orla et de Colla, dont les arguments sont extrêmement persuasifs. Mais, Eadulf, je jure que j'ai vu Orla sortir de l'écurie. Elle ment avec le soutien de son époux, je ne vois pas d'autre explication. Que j'aie identifié sa sœur a troublé Laisre. Il prend cela pour une injure à l'honneur de sa famille. Si cette affaire s'était résumée à un conflit entre moi et Artgal, Laisre aurait rejeté le témoignage d'Artgal. En impliquant sa sœur, j'encours sa colère.

— Cela ne justifie pas qu'il vous refuse un procès équitable.

— Ah, l'honneur d'une famille est source de problèmes complexes et d'une certaine manière, je le comprends. Les dispositions prises par Murgal ne m'étonnent pas non plus. Tous deux agissent selon les

préceptes de la loi.

— En attendant, comment dois-je procéder ?

— Il faut que je lave mon nom et découvre qui a tué frère Solin. J'en suis hélas empêchée car, selon Murgal, la loi exige que je reste ici pendant neuf jours avant mon procès.

Eadulf se passa nerveusement la main dans les cheveux.

— Si ma mémoire est bonne, en échange d'une certaine somme les personnes d'un rang élevé peuvent être libérées, à condition qu'elles donnent leur parole de se présenter au procès.

Fidelma eut un sourire approbateur.

— Votre mémoire est excellente. Voyez si vous pouvez faire appliquer cet article. Le *ráth* dispose d'une bibliothèque placée sous la responsabilité de Murgal. Elle est logée dans le bâtiment que je vous ai montré.

Eadulf hocha la tête.

— Allez consulter les traités juridiques qui s'y trouvent avant d'exposer vos doléances à Murgal. Dans l'éventualité où il refuserait de me relâcher, demandez-lui une audience afin qu'il justifie sa décision. S'il accepte, nous avons encore une chance de découvrir qui a plongé un couteau dans la poitrine de Solin.

— Mais Murgal est un païen. Vous êtes sûre qu'il possède les livres de droit dont vous me parlez ?

Malgré les tristes circonstances, Fidelma se mit à rire.

— Païens ou chrétiens, nous sommes un peuple érudit, Eadulf. Les druides conservaient des ouvrages bien avant l'arrivée de Patrick et l'adoption de l'alphabet latin. N'adorions-nous pas Ogma, le dieu de la Connaissance, de la Lecture et de l'Écriture ? Et la loi n'a que peu changé depuis l'arrivée de la foi sur ces rivages.

Eadulf pinça les lèvres d'un air réprobateur.

— Faudra-t-il que je supplie Murgal pour avoir accès à ces traités ?

— Même païen et conseiller de Laisre, Murgal demeure un brehon dont le premier devoir est de servir la loi.

— Très bien, mais quels textes dois-je consulter ?

— Les *Cóic Conara Fugill* – les cinq chemins du jugement. Interrogez également les *Berrad Airechta*, ils contiennent les procédures qui s'appliquent à mon cas. Trouvez la faille qui vous permettra de me faire acquitter.

— Je n'ai malheureusement étudié chez vous que la théologie et la médecine, soupira le moine.

— Vous m'avez souvent dit que, dans votre propre pays, vous étiez un magistrat héréditaire. Maintenant, c'est le moment d'user de vos connaissances. Après tout, vous connaissez ma méthode et vous m'avez vue plaider à de nombreuses occasions. Dans les *Cóic Conara Fugill*, concentrez-vous sur l'article de loi traitant de la libération

conditionnelle sur l'honneur, *l'árach*. Je compte sur vous, Eadulf.

Le moine se leva maladroitement et Fidelma l'imita.

— Je tâcherai d'être digne de votre confiance.

Il prit alors sa compagne par les épaules. Leurs regards se croisèrent et le visage d'Eadulf se colora légèrement avant qu'il ne se tourne vers la porte de la cellule. À peine y avait-il frappé que Rudgal l'ouvrit et s'effaça pour le laisser sortir.

Un instant plus tard, Rudgal revenait avec un lit en bois, des couvertures et un pichet d'eau. Le guerrier semblait anxieux.

— Le frère saxon est triste, ma sœur, murmura-t-il en mettant le lit en place.

Et il ajouta :

— J'espère que ces quelques objets donneront à votre détention ici plus de confort.

— Rudgal, rendez-moi service, au nom de la foi. Occupez-vous d'Eadulf, il aura sans doute besoin de votre soutien.

— Ne vous inquiétez pas, je veillerai sur lui.

Sur ce, Fidelma entreprit de se préparer pour le *dercad*. Elle n'entendit pas Rudgal quitter la cellule.

L'aube était encore loin et Eadulf ne pourrait pas approcher Murgal avant plusieurs heures. Après tous ces événements, le druide s'était certainement retiré dans ses appartements. Le moine se dit que pour jouir de toutes ses facultés intellectuelles et mentales, il ferait bien lui aussi de dormir une heure ou deux car en réalité, il s'était fort peu reposé.

Il fut réveillé par des bruits dans la pièce principale. Les événements de la nuit lui revinrent alors à la mémoire et il se sentit submergé par le désespoir. Puis il se leva pour se rendre dans la salle des bains.

Quand il descendit les marches, Cruinn le regarda d'un œil torve et le jeune Dianach, assis à la table, était à l'évidence bouleversé. Il releva la tête et son visage se contracta sous l'effet de la colère.

— Pourquoi l'a-t-elle tué ? s'écria-t-il.

Ces paroles atteignirent Eadulf comme un coup de fouet.

Le garçon s'était à moitié redressé et le fixait d'un air menaçant.

— Le haïssait-elle à ce point ? ajouta-t-il.

Eadulf toisa frère Dianach avec un grand calme.

— Sœur Fidelma n'a pas tué frère Solin.

Cruinn grommela quelque chose d'inaudible sur un ton agressif. La brave femme joyeuse s'était évanouie, laissant la place à une harpie pleine de ressentiment.

Aucun des deux n'était prêt à entendre la version des faits de Fidelma, et Eadulf haussa les épaules. Quand il revint de la salle des bains, Cruinn et Dianach s'étaient éclipsés. Il monta dans sa chambre pour changer de vêtements et lorsqu'il redescendit, il s'aperçut que Cruinn

ne lui avait rien préparé à manger. Eadulf poussa un soupir et se mit en quête de nourriture. Il découvrit un peu de pain, de la viande froide et de l'hydromel et dès qu'il eut fini de manger, il se rendit dans le bâtiment qui abritait la bibliothèque. La première personne qu'il rencontra fut Marga, la belle apothicaire. Fidelma lui ayant rapporté sa réaction quand Marga avait appris qu'il avait étudié la médecine, il s'attendait à une indifférence hautaine. À sa grande surprise, elle s'arrêta juste en face de lui.

— Je ne saurais exprimer des regrets, dit-elle sans préambule. Ce porc de Solin et votre amie chrétienne pourront poursuivre leurs discussions théologiques dans l'autre monde. Remarquez, je comprends que toute femme qui a rencontré Solin ait envie de le supprimer.

— Libre à vous d'exprimer votre opinion, Marga. Mais Fidelma n'a pas tué frère Solin.

Les yeux de la jeune femme s'agrandirent sous l'effet de la surprise.

— Et vous pensez le prouver ?

— Oui, je découvrirai la vérité.

— A ce propos, ironisa Marga, je vous avais fait cadeau de digitale pourprée en pensant m'adresser à une personne peu avertie des choses de la médecine. Puisque vous m'avez menti, je suis en droit de vous attaquer. J'accorde une certaine valeur à la vérité, Saxon, et je pense que cela intéresserait notre brehon de savoir quel prix vous lui accordez.

Eadulf rougit, fouilla dans sa bourse et en tira un *screpall*.

— Tenez, et profitez-en bien.

Marga prit la pièce, l'examina et la laissa tomber délibérément sur le sol, un sourire méprisant aux lèvres. Sans doute espérait-elle qu'Eadulf allait s'abaisser à ramasser l'argent. Eadulf se contenta de contempler Marga d'un air distant avant de pénétrer dans le bâtiment.

Si tous les gens du *ráth* s'étaient convaincus que Fidelma était coupable avant même qu'elle passe en jugement, sa tâche n'allait pas être facile.

Alors qu'il grimpait dans la tour de la bibliothèque, il se perdit dans les couloirs.

— Tiens, le moine saxon ! Que faites-vous ici ?

Esnad, la fille d'Orla, le regardait d'un air langoureux sur le seuil de sa porte.

— Je cherche la bibliothèque.

Elle fit la moue.

— Oh, des livres ! Est-ce qu'une partie de *brandub* vous tenterait ? Si vous en ignorez les règles, je vous les apprendrai.

Elle l'invita d'un geste à la suivre.

— Ici, c'est chez moi.

Eadulf s'empourpra.

— Je suis très occupé, Esnad. Si vous pouviez m'indiquer où se trouve la bibliothèque...

— Puis-je vous aider, Saxon ? lança une voix grave.

Murgal se tenait au pied de l'escalier et le contemplait d'un air inquisiteur.

Esnad laissa échapper une exclamation de dépit et disparut dans ses appartements.

Soulagé, Eadulf se tourna vers Murgal.

— Je voulais vous demander la permission de consulter des textes de loi.

— Pour quoi faire ?

— Vous avez emprisonné Fidelma de Cashel.

— Effectivement.

— Et elle m'a désigné comme brehon.

Murgal parut surpris.

— Mais vous êtes un étranger et donc point qualifié en tant que dálaigh.

— Une personne sans titre a le droit de défendre une affaire devant un brehon. Cela s'applique aussi aux étrangers.

Murgal réfléchit un instant.

— Un tel homme s'appelle «une personne sans langue » mais s'il fait perdre son temps à la cour, il s'expose à des amendes élevées. Êtes-vous prêt à prendre ce risque ?

— Oui.

— J'admire votre courage. Malheureusement, votre intervention sera limitée, car la culpabilité de Fidelma de Cashel est évidente.

Eadulf était scandalisé.

— Vous ne vous êtes pas demandé quelles étaient les motivations de Fidelma pour tuer un prêtre ?

— Quand ils n'ont pas d'ennemi commun, les chrétiens ne cessent de se combattre. Comment appelez-vous cela déjà, à Rome ? *Odium theologicum* ? En réalité, vous vous détestez.

— Puisqu'en tant que brehon vous avez déjà prononcé la sentence, permettez-moi de contribuer à votre maîtrise du latin en portant la phrase suivante à votre connaissance : *Maxim audi alterant partem*, « écoutez l'autre partie ».

Murgal cligna des paupières mais alors qu'Eadulf s'attendait à ce qu'il donne libre cours à sa colère, il éclata de rire.

— Bien dit, Saxon. Allez consulter les livres de loi si cela vous chante et tirez-en le meilleur profit.

— J'ai une deuxième requête à vous faire.

— Je vous écoute.

— Fidelma est incarcérée jusqu'à son procès.

— Oui, il s'agit d'un délai statutaire.

— Mais elle ne peut pas préparer sa défense si elle est privée de liberté.

— La loi est la loi, Saxon. Et je ne peux pas la changer au bénéfice des accusés.

— La loi est également sujette à interprétation. La parole de Fidelma de Cashel, bien connue dans ce royaume, justifie sa relaxe au nom de *l'árach* ou libération conditionnelle sur l'honneur, et ce jusqu'à l'ouverture du procès.

Murgal l'étudia d'un air songeur.

— Pour user d'un concept comme celui de *l'árach*, vous devez être assez familier avec notre système juridique, Saxon.

— En réalité, j'en sais assez peu et voilà pourquoi j'aurais besoin de consulter certains textes. Et en tant que représentant de Fidelma de Cashel, je requiers officiellement une audience avant demain, afin de plaider la relaxe temporaire de Fidelma.

— Quels textes vous seraient utiles ?

Eadulf lui donna le nom des ouvrages que Fidelma lui avait indiqués.

— Voilà un excellent choix, Saxon, admit le druide à contrecœur.

Il fit signe à Eadulf de le suivre. Dans la bibliothèque, le moine admira les nombreuses sacoches accrochées à des patères. Il repéra également des supports qui soutenaient des « baguettes de poètes » - des textes écrits en *ogham*, une ancienne écriture utilisée pendant des siècles, bien avant que la foi n'atteigne l'Irlande. Murgal sortit deux volumes de leurs sacoches qu'il tendit à Eadulf.

— Tenez, vous pouvez les étudier à l'hôtellerie, mais rendez-les-moi dès que possible.

— J'en prendrai le plus grand soin, n'ayez crainte.

Puis ils sortirent de la pièce.

— Recevrez-vous le recours en liberté dans l'attente du jugement de Fidelma de Cashel ? insista Eadulf.

Murgal secoua la tête.

— Une audience impliquerait une nouvelle thèse, sans compter qu'une telle procédure pourrait aller contre les désirs de mon chef, Laisre.

— La loi ne se situe-t-elle pas au-dessus des volontés d'un chef ?

Murgal eut un sourire crispé.

— Vous n'avez pas d'autre argument à me présenter ?

— Si. Fidelma de Cashel n'est pas une religieuse ordinaire, ni une simple avocate, mais la sœur du roi de Muman et son rang doit être respecté. Elle a le droit d'être entendue et informée des raisons justifiant la prolongation de sa détention.

— Je vous ferai connaître ma décision avant ce soir. Elle dépendra aussi de votre faculté à indiquer une voie vers le jugement dans les ouvrages que je vous ai confiés. Que la justice soit avec vous, Saxon.

Ainsi congédié, Eadulf rejoignit l'hôtellerie. Alors qu'il passait au pied de la muraille du *ráth*, dominée par le chemin de ronde, un sixième sens le poussa à faire un écart. Peut-être s'agissait-il d'une perception extrasensorielle, d'un bruit très faible ou d'un autre phénomène inexplicable. Et un pavé provenant des remparts – il entendit le sifflement de sa chute – s'écrasa à ses pieds. À un pouce près, il lui fracassait le crâne.

Eadulf fit un bond, laissant échapper ses livres.

Le cœur battant, il releva la tête à l'instant où une silhouette se rejetait en arrière avant qu'il ait pu l'identifier.

Le visage d'Eadulf se couvrit de sueur. Il était passé à un cheveu de la mort.

Il aperçut alors un homme qui descendait quatre à quatre les marches de l'escalier menant au chemin de ronde. Il recula, prêt à une nouvelle agression, quand il reconnut Rudgal.

— Tout va bien, mon frère ? demanda Rudgal avec anxiété.

— Mon cœur a sauté dans ma gorge et j'ai bien cru qu'il allait m'étouffer, murmura Eadulf.

Rudgal ramassa les livres.

— Vous l'avez échappé belle. De tels accidents sont parfois fatals.

Eadulf plissa les paupières.

— Qui vous a parlé d'accident ?

— Il arrive que certaines de ces pierres se détachent, dit Rudgal d'un air impavide.

— Une main criminelle a poussé celle-ci.

Rudgal parut choqué.

— Vous êtes sûr ? Vous avez reconnu quelqu'un ?

— Non, j'ai juste entraperçu une ombre. Mais vous qui étiez là-haut, n'avez-vous rien remarqué ?

Rudgal secoua la tête.

— J'arpentais les remparts quand je vous ai entendu crier. En me penchant, je vous ai vu avec cette pierre à vos pieds, vous sembliez très choqué et...

Il s'arrêta brusquement et fronça les sourcils.

— Et quoi ? insista Eadulf.

— Rien d'important, je suppose... le jeune frère... comment s'appelle-t-il déjà ? Ah oui, Dianach, il marchait dans l'autre sens avec Esnad et, non loin de là, Artgal discutait avec Laisre. Leur demanderai-je s'ils ont vu quelque chose ? À la réflexion, cela me semble assez aléatoire : leur attitude impassible tendrait à prouver qu'ils n'ont rien remarqué d'anormal.

— Et puis cela ne nous mènerait nulle part. Artgal est le principal témoin contre Fidelma et le jeune Dianach m'a très clairement manifesté son hostilité ce matin. N'en parlons plus.

Il quitta Rudgal et, à l'hôtellerie, il posa les livres sur la table et les ouvrit en bâillant, car il avait peu dormi. Puis l'image de Fidelma dans sa cellule lui revint et son cœur se serra. L'hôtellerie était déserte. Il était clair que Cruinn et frère Dianach l'évitaient.

Il commença à tourner lentement les pages d'un des livres.

Le temps passait, les caractères du texte dansaient devant ses yeux. Les concepts les plus simples semblaient lui échapper, il clignait des paupières et sa tête se faisait de plus en plus lourde.

Un bruit le fit sursauter. Il avait dû brièvement s'assoupir. Rudgal se tenait sur le seuil de la porte.

— Que se passe-t-il ? balbutia-t-il en repoussant son livre, honteux de sa faiblesse.

— Je suis porteur d'un message de Murgal, mon frère. C'est au sujet de l'audience que vous avez sollicitée.

— Me l'accordera-t-il ? demanda Eadulf en se levant.

— Murgal a jugé que vous étiez en droit d'exiger cette audience devant le brehon de Gleann Geis. Je dois lui rapporter les ouvrages qu'il vous avait prêtés. Et si vous lui assurez, par mon intermédiaire, que vous pourrez citer l'acte de procédure légal, il accédera à votre demande. Mais l'audience devra se tenir dans la salle du conseil du chef cet après-midi même, avant le repas du soir.

Eadulf en resta saisi.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

Murgal jouait au chat et à la souris avec lui.

— Une heure après le repas de midi.

— Cela signifie que je n'ai que quelques heures pour me préparer.

Eadulf tenta en vain de contrôler le sentiment de panique qui l'avait envahi tandis que Rudgal l'observait d'un air impassible.

— Murgal prétend que si vous n'êtes pas capable de présenter votre requête cet après-midi, c'est que vous n'avez pas compris les textes.

Eadulf se passa nerveusement la main dans les cheveux.

— Très bien. Dites-lui que j'ai encore besoin de ces livres pendant une heure ou deux. Je les lui rendrai plus tard.

Il fixa les ouvrages d'un air égaré.

— Pourvu qu'il accepte la libération conditionnelle sur l'honneur de Fidelma ! Si l'on considère qu'elle est princesse des Eóghanaght, cela me semble pour le moins justifié.

Rudgal lui adressa un sourire chaleureux.

— Cela serait une excellente chose car la chambre d'isolement n'est pas un endroit pour une personne comme elle, mon frère.

— Malheureusement, je ne suis pas très optimiste quant à l'issue de cette démarche.

Rudgal plissa les paupières.

— Vous craignez de n'avoir pas les connaissances suffisantes pour

faire sortir sœur Fidelma de son cachot ?

Il désigna les livres.

— Qu'est-ce qu'ils vous conseillent de faire ?

Eadulf eut un rire sans joie.

— Ils me disent que je n'y connais pas grand-chose.

— N'y a-t-il rien que l'on puisse tenter ?

— Si Murgal rejette ma requête, il ne me restera plus qu'à prouver qu'Artgal n'est pas un témoin fiable.

Rudgal se frotta le menton.

— C'est un homme ambitieux, un maréchal-ferrant exceptionnel et un excellent guerrier.

— Peut-être cache-t-il un secret ? N'a-t-il jamais trahi l'un des siens au cours d'une bataille ?

Rudgal se mit à rire.

— Cherchez ailleurs, mon frère. À la colline d'Áine, l'année dernière, nous avons ferrailé ensemble contre les Arada Cliach. Il s'est montré très courageux.

— Mais si vous luttiez contre les Arada Cliach à la bataille d'Áine, cela signifie que vous combattiez l'armée du roi de Cashel !

— Nous avons répondu à l'appel de notre chef, Laisre, qui s'était mis au service d'Eoganán des Uí Fidgente. Mais aujourd'hui, Eoganán est mort, et Cashel et les Uí Fidgente ont fait la paix.

— J'ai du mal à suivre votre politique intérieure, grommela Eadulf. Et même si je comprenais vos revirements, cela ne m'aiderait guère. À part les prouesses d'Artgal en tant que guerrier et maréchal-ferrant, n'avez-vous rien d'autre à m'apprendre sur lui ? Parlez-moi de ses ambitions.

— L'ambition n'est pas un crime.

— Mais en ce qui le concerne, en quoi consiste-t-elle ?

— Il veut étendre sa ferme et sa forge, et engager un apprenti afin de prendre femme. Il n'y a rien là de particulièrement répréhensible.

— En effet.

— En réalité, il ne lui manque que quelques vaches pour monter son troupeau. Sa forge ne tourne pas très bien à cause de Goban, le chef maréchal-ferrant. La plupart des gens s'adressent à lui pour les travaux les plus délicats et les mieux payés. Artgal est sans arrêt en quête de travail. Il a du mal à joindre les deux bouts malgré les largesses de Laisre pour le récompenser de ses services comme garde du corps. Enfin, maintenant, il vient d'acheter deux vaches à lait.

— Rien de tout cela ne permet de supposer qu'il n'a pas de parole.

— Un détail me gêne : il n'a pas eu le temps d'économiser suffisamment d'argent pour acheter ces vaches vu qu'il y a deux jours, il n'avait plus un sou. Nous jouions alors de l'argent chez Ronan et Artgal avait beaucoup perdu. À un moment donné, il a même proposé

de gager sa ferme et sa forge.

Eadulf l'écoutait d'une oreille distraite.

— Donc il a gagné les vaches au jeu. En quoi est-ce condamnable ?

Rudgal secoua la tête.

— Il a gagné juste de quoi ne pas perdre ses biens et a quitté la table aussi pauvre qu'à son arrivée.

Eadulf se redressa.

— Mais alors, d'où tient-il ces deux bêtes et comment avez-vous été informé de ce brusque revirement de fortune ?

— Je l'ai entendu raconter à Ronan que s'il avait failli perdre sa ferme, maintenant la fortune lui souriait. Quelqu'un venait de lui donner deux vaches pour le récompenser d'avoir dit la vérité.

— Ce sont ses paroles ? s'enquit Eadulf, brusquement très intéressé.

— Oui, et il a même ajouté que dans neuf jours on lui remettrait une troisième vache et qu'il serait tiré d'affaire.

Eadulf fixa le guerrier aux cheveux blonds qui ne semblait pas mesurer l'importance de sa déclaration.

— Si je résume bien vos propos, Artgal aurait déclaré qu'il avait reçu deux vaches pour avoir dit la vérité et que dans neuf jours on lui en remettrait une troisième ?

— Oui, d'ailleurs cette histoire m'a étonné.

Eadulf se renversa sur sa chaise et tambourina du bout des doigts sur la table.

— Cela vous est-il d'un quelconque secours ? dit Rudgal au bout d'un moment.

Eadulf revint au guerrier.

— Hein ? oui. Peut-être. Je ne sais pas, il faut que je réfléchisse.

Rudgal se balançait d'un pied sur l'autre.

— Il faut que je retourne voir Murgal. Qu'est-ce que je lui dis ?

Eadulf hésita un instant, puis adressa un large sourire au jeune homme.

— Dites à Murgal que je suis prêt et que je maintiens mon recours à la procédure. Rapportez-lui ces livres.

— Je croyais que vous vouliez les garder encore une heure ou deux ?

— Inutile, je sais maintenant quelle voie je dois suivre.

— Et vous vous présenterez dans la salle du conseil cet après-midi ?

— Oui, j'y serai.

Avant de sortir, Rudgal se retourna vers le moine.

— Dès que j'aurai prévenu Murgal, j'irai porter l'heureuse nouvelle à sœur Fidelma. Je vous souhaite bonne chance, mon frère.

Eadulf le salua de la main avant de se plonger dans ses notes.

CHAPITRE XIII

Eadulf avait du mal à dissimuler sa nervosité. Murgal occupait sa place habituelle, à la gauche du chef, qui semblait de méchante humeur. Fidelma était assise devant Laisre et Murgal. Rudgal se tenait derrière elle.

Tous les habitants du *ráth* ou presque se pressaient dans la salle pour assister à l'événement. Le *tanist* et son épouse avaient pris place à la droite du chef. Dianach était également présent et Esnad se tenait près de lui. Debout près de la porte, Artgal affichait un sourire suffisant. Ibor de Muirthemne, le séduisant marchand de chevaux, escortait Marga, la belle apothicaire. Même Cruinn s'était déplacée. Elle tentait de se fondre dans la foule mais, avec son imposant tour de taille, elle ne risquait pas de passer inaperçue. L'atmosphère était tendue.

Murgal réclama le silence, une injonction bien inutile car tout le monde s'était tu dès l'instant où Fidelma avait été amenée dans la salle.

Le clan de Gleann Geis n'avait jamais assisté à pareille cérémonie, comme le reconnut Colla par la suite.

Murgal ouvrit la séance.

— Fidelma de Cashel désire déposer un recours pour une libération conditionnelle sur l'honneur. Cela lui permettrait de demeurer en liberté jusqu'au jour de son procès, qui se tiendra selon la coutume neuf jours après le crime dont la suspecte est accusée.

— Je suis ici pour parler en son nom, déclara Eadulf.

Laisre semblait très contrarié.

— Le Saxon a-t-il ce droit, Murgal ?

— Oui, monseigneur, dit Murgal d'un ton d'excuse.

Laisre pinça les lèvres et, d'un signe de la main, autorisa la poursuite des débats.

— Laisre de Gleann Geis, je vous prie de m'excuser, commença Eadulf d'une voix hésitante. Et je crois de mon devoir d'éclaircir ma position. Je ne suis pas né dans ce royaume et vous m'avez très justement appelé Saxon. Dans mon pays, j'étais *gerefa* héréditaire, le *gerefa* occupant une position similaire à celle d'un brehon. Je jugeais selon la loi de mon peuple. J'ai été converti aux enseignements du Christ par un homme du nom de Fursa, originaire d'Irlande, qui prêchait dans le South Folk. Il m'a persuadé de venir m'instruire à Durrow et à Tuaim Breacain, et malgré de longues études, je ne maîtrise qu'imparfaitement votre langue.

Murgal répondit en lieu et place du chef renfrogné.

— Votre discours démontre que vous vous jugez trop sévèrement, Saxon. Vous faites honneur à la foi de Fursa et nous vous guiderons avec indulgence dans le labyrinthe de nos lois. Sur quel article vous

appuyez-vous pour demander que Fidelma de Cashel soit relâchée dans l'attente de son procès ?

Fidelma, pâle et contractée, occupait pour la première fois de sa vie la position de l'accusée. Eadulf voulut lui adresser un bref sourire d'encouragement mais elle regardait au loin, le visage fermé.

— Je sollicite la libération conditionnelle sur l'honneur de Fidelma de Cashel en vertu de son rang, poursuivit Eadulf.

Laisre secoua la tête et se pencha vers Murgal.

— Cet article existe-t-il ?

Murgal ignore la question de son chef. En tant que brehon dans l'exercice de ses fonctions, il menait seul les débats.

— Il s'agit d'une requête inhabituelle, Saxon. La charge retenue contre Fidelma de Cashel est celle de meurtre au premier degré. Le rang ne garantit pas le droit de la relaxe.

— Si j'ai bien compris le texte des *Berrad Airechta*, dans le cas où le suspect est un prince de bonne réputation et si les preuves ne sont pas concluantes, il peut être remis en liberté jusqu'à son procès qui se tiendra neuf jours plus tard. Cela vaut également pour un meurtre.

Fidelma se tourna vers Eadulf avec un air approbateur. Il n'avait pas perdu son temps en consultant les livres de Murgal mais vu les circonstances, elle ne comptait pas trop sur la liberté provisoire.

— Je vous félicite pour la précision de votre adjuration, dit Murgal. Mais comment, selon vous, cet article s'appliquerait-il dans l'affaire présente ?

— Vous me corrigerez si je me trompe ?

— Vous pouvez en être assuré, ironisa Murgal.

— Eh bien, les commentaires disent que le statut et les qualités du suspect doivent être pris en compte. Quelqu'un dans cette cour conteste-t-il le rang de princesse de Fidelma de Cashel et sa qualification de *dálaigh* ?

Les gens commencèrent à s'agiter.

— Nous n'avons jamais nié les titres de Fidelma des Eóghanaght, déclara Murgal d'un ton las.

— Quelqu'un dans cette cour remet-il en question l'excellente réputation de Fidelma ? Son nom n'inspire-t-il pas le respect et l'affection non seulement à Cashel mais aussi dans les châteaux de Tara ?

Le silence se fit.

— Tout le monde en convient, dit Murgal.

— Alors si sœur Fidelma prête un serment *fír testa*, selon le terme consacré, vous devez accepter sa parole jusqu'à ce que des preuves suffisantes soient réunies contre elle.

Laisre haussa les sourcils en regardant Murgal qui s'adressa à Eadulf.

— Vous venez d'énoncer la loi. Mais nous avons un homme dont le

témoignage annule la parole de Fidelma.

Fidelma avait pressenti cette réponse, car Murgal était un brehon compétent. Il savait qu'une parole était annulée par le témoin d'un meurtre : même si ce témoin ne racontait que ce qu'il *croyait* avoir vu, ses déclarations ne pourraient être réfutées qu'au moment du procès.

Eadulf se tourna vers Artgal qui se tenait au fond de la salle, arborant son éternel sourire moqueur.

— Très bien. Dans ce cas qu'on amène le témoin, dit le moine d'un ton sec.

— Il n'est pas autorisé à parler avant neuf jours, intervint Murgal.

— Il doit s'exprimer maintenant ! insista Eadulf, élevant la voix pour couvrir les murmures de la foule. Si nous voulons décider de la validité de la parole de Fidelma et si ce témoignage annule cette parole, alors nous devons l'entendre sur-le-champ.

Murgal fixait maintenant le Saxon avec une surprise mêlée d'admiration. Il avait trouvé la parade pour interroger Artgal sans plus attendre.

Aussitôt, Artgal s'avança en prenant des poses avantageuses.

— Je suis là, Saxon. Malgré vos airs importants et votre prétention à agir comme un *dálaigh*, je ne changerai pas un mot à ma déposition.

— Artgal, lança Murgal d'un ton glacial, le Saxon est un étranger auquel nous devons le respect. À cet égard, les lois de l'hospitalité ne souffrent aucune exception.

Artgal se tut tout en persistant dans sa mine ironique.

— Je n'ai aucun désir de vous faire changer votre récit, dit Eadulf avec amabilité.

Tout le monde se figea, Fidelma y compris. Elle se demanda où Eadulf voulait en venir.

— Mais alors, pourquoi désirez-vous l'interroger ? s'étonna Murgal.

— Excusez-moi, mais à ce stade de la procédure, j'aurais besoin d'un conseil sur un point de loi particulier.

Murgal s'éclaircit la voix.

— Si vous n'interrogez pas Artgal pour invalider son témoignage, il demeure valide et votre demande de mise en liberté tombe d'elle-même.

Artgal émit un rire sardonique et voulut retourner à sa place.

— Restez où vous êtes !

Le ton violent d'Eadulf était tellement inattendu qu'Artgal s'immobilisa aussitôt. Maintenant, l'assistance fixait Eadulf comme si elle ne parvenait pas à reconnaître le moine timide et réservé dans cet homme plein d'autorité.

— Je n'ai pas encore posé ma question, reprit Eadulf sur un ton aimable mais ferme.

Murgal cligna des paupières.

— Dans ce cas, poursuivez.
— Je connais mal cette procédure, mais j'ai consulté un chapitre intitulé « les cinq voies du jugement ». Artgal est appelé ici en tant que témoin qualifié de *fiadú*, celui qui voit.
— Cela est correct, confirma Murgal.
— Le texte précise qu'il doit être honnête, sensé, consciencieux et jouir d'une bonne mémoire.
— C'est tout mon portrait, Saxon, intervint Artgal qui avait retrouvé le sourire.

— Dites-moi, juge érudit, poursuivit Eadulf sans lui prêter attention, quel est le sens de la maxime *Foben inracus accobar* tirée du même document ?

La tension dans le public se fit palpable.

— Elle signifie que « l'avidité détourne de l'honnêteté », traduisit Murgal tout en sachant qu'il n'apprenait rien à Eadulf.

— Un homme ne peut donc pas déposer devant une cour si cela lui rapporte des avantages matériels ?

À cet instant, un grain de sable tombant sur le plancher de la salle du conseil aurait fait l'effet d'un tremblement de terre.

Eadulf se tourna vers Artgal qui avait changé de couleur et perdu de sa superbe.

— Artgal, avez-vous tiré un profit de votre témoignage contre Fidelma de Cashel ?

Le maréchal-ferrant resta muet.

— Répondez ! tonna Murgal. Rappelez-vous que vous avez prêté serment, non seulement comme membre du clan mais aussi en tant que garde du corps privilégié de notre chef.

Artgal, comprenant que son silence le desservait, tenta de recouvrer son aplomb.

— Pourquoi en aurais-je tiré profit ?

— Vous n'avez pas répondu à ma question, le *tança* Eadulf. Y avez-vous gagné un bénéfice matériel, oui ou non ?

— Non.

— Non ? Vous avez juré de dire la vérité.

— Non.

— Encore ? Dois-je vous rappeler la somme de deux *séds* que vous avez déjà reçue et le *séd* supplémentaire que vous toucherez quand le procès de Fidelma sera terminé ? Comme chacun sait, un *séd* représente une vache à lait.

L'audience laissa échapper une exclamation de surprise.

— Il vous faut maintenant prouver vos allégations, Saxon, s'écria Murgal.

— N'ayez crainte. Voulez-vous que je donne le nom de la personne qui vous a couvert de ses largesses, Artgal ?

Devant l'assurance d'Eadulf, Artgal perdit pied et il secoua la tête.

— Alors dites-nous qui vous a acheté.

— Ce n'était pas de la corruption, protesta Artgal.

— Dans ce cas, comment définissez-vous la subornation de témoin ?

— J'ai vu Fidelma dans l'étable qui se penchait sur Solin. Elle l'a forcément tué.

— Forcément ? Le lien de cause à effet que vous invoquez est sujet à caution, précisa Murgal avec gravité.

— L'un doit entraîner l'autre, s'obstina le maréchal-ferrant.

— On pourrait discuter longuement sur la signification exacte de ce « doit », railla Eadulf. En l'occurrence, l'acte lui-même n'est pas prouvé.

— Nous apprécions nous aussi la nuance, répliqua Murgal avec mauvaise humeur. Et nous prenons note des modifications apportées au témoignage. Artgal, admettez-vous avoir été payé pour raconter cette histoire ?

— Non ! Juste pour ne pas la changer, protesta Artgal.

Eadulf respira soudain plus librement et adressa un regard de triomphe à Fidelma. Mais elle baissait la tête.

— Mais pourquoi auriez-vous désiré corriger votre récit ? s'étonna Murgal.

— Je ne le voulais pas. C'est la vérité. Mais quelques heures après l'incarcération de Fidelma, un homme m'a offert deux *séds* pour m'en tenir à mon histoire. Et un troisième quand le procès de Fidelma de Cashel serait terminé. L'argent n'a que peu de valeur à Gleann Geis et un *séd* revient à une vache. J'ai accepté la proposition de cet homme, qui m'assurait une certaine sécurité.

— Qui est cet homme ? demanda Laisre.

— Je l'ignore. Il faisait sombre et je ne l'ai pas vu. Je n'ai entendu que sa voix.

— Comment la décririez-vous ? insista Murgal.

Artgal ouvrit les mains en un geste d'impuissance et Eadulf décida de jouer le tout pour le tout.

— Si vous ne l'avez pas vu, vous l'avez parfaitement entendu. N'avait-il pas un accent du Nord ?

Artgal était effondré. Toute sa belle assurance l'avait quitté.

— Ne parlait-il pas avec l'accent d'Ulaidh ? tonna Eadulf.

Artgal hocha la tête d'un air malheureux.

Tous les regards se tournèrent alors vers Ibor de Muirthemne dont le visage s'était coloré et qui fixait ses pieds.

— Que vous a-t-il dit exactement ? demanda Murgal d'un ton sévère.

— Que je trouverais deux vaches au matin attachées près de ma ferme et qu'une troisième suivrait dans neuf jours si je m'en tenais à ma version des faits. Je jure que je ne pouvais pas refuser. Il demeurerait là,

près de mon lit, et il aurait facilement pu m'égorger.

— Et ce matin-là, vous avez trouvé les vaches comme il vous l'avait annoncé ?

— Oui.

— En d'autres termes, votre témoignage a été acheté, conclut Eadulf.

— J'ai rendu un témoignage très clair avant d'avoir reçu les vaches, protesta Artgal.

— Il a raison, dit Laisre d'un ton impatient. Ce cadeau peut difficilement être considéré comme de la corruption.

Murgal se frotta le menton d'un air pensif.

— D'après la loi, nous ne pouvons retenir le témoignage d'Artgal contre Fidelma. Il a trahi son honneur et n'est plus digne de foi. Et nous ne disposons d'aucune preuve de la culpabilité de Fidelma de Cashel hors celle qu'il nous avait fournie.

Laisre se tourna vers Artgal en maîtrisant mal sa colère.

— L'homme qui vous a offert les vaches parlait avec l'accent du Nord, dites-vous ?

— Oui, monseigneur.

— En êtes-vous certain ? Ne serait-ce pas plutôt avec un accent saxon ?

Une exclamation d'indignation s'échappa de la bouche des personnes présentes.

— Monseigneur, intervint Murgal, vous n'insinuez tout de même pas que le Saxon a tendu un piège à Artgal pour le discréditer ?

Laisre fixa Eadulf avec hostilité.

— Pourquoi pas ? Cette explication en vaut une autre.

— Monseigneur, reconsidérez vos paroles, prononcées sous l'effet de l'émotion. Artgal est parfaitement capable de distinguer un accent du Nord d'un accent saxon. En disputant cette évidence, vous amenez le discrédit sur votre fonction.

Laisre, empêché par la réprobation de son brehon, dut renoncer à pousser plus loin la querelle.

— Très bien. Dans ce cas, je suppose que nous devons interroger toutes les personnes ici ayant un accent du Nord.

Frère Dianach bondit sur ses pieds, poussant des cris d'orfraie. Eadulf fut surpris par ce brusque changement d'attitude car jusqu'à présent, il s'était toujours montré timide et réservé. Mais sans doute était-il aiguillonné par la peur.

— Vous savez tous qu'à part frère Solin, seuls moi et le marchand de chevaux venons des terres du Nord. Je récusé toute accusation portée contre moi.

Sa voix était montée dans les aigus et son visage avait viré au cramoisi.

— Ce n'était pas ce garçon, dit très vite Artgal. L'homme avait une

voix plus grave.

Fidelma fut la seule à remarquer la satisfaction qui se peignit alors sur les traits de Laisre car tous les regards étaient maintenant tournés vers la place où Ibor de Muirthemne était assis. Mais il avait disparu.

— Juge érudit, s'interposa aussitôt Eadulf, nous perdons de vue l'objet de cette audience. Ce témoin en a dit suffisamment pour prouver la justesse de mon argument. En acceptant un cadeau, il a invalidé son témoignage.

Murgal acquiesça d'un air sombre.

— Vous avez raison. Artgal, vous pouvez quitter cette salle, mais il vous est interdit de franchir les murailles du *ráth*. Votre sort sera reconsidéré plus tard. Vous avez déshonoré votre chef et votre clan.

Artgal n'était pas plus tôt sorti, la tête basse, qu'Eadulf reprit la parole.

— Je demande que sœur Fidelma soit libérée *fír testa*.

Murgal s'apprêtait à accepter quand, à la surprise de tous, Laisre leva la main et se pencha vers le moine.

— Un des chefs d'accusation s'y oppose, Saxon. Quand elle a été accusée de meurtre, Fidelma de Cashel s'est abaissée à faire porter la responsabilité du crime sur ma sœur Orla. Elle a juré qu'elle l'avait vue sortir de l'étable. Mais Orla, son mari l'a confirmé, se trouvait dans sa chambre. Un faux témoignage est une faute suffisante pour garder Fidelma de Cashel sous bonne garde jusqu'à ce qu'elle soit jugée.

La plupart des gens étaient interloqués par l'attitude du chef. Eadulf attendit que le silence se fasse.

— Je comprends combien vous vous sentez insulté par une accusation que vous réprouvez et qui porte atteinte à l'honneur de votre famille. Ce n'est cependant pas un motif pour ignorer les faits.

Il se tourna vers Murgal.

— Selon les enseignements druidiques, il faut aborder un dilemme par la voie du milieu ou troisième voie. Peut-être sœur Fidelma s'est-elle trompée en identifiant Orla. Ce genre de méprise arrive souvent dans l'obscurité. Tout comme Artgal s'est mépris en pensant qu'elle avait tué Solin puisqu'elle était penchée sur lui. Fidelma et Artgal ont sauté à des conclusions trop hâtives. Ils n'ont pas envisagé la troisième voie. Murgal était visiblement impressionné par la plaidoirie d'Eadulf.

— Avez-vous d'autres arguments à nous présenter pour étayer votre thèse ?

— Il y a les preuves matérielles, bien sûr. Fidelma a été fouillée, ainsi que l'étable, et on n'a pas retrouvé l'arme du crime qui est certainement en possession du meurtrier. Laisre confirmera que ses guerriers ont procédé à une inspection systématique. Il n'existe dans l'étable aucun endroit où cacher une arme entre le moment où Artgal

est entré et celui où il a vu Fidelma se redresser. En d'autres termes, les faits confirment le récit de sœur Fidelma... sauf sur un point. Elle a cru voir Orla. Moi, je vous demande de croire qu'elle a vu quelqu'un. Murgal se tourna vers Laisre et ils conversèrent à voix basse. Laisre semblait protester mais Murgal insistait et le chef finit par céder. Murgal se redressa.

— Vous avez très bien défendu Fidelma de Cashel, Saxon, puisque vous l'avez du même coup déchargée des preuves qui pesaient contre elle. L'homme ayant corrompu Artgal est sans nul doute celui qui est en possession de l'arme du crime. Dès qu'Artgal a admis que cet homme parlait avec un accent d'Ulaidh, Ibor de Muirthemne a quitté l'assemblée. Solin étant originaire du même pays, la tragédie est sans aucun doute la conséquence d'une vengeance personnelle. Et donc il n'y a plus aucune raison de retenir Fidelma prisonnière.

Un brouhaha monta de la salle.

Soulagé et triomphant, Eadulf se tourna vers Fidelma qui se leva, et s'adressa au brehon d'une voix forte et claire.

— Murgal, je vous remercie, ainsi que Laisre, pour votre sentence juste et équitable. Mais le meurtre de frère Solin exige d'être élucidé. Avec votre permission, j'aimerais enquêter sur cette affaire. Si Ibor de Muirthemne est coupable, qu'il soit jugé. Je soutiens qu'il y a un lien entre la mort de frère Solin et l'étrange rituel des trente-trois jeunes gens assassinés.

Laisre l'interrompt avant que Murgal ait eu le loisir de répondre.

— Je préférerais que nous terminions les négociations que vous devez conduire avant que vous retourniez à Cashel. Nous vous promettons de faire de notre mieux pour retrouver le marchand de chevaux, qui a corrompu l'un de mes meilleurs guerriers et détruit son honneur.

— Est-ce un ordre ? insista Fidelma.

S'il n'avait tenu qu'à Eadulf, il aurait quitté Gleann Geis dans la plus grande hâte.

— Appelez cela ma préférence, Fidelma de Cashel. Il me semble que notre accord prime sur le reste. À l'avenir, nos relations risquent d'être assez fraîches et plus tôt vous partirez, mieux cela vaudra, car je ne peux oublier l'insulte faite à ma famille. Mais j'ai bien pris note de l'explication du Saxon justifiant votre erreur. Et maintenant, allons nous reposer et retrouvons-nous demain matin. Quant à vous, mes amis, rentrez chez vous.

Laisre, le visage sombre, se leva et quitta la salle à grands pas. Orla et Colla le suivirent. Murgal resta seul pour clore la séance. Eadulf aperçut Dianach qui partait précipitamment, le visage enflammé par l'angoisse. Artgal avait disparu. Eadulf s'apprêtait à rejoindre Fidelma quand il vit Esnad qui lui souriait. Leurs regards se croisèrent et, plutôt que de baisser les yeux comme il sied à une jeune fille, Esnad

adressa une moue provocante au moine. Embarrassé, il détourna la tête.

Cette pucelle de quatorze ans lui faisait ouvertement des avances.

CHAPITRE XIV

Une fois seule avec Eadulf dans l'hôtellerie, Fidelma fit un tour sur elle-même en dansant et prit les mains du moine saxon.

— Vous avez été brillant, s'écria-t-elle avec enthousiasme.

Eadulf devint rouge comme une pivoine.

— J'avais un bon maître, grommela-t-il, embarrassé.

— Vous avez trouvé les lois et les arguments ! Et cette façon dont vous avez piégé Artgal ! Je n'avais jamais vu un avocat manipuler un témoin avec autant d'adresse. Savez-vous que vous seriez en droit de prétendre au titre de *dálaigh* ?

— Sans l'aide de Rudgal, j'aurais été dans l'incapacité de prouver qu'Artgal était indigne de confiance.

Fidelma redevint sérieuse.

— C'est donc lui qui vous a renseigné sur cette histoire de corruption ?

— Figurez-vous qu'il a mentionné par hasard qu'Artgal avait acquis des vaches et j'ai tout de suite compris de quoi il retournait.

Fidelma alla chercher un pichet d'hydromel et des gobelets. Après l'épreuve qu'elle venait de subir, elle avait besoin de réconfort.

— Il faut que je remercie Rudgal. Vous avez utilisé ses informations avec une grande habileté. La façon dont vous avez amené Artgal à confesser sa faute sans avoir à en présenter la preuve était un tour de force.

Eadulf eut un rire ironique.

— Si j'avais été obligé de justifier mes allégations, nous nous retrouvions en très mauvaise posture.

Fidelma, qui était en train de boire, faillit s'étouffer.

— Mais vous aviez des preuves pour appuyer vos insinuations ? demanda-t-elle d'une voix chevrotante.

— Pas vraiment.

Fidelma le fixa d'un air consterné et se laissa tomber sur une chaise.

— Hein ? Expliquez-moi ça.

— Eh bien, Rudgal avait entendu. Artgal se vanter qu'il venait d'acquérir deux vaches à lait. Il n'était pas assez idiot pour révéler le pot aux roses, mais il a précisé qu'une troisième vache viendrait rejoindre les deux premières dans neuf jours. J'ai aussitôt fait le rapprochement avec votre procès. Quant à Rudgal, il m'a raconté cela en toute innocence.

Fidelma fut prise de vertige.

— Vous voulez dire que vous n'aviez pas d'autre argument à présenter à la cour ?

Eadulf ouvrit les mains en un geste d'excuse.

— Selon l'hypothèse la plus vraisemblable, la soudaine richesse d'Artgal était directement liée à son témoignage contre vous. J'ai pris

le risque.

Fidelma était consternée.

— Mais aucun brehon n'aurait osé faire un tel pari devant un tribunal. *Sapiens nihil affirmat quod non probat*. Un homme sage ne tient jamais pour certain ce qu'il ne peut démontrer. Et si Artgal ne s'était pas confessé et qu'on vous ait demandé de démontrer vos accusations ?

Eadulf fit la grimace.

— Artgal m'aurait traité de menteur et serait sorti la tête haute. Mais, Dieu merci, tourmenté par sa mauvaise conscience, il a fini par avouer et je comptais là-dessus.

Fidelma était abasourdie.

— Je n'ai jamais vu pareil stratagème de toute ma carrière d'avocate, murmura-t-elle.

— Fidelma, *Si finis bonus est, totum bonum erit*.

— Oui, tout est bien qui finit bien, mais je vous conjure de garder cette histoire pour vous, surtout n'en parlez jamais à Murgal ou à Laisre. La confession arrachée par tromperie n'est pas recevable dans les cours de justice des cinq royaumes.

Eadulf leva la main.

— Je jure que ce secret restera entre nous. Et il n'empêche qu'Artgal a bel et bien été acheté.

Fidelma fixa son gobelet.

— Ce qui ne cesse de m'étonner. Pourquoi le soudoyer alors qu'il croyait dur comme fer à ce qu'il racontait ? Pourquoi Ibore de Muirthemne aurait-il pris de tels risques en lui offrant ces vaches ?

— Il faut absolument le retrouver.

Fidelma baissa la tête.

— Laisre m'a défendu d'enquêter sur le sujet.

— Ce serait bien la première fois qu'une telle interdiction empêcherait vos investigations, s'écria Eadulf en riant.

— Demain, dès que nous en aurons terminé avec nos négociations, nous y réfléchirons plus longuement. Mais le vent du mystère souffle du nord, et plus précisément d'Ulaidh. Vous rappelez-vous le torque que j'ai ramassé dans la clairière ? Les motifs et la facture en signent la provenance.

— Pourquoi patienter jusqu'à demain ? La soirée a à peine commencé et deux vaches nous attendent à la ferme d'Artgal. Dans certaines circonstances, les bêtes parlent.

La religieuse ouvrit de grands yeux.

— Fidelma ! Ces animaux ne sont pas apparus d'un coup de baguette magique. Peut-être portent-ils une marque. Et si nous découvrons leur provenance, cela pourrait nous mener à Ibore et nous permettre de révéler pour qui il travaille et quels sont ses objectifs.

— Voilà une idée magnifique, Eadulf. Parfois, on est si absorbé par la

contemplation de l'écorce de l'arbre qu'on en oublie le tronc. Décidément, vous raisonnez comme un *dálaigh*. Mais il ne faudrait pas que l'on nous surprenne, Laisre serait furieux.

— Laisre n'en saura rien. Lui et ses amis vont bientôt assister à un nouveau banquet. Rudgal m'a confié tout à l'heure qu'il s'agit cette fois d'une fête traditionnelle.

Fidelma réalisa soudain qu'ils étaient seuls à l'hôtellerie.

— Mais où est Cruinn ? C'est bientôt l'heure du repas.

— Je crains qu'on ne doive se passer de ses services. Elle ne nous apprécie guère et a sans doute renoncé à s'occuper de nous. Quant à frère Dianach, qui a disparu lui aussi, je le soupçonne de ne pas approuver la décision de la cour.

Fidelma était perplexe.

— Je comprends l'attitude de frère Dianach, mais l'animosité de Cruinn me surprend. Frère Solin ne représentait rien pour elle.

— Sa colère vient de vos accusations contre Orla, qui est très appréciée ici.

— Tout compte fait, je ne regrette pas son absence. Cela nous laisse le champ libre et nous permet d'aller et venir sans nous soucier d'elle...

Elle fut interrompue par Rudgal qui entra dans la pièce, l'air gêné.

— Je suis venu vous informer que Cruinn refuse de cuisiner pour vous. Elle est d'esprit assez conservateur et...

— Justement, nous discutons de son attitude.

— Fidelma a été lavée de tout soupçon par Murgal, protesta Eadulf. Comment ose-t-elle refuser d'accomplir son devoir d'hôtesse ?

Rudgal haussa les épaules.

— Elle est femme à penser qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Et elle refuse de remettre les pieds ici tant que vous ne serez pas partis. Murgal a bien tenté de la raisonner, mais en vain. Je suis donc venu vous proposer mes services, malgré mes piètres qualités de cuisinier.

— Je vous remercie, Rudgal, dit Fidelma avec un grand sourire. Tant qu'on nous approvisionnera en nourriture et en boisson, on se débrouillera. Après-demain nous aurons quitté Gleann Geis et je suis sûre que frère Dianach s'adaptera lui aussi à la situation. Mais à ce propos, où est-il ?

— Je ne l'ai pas vu.

Fidelma était déçue. Elle se rappela la conversation mystérieuse qu'elle avait surprise entre lui et Solin, juste avant que le secrétaire d'Ultan ne se rende à son rendez-vous avec la mort. « Avec un peu de chance, avait-il dit au jeune moine, Cashel tombera dans notre camp avant la fin de l'été. » De quel camp parlait-il ? À l'évidence Dianach était impliqué dans un complot. Et maintenant que Solin n'était plus là pour le protéger, elle tenait à interroger dès que possible le jeune scribe timide et gauche. Mais puisqu'il était occupé ailleurs, autant

suivre la proposition d'Eadulf.

Elle se tourna vers Rudgal.

— Nous accompagnerez-vous à la ferme d'Artgal pour examiner ces deux vaches qu'il a reçues en échange de la confirmation de son témoignage ?

Le guerrier parut gêné.

— Est-ce bien raisonnable, ma sœur ? Laisre ne souhaite pas que vous entrepreniez des investigations.

— Même un roi, qui est le serviteur de la loi et non son maître, ne peut interdire à un *dálaigh* d'enquêter sur un crime.

— Je ne doute pas de la sagesse de votre démarche, mais sachez qu'Artgal a enfreint l'interdiction de Laisre de quitter le *ráth*. Il s'est enfui. Et il peut très bien vouloir se venger de la ruine que vous avez apportée sur lui.

Fidelma se leva.

— Peut-être s'est-il rendu à sa ferme pour faire disparaître les preuves de ses malversations ? Auquel cas il faut absolument lui parler, car il est notre seul lien avec Ibor de Muirthemne.

— À moins qu'il ne soit parti ailleurs pour échapper à la justice de Laisre ? s'interrogea Eadulf.

— Je ne le pense pas, répondit Rudgal. Sa chaumière est construite à flanc de colline et elle domine le hameau de Ronan, qui est rentré chez lui pour tenter de retrouver Ibor, mais celui-ci avait déjà quitté Gleann Geis. À son retour au *ráth*, Ronan m'a confié qu'il avait aperçu Artgal sur le chemin qui menait à sa ferme. Il ne l'a pas poursuivi car il avait juste reçu l'ordre de ramener Ibor. Et comme Artgal est un ami et un cousin de Ronan, si Laisre ne lui pose pas directement la question, Ronan se taira.

— Donc Ibor a disparu, soupira Fidelma. On devait s'y attendre.

— Quant à Artgal, je l'imagine mal abandonnant ses bêtes. S'il veut échapper à la colère de Laisre, il passera prendre son bien avant de filer.

— Allons voir s'il est encore chez lui, insista Fidelma.

Ils quittèrent discrètement le *ráth*. Par cette soirée d'été, la nuit ne tomberait pas avant deux bonnes heures, mais tout le monde semblait s'être rassemblé dans la salle du banquet. Les rires et éclats de voix résonnaient dans la cour vide et les portes de la forteresse n'étaient pas gardées. Rudgal suggéra de partir à pied car s'ils prenaient des chevaux, Artgal les repérerait plus facilement.

Rudgal leur montra la ferme d'Artgal, distante d'un mile environ, et tous trois se mirent en route.

Il faisait bon en ce début de soirée, car la journée avait été brûlante à l'extérieur du *ráth*, que ses murailles protégeaient de la chaleur. Des nuages sombres s'accumulaient au-dessus des montagnes. Ils

entendirent le tonnerre gronder au loin, mais, dans la vallée, le soleil brillait.

Rudgal surprit le regard anxieux d'Eadulf.

— Avec l'aide de Dieu, l'orage nous épargnera et éclatera de l'autre côté des montagnes.

Ils longèrent la ferme de Ronan et la chaumière de Nemon avant de grimper la colline. Le charron aux cheveux blonds, guerrier à ses heures, les mena par un sentier pavé de grosses roches irrégulières qui facilitaient l'ascension. Rudgal marchait devant, suivi de Fidelma, puis d'Eadulf. Peu de paroles furent échangées. De temps à autre, Rudgal leur signalait les endroits à éviter, des prés marécageux ou des accidents de terrain dissimulés par des ajoncs.

Ils arrivèrent enfin dans un endroit où les cultures s'étagaient en terrasses, maintenues par des murets. Là se dressait une maisonnette en pierres grises au toit de chaume. Entourée d'une palissade, elle avait la forme ronde d'une ruche. À côté de la chaumière, le feu de la forge, qui semblait n'avoir pas été utilisée depuis longtemps, était éteint. Des outils rouillaient dans un coin.

Ils s'arrêtèrent un instant pour reprendre leur souffle, puis Fidelma cria :

— Artgal !

Aucune réponse et pas un bruit alentour.

— Artgal ! lança Rudgal d'une voix de stentor.

Puis il ajouta à l'adresse des religieux :

— Nous l'avons sans doute manqué de peu et il a emmené ses vaches avant de s'enfuir... non, à la réflexion, il n'aurait pas eu le temps d'aller très loin, les bêtes n'avancent pas vite et nous l'aurions repéré.

Rudgal poussa la porte de la maison. Personne. Les quelques possessions d'Artgal étaient soigneusement rangées et rien ne signalait un départ précipité. Sauf peut-être un linge qui traînait sur le sol. Fidelma le ramassa et vit qu'il s'agissait d'un grand tablier. Elle l'accrocha à une patère, étonnée qu'un homme comme Artgal possède un tablier, mais, d'un autre côté, il s'intégrait parfaitement à cet intérieur d'une étincelante propreté. Après tout, si Artgal tenait aussi bien son ménage que ce qu'elle voyait le laissait supposer, il en avait l'usage.

— J'ai dû me tromper, murmura Rudgal. Mais où est-il donc passé ?

— Le bétail a disparu, fit remarquer Eadulf.

— Il n'y a pas de forêt dans cette vallée et un homme seul avec deux ou trois vaches ne passe pas inaperçu. Peut-être a-t-il laissé des indices signalant son passage ?

Il sortit. Fidelma se tenait au milieu de l'unique pièce et observait avec attention chaque objet. Elle avisa soudain deux gobelets sur la table, donc Artgal avait reçu de la visite. Et il était parti dans la

précipitation, car il n'avait pas pris la peine de ramasser le tablier et de ranger les gobelets dont elle huma le contenu.

Le parfum qu'ils dégageaient, une odeur âcre, lui rappelait quelque chose... oui, mais quoi ?

— Cet Artgal est un homme très méticuleux pour un charron et un guerrier, grommela-t-elle.

Eadulf sourit.

— Les charrons et les guerriers seraient-ils sales et désordonnés ?

— Vous connaissez Artgal. On apprend beaucoup d'un homme en étudiant ses vêtements et je ne l'aurais jamais imaginé dans un pareil cadre. Cette chaumière resplendit de propreté.

— J'ai connu des hommes peu soigneux de leur personne mais très ordonnés chez eux et vice versa.

Soudain, un cri d'horreur retentit.

— Ma sœur ! Mon frère !

La voix de Rudgal.

Eadulf et Fidelma échangèrent un regard plein d'appréhension et se précipitèrent dehors. Rudgal se tenait derrière la maison. Il fixait le sol. Des pieds dépassaient d'une petite cabane. Eadulf reconnut les vêtements de l'homme.

C'était le cadavre de frère Dianach.

— J'ai fait le tour de cette hutte pour tenter de repérer une piste et j'ai trébuché sur le corps, se justifia Rudgal, bien que cela ne fût pas nécessaire.

Eadulf fit une gémflexion tandis que Fidelma s'agenouillait auprès du malheureux.

Le jeune religieux était allongé sur le ventre, le visage dans la poussière, un bras projeté en avant. Du sang imbibait le sol. Fidelma repoussa doucement le corps qui roula sur le dos. Dianach avait la gorge tranchée.

Fidelma examina les lèvres et les gencives, dont elle ne parvenait pas à s'expliquer la teinte bleutée. La blessure saignait encore. Fidelma toucha une main. Elle était tiède. Frère Dianach venait de rendre l'âme, peut-être même le forfait s'était-il accompli quand ils pénétraient dans la maison.

Elle se redressa et scruta les alentours.

— Avez-vous aperçu quelqu'un, Rudgal ?

Le charron s'arracha à la contemplation de Dianach et la fixa d'un air ahuri.

— Ce garçon vient d'être tué, s'impatienta Fidelma. Frère Dianach s'est sans doute caché dans cette cabane en nous voyant arriver. Son meurtrier l'a assailli par-derrière il y a à peine quelques instants.

Eadulf grimpa prestement sur un muret de pierres.

— Alors ? demanda Fidelma.

Le moine secoua la tête.

— Cet endroit est hérissé de haies, de ravines et de murs. Si quelqu'un s'y terre, autant chercher une aiguille dans une meule de foin.

— Pas de bétail ?

— Non.

— Mais pourquoi avoir assassiné ce jeune homme ? soupira Rudgal. Et que faisait-il ici ?

— Quand Artgal a affirmé que celui qui voulait le corrompre avait un accent du Nord, Dianach a semblé bouleversé, dit Fidelma, et il s'est empressé de nier avec véhémence.

— Mais Artgal a aussitôt ajouté que l'homme avait une voix plus grave et sur ce, Ibor de Muirthemne a disparu du *ráth* sans même tenter de se justifier, commenta Eadulf depuis son perchoir.

— Si Ibor était innocent, pourquoi s'est-il éclipsé ? s'interrogea Rudgal.

Eadulf sauta à terre et les rejoignit.

— Et cela ne nous explique pas pourquoi Artgal s'est enfui. La colère de Laisre allait sûrement s'apaiser. Artgal aurait dû payer une amende pour racheter son honneur, mais cela valait mieux que d'errer hors de son clan.

Fidelma se frotta le menton d'un air pensif.

— Vous n'avez pas tort. Et si ça se trouve, le bétail n'a jamais existé.

— Cela dépasse l'entendement ! s'exclama Rudgal. Vous croyez qu'Artgal aurait imaginé toute cette histoire ?

— Réfléchissons. Cet homme avec un accent du Nord a-t-il acheté ces vaches à un fermier de la vallée ? En temps normal, la nouvelle de cette acquisition se serait sûrement répandue, car les commérages volent plus vite que les oiseaux.

— Et s'il les avait amenées avec lui ? suggéra Eadulf.

— Un étranger arrivant ici avec du bétail n'aurait pas manqué d'éveiller la curiosité. On l'aurait aussitôt identifié.

Eadulf s'absorba dans la contemplation du sol derrière la cabane. Quant au guerrier, il attendait des instructions.

— Il faut que vous retourniez au *ráth* pour prévenir Murgal de notre macabre découverte, lui dit Fidelma.

— Laisre ne sera-t-il pas furieux que vous lui ayez désobéi ?

— Ne vous inquiétez pas de cela. Surtout que le meurtre de ce religieux en dehors du *ráth* me concerne directement.

Rudgal partit en courant.

Fidelma se tourna alors vers Eadulf, maintenant assis jambes pendantes sur le mur. Il continuait d'étudier le sol avec attention.

— Quelque chose vous préoccupe ? lui demanda Fidelma.

Eadulf releva la tête.

— Je suis troublé. Si Artgal n'a pas reçu de vaches, pourquoi aurait-il

inventé cette histoire ? D'un autre côté, s'il est bien rentré en possession de ces bêtes, il ne les a pas amenées ici.

— Comment le savez-vous ?

— Regardez autour de vous, Fidelma. Pas la moindre trace de bouse ou de sabots. On ferait mieux de chercher ailleurs.

CHAPITRE XV

Fidelma réfléchit rapidement.

— Alors ? demanda Eadulf.

— Vous avez constaté l'évidence. Et à la lumière de vos observations, je crois bien que j'ai découvert où se cachent ces vaches.

Eadulf ouvrit de grands yeux.

— Venez avec moi.

Fidelma s'éloignait déjà sur le chemin et Eadulf la rattrapa tandis qu'elle descendait vers le hameau de Ronan. Ils marchèrent en silence, Fidelma plongée dans ses pensées. Eadulf la laissa méditer à son aise, car il savait que dans ces moments-là, mieux valait ne pas la déranger. Quand ils atteignirent le bas de la colline, elle s'écarta du sentier, se dirigea droit sur la chaumière de Nemon la prostituée et frappa à sa porte.

Nemon ouvrit aussitôt et, le moment de la surprise passée, elle se força à sourire.

— Encore vous ? On m'avait pourtant affirmé que vous aviez tué l'homme sur lequel vous étiez venue vous renseigner. Comment s'appelait-il déjà, Solin ?

— On s'est trompé, répliqua vertement Fidelma.

— Je n'ai rien d'autre à ajouter sur ce Solin, dit la femme en faisant mine de refermer la porte.

— Il ne m'intéresse plus pour l'instant. Pouvons-nous entrer ?

La robuste épouse de Ronan, Bairsech, était maintenant postée sur le seuil de sa maison et les toisait avec hostilité, les bras croisés et l'air mauvais comme à son habitude.

Nemon s'effaça devant les deux religieux en haussant les épaules.

— Le temps c'est de l'argent, grommela la femme en fixant Eadulf.

— Une devise comme une autre, ironisa Fidelma. Mais aujourd'hui, je suis ici en tant que *dálaigh* enquêtant sur un meurtre. Combien avez-vous demandé pour vos trois vaches ?

Eadulf fut plus surpris que Nemon qui afficha une nonchalance insolente.

— Une vache vaut un *séd*, comme chacun sait. Et j'ai demandé un *cumal* pour les trois. Je ne rendrai pas cet argent, j'en ai assez de traire ces bêtes. Artgal devait passer en prendre deux ce matin.

Par la fenêtre, Fidelma contemplait le troupeau qui paissait dans le pré.

— Je croyais que le troc était la forme d'échange la plus répandue dans cette vallée ?

— Je ne vais pas vivre ici toute ma vie. Hors de Gleann Geis, l'argent achète la liberté.

— Ce n'est pas faux. Vous aviez convenu de veiller sur les vaches

jusqu'à ce qu'Artgal vienne les récupérer et les emmène chez lui ?
Nemon hocha la tête.

— Il était prévu qu'il vienne prendre deux d'entre elles aujourd'hui après la traite. Je devais garder la troisième pendant encore une semaine.

— Et on vous a payée d'avance ?

— Bien sûr. Je ne suis pas idiote.

— Personne n'a prétendu le contraire. Ibor de Muirthemne vous a-t-il donné d'autres instructions ?

Pour la première fois, Nemon parut décontenancée.

— Ibor de Muirthemne ? Qui est-ce ?

— Ce n'est pas avec lui que vous avez traité ?

— Ah, je vois qui vous voulez dire. Non, il ne m'a jamais rendu visite. Il séjournait chez Ronan. Je l'ai croisé sur le chemin mais il n'était pas intéressé par mes services. C'est bien la première fois que je rencontre un marchand loin de chez lui qui refuse un peu de réconfort.

— Mais alors, qui vous a acheté ces bêtes ?

— Le garçon, bien sûr.

— Quel garçon ?

— Celui qui a la tête rasée comme votre compagnon. Je l'ai vu avec Solin.

— Frère Dianach ? interrogea Eadulf.

— Dianach, voilà.

Fidelma était perplexe.

— Quand frère Dianach s'est-il présenté ici ?

— Juste avant l'aube. J'étais profondément endormie quand il a frappé à la porte. J'ai cru qu'il venait pour moi, mais il a sursauté quand je lui ai suggéré de me rejoindre dans mon lit. Ceux qui suivent votre dieu ne tournent pas rond. Pourquoi sont-ils aussi prudes ? À croire qu'il n'y a pas d'hommes parmi eux.

Elle marqua une pause et ajouta avec un sourire moqueur :

— Enfin, Solin, lui, il n'avait rien d'un ascète. C'était un solide gaillard, de ce côté-là, je n'ai rien eu à lui reprocher.

— Vous nous parliez de frère Dianach, la coupa Eadulf, visiblement contrarié.

— Eh bien, il m'a réveillée pour m'annoncer qu'il voulait m'acheter trois vaches, il a accepté mes conditions et voilà.

— Comment frère Dianach a-t-il justifié sa démarche ? Je suppose qu'il vous a expliqué que les vaches étaient destinées à Artgal ?

— Oui. Artgal est le cousin de Ronan et il me rend parfois visite quand il a gagné au jeu. Quand le garçon m'a annoncé que les vaches étaient pour Artgal, j'ai pensé qu'il s'agissait d'un pari. De toute façon, cela ne m'intéressait guère. Artgal est venu ici peu de temps après pour s'assurer que j'avais les bêtes. Il avait peur que le garçon se soit moqué

de lui. En voyant le bétail et en apprenant que le marché avait été conclu, il a paru surpris. Il devait revenir aujourd'hui mais je ne l'ai plus revu.

Eadulf pinça les lèvres.

— Donc Artgal connaissait l'identité de son mystérieux bienfaiteur. Il a menti à la cour quand il a prétendu qu'il ne s'agissait pas de frère Dianach.

— Exactement, dit Fidelma avec flegme. Plus important, frère Dianach a lui aussi menti. Pour des raisons que j'ignore, il tenait à s'assurer que je serais incarcérée et déclarée coupable.

Elle se tourna vers Nemon.

— Dianach s'est-il à nouveau manifesté depuis cette transaction à l'aube ?

Nemon secoua la tête.

— Et quand avez-vous vu Ibor de Muirthemne pour la dernière fois ?

— Il y a quelques heures, quand il sellait son cheval dans le champ de Ronan. Il est parti au galop avec la jument et l'étalon comme si les chiens de Goll de Fomorii étaient à ses trousses. Puis Ronan est arrivé qui le cherchait. Voulez-vous m'expliquer ce qui se passe ?

Ils entendirent des bruits de sabots et Fidelma jeta un coup d'œil par la porte.

— Voici Murgal et Rudgal. Eadulf, allez dire à Murgal que nous sommes ici. J'aimerais lui parler avant qu'il se rende à la ferme d'Artgal.

Eadulf se précipita dehors pour arrêter les cavaliers.

— Qu'est-ce que c'est que toute cette agitation ? s'étonna à nouveau Nemon.

— Artgal a disparu.

— Il viendra récupérer son bien plus tard.

— Il se peut que vous deviez attendre un peu car frère Dianach a été retrouvé assassiné dans la ferme d'Artgal.

Nemon demeura impassible.

— Bon, si je garde les vaches, dit-elle enfin après mûre réflexion, je ne suis pas tenue de rendre l'argent. Les hommes décédés annulent leurs obligations.

Fidelma, choquée par autant de mesquinerie et de froideur, décida qu'il était inutile de prolonger la conversation et quitta la chaumière. Elle trouva Eadulf à la grille, en grande discussion avec Murgal et Rudgal.

— On vous avait dit de ne pas quitter le *ráth* avant que vos tractations avec Laisre soient terminées ! s'écria Murgal en voyant Fidelma.

— Vous avez appris la mort de frère Dianach ? répliqua-t-elle, ignorant ses reproches.

— Rudgal m'a informé de cette nouvelle.

— Vous trouverez le corps dans la ferme d'Artgal, qui a disparu. Et sachez que c'est frère Dianach qui a acheté les têtes de bétail destinées à le corrompre, et non Ibor de Muirthemne. Nemon, votre... fille adoptive, est témoin de la transaction. Et voilà les vaches encore au pré, puisque Artgal n'est pas venu les chercher.

Murgal plissa les paupières et se pencha vers elle depuis sa selle.

— Insinuez-vous qu'Artgal a tué le jeune Dianach ?

— Je n'insinue rien puisque selon vous et Laisre, je ne suis pas autorisée à mener une enquête. Faites donc les investigations qui vous chantent. Moi et Eadulf retournons au *ráth*.

Sur ces mots, les deux religieux s'éloignèrent, laissant derrière eux un Murgal qui bouillait de colère.

À la forteresse, les quelques personnes qu'ils croisèrent, et qui ignoraient tout des derniers événements, leur prêtèrent peu d'attention. Les échos de la fête continuaient de résonner dans la cour. Quand ils pénétrèrent dans l'hôtellerie déserte, la nuit était tombée. Fidelma alluma les lampes et Eadulf s'assit à la table, le menton dans les mains.

— Je ne comprends rien, dit-il au bout d'un moment. Pour quelles raisons frère Dianach aurait-il fait un cadeau à Artgal pour qu'il ne change pas son témoignage ?

Fidelma posa du pain sec, du fromage et une cruche d'hydromel sur la table.

— C'est tout ce que j'ai trouvé. À mon avis, Dianach était impliqué dans les affaires de Solin. Et il était prêt à risquer gros pour s'assurer que je serais emprisonnée et accusée d'assassinat. Je crois que les meurtres des jeunes gens de la clairière, de Solin et de Dianach participent d'un même complot. Mais pourquoi Dianach me voulait-il tant de mal ?

Eadulf se coupa un morceau de fromage.

— La vengeance ? Il croyait peut-être que vous aviez tué frère Solin. Elle secoua la tête.

— Non, cela n'a pas de sens. Il aurait attendu l'issue de l'audience. Pourquoi dépenser un *cumal* pour une tentative de corruption inutile ? Artgal allait témoigner contre moi.

— Alors je ne sais pas.

— J'ai pris une décision, annonça Fidelma. Nous n'avons pas le temps d'attendre la fin des négociations. Si nous trouvons Ibor de Muirthemne, nous tiendrons le premier maillon de la chaîne raccordant tous ces drames. Et je suis convaincue qu'Ibor a emprunté la piste partant de la clairière où a eu lieu le massacre rituel.

— Alors ?

— Alors nous partirons avant l'aube, quand tout le monde dormira.

— Laisre sera furieux, soupira Eadulf.

— Il a intérêt à ce que nous réglions cette affaire s'il ne veut pas que les relations entre Cashel et Gleann Geis soient définitivement ternies. Plus j'y pense, plus je suis persuadée que la résolution de ces mystères est plus importante pour Cashel que nos tractations avec Laisre en vue de l'établissement d'une église et d'une école à Gleann Geis.

Eadulf s'agita sur son siège.

— Plus importante que de convertir cette partie du royaume à la foi ? Ségdæ d'Imleach ne serait pas d'accord.

Fidelma secoua la tête.

— Frère Solin a laissé entendre qu'il était impliqué dans un complot qui amènerait la chute de Cashel avant la fin de l'été. Mon serment à mon frère et les lois de ce pays m'empêchent d'ignorer une telle menace.

Quelqu'un frappa à la porte et la fille d'Orla apparut, portant un panier. Une brève expression de contrariété passa sur son visage quand elle vit Fidelma, mais ses yeux brillèrent quand ils se posèrent sur Eadulf.

— Je savais que Cruinn n'était pas là, dit-elle d'une voix aux inflexions chantantes. Je suis venue vous ravitailler et vous aider à préparer le repas.

Puis elle ajouta à l'adresse de Fidelma :

— Pour tous les deux.

Eadulf se leva et jeta un bref coup d'œil au pain sec et au fromage qu'il s'apprêtait à avaler.

— Vous êtes la bienvenue, Esnad, dit-il en souriant.

La jeune fille commença à déballer du pain frais, des viandes froides, des œufs bouillis et des légumes. Elle avait aussi apporté une amphore de vin.

— Vos parents savent que vous êtes ici ? s'enquit Fidelma.

Esnad releva le menton d'un air de défi.

— J'ai l'âge du choix, répliqua-t-elle d'un ton fâché.

— Ils ne goûteraient peut-être pas que vous nous teniez compagnie après ce qui s'est passé.

— Ils pensent ce qu'ils veulent, je m'en fiche, lança la petite d'un ton péremptoire. Je suis assez vieille pour décider de mes actes.

— Si vous le dites.

Esnad se sentait mal à l'aise en présence de la religieuse et Fidelma s'amusa de l'air gêné d'Eadulf, qui ne savait plus sur quel pied danser devant l'attitude prévenante de la jeune fille. Peut-être avait-elle des révélations intéressantes à faire au moine ? Du coup, Fidelma décida de les laisser seuls.

— J'ai promis de discuter de certains sujets avec Murgal, lança-t-elle.

Le Saxon lui jeta un regard de détresse mais Esnad parut ravie.

— J'espère que je n'interfère pas avec vos projets, dit-elle en

minaudant.

— Pas du tout, répliqua Fidelma. Je reviens dans un instant, et je vous prierai de me garder un peu de cet excellent souper.

Une fois dans la cour plongée dans l'obscurité, elle déambula sans but, puis finit par reprendre le chemin qu'elle avait parcouru la nuit précédente, quand elle suivait frère Solin. Brusquement, elle vit une silhouette tout en rondeurs quitter le bâtiment où logeait Murgal. Elle accéléra le pas.

— Cruinn !

La corpulente hôtelière s'arrêta et, en reconnaissant la religieuse, émit une exclamation étouffée. Si Fidelma ne lui avait pas barré la route, elle se serait éclipsée.

— Cruinn, pourquoi fuyez-vous l'hôtellerie ? lui demanda Fidelma sur un ton de reproche. Qu'est-ce qui me vaut tant d'hostilité ?

La femme la fixa d'un air mauvais.

— Vous êtes *dálaigh* et vous ignorez les lois de l'hospitalité ! Vous avez insulté votre hôte en accusant sa sœur.

— Je sais qu'Orla est très appréciée ici, mais je ne peux dire que ce que je crois être la vérité. Et j'ai moi-même subi un affront immérité.

— Vous avez échappé à la justice grâce à un artifice de procédure, rétorqua Cruinn à la grande stupéfaction de Fidelma.

— Vous semblez tout à coup très au fait des articles de loi, Cruinn. D'où tenez-vous pareilles certitudes ?

Cruinn parut mal à l'aise.

— Je ne fais que répéter ce que tout le monde dit. Si Artgal n'avait pas été assez sot pour accepter les vaches, son témoignage aurait tenu lieu de preuve irréfutable.

— Je n'ai pas tué frère Solin.

Cruinn détourna la tête.

— J'ai des choses à faire, grommela-t-elle. Et plus tôt vous quitterez Gleann Geis, mieux cela vaudra, Fidelma de Cashel.

L'hôtelière partit d'un pas pressé et se fondit dans l'obscurité tandis que Fidelma la suivait du regard. Combien était affligeante l'influence des calomnies et des préjugés sur les personnes raisonnables !

La boutique de l'apothicaire s'ouvrit et deux personnes s'encadrèrent dans le chambranle de la porte : Marga et Laisre. Fidelma s'arrêta, éclairée par la lumière qui se déversait de l'échoppe. Laisre se raidit en la voyant, puis il s'inclina devant Marga.

— Je vous remercie. Combien de fois par jour dois-je prendre cette infusion ?

— Une seule avant le coucher.

Puis la belle apothicaire referma sa porte.

— Eh bien, Fidelma de Cashel, lança Laisre d'un ton amer, je viens d'apprendre par Murgal que vous aviez désobéi à mes ordres et que

vous vous étiez absentée du *ráth*.

— Autant que je m'en souviennne, ce n'était pas un ordre mais un souhait.

— Vous jouez sur les mots.

— Si je n'avais pas quitté le *ráth*, croyez-vous que cela aurait évité la mort de frère Dianach ?

— La mort est venue dans votre sillage. Les corbeaux du malheur volettent au-dessus de votre tête.

— Vous me considérez responsable de tous ces décès ?

Laisre eut un geste d'impatience.

— C'est la première fois dans notre communauté que nous sommes confrontés à de tels événements. Plus tôt vous partirez, mieux nous nous porterons.

Puis il la planta là et partit à grands pas en direction de la salle du conseil.

Fidelma soupira et rebroussa chemin. À l'heure qu'il était, Esnad avait eu tout le temps de s'épancher auprès d'Eadulf.

Elle arrivait devant l'hôtellerie quand la porte s'ouvrit en coup de vent et Esnad la heurta en sortant. Le temps que Fidelma recouvre son équilibre, Rudgal se précipitait dehors à son tour en criant :

— Esnad ! Attendez !

Et ils disparurent.

Fidelma retrouva Eadulf assis là où elle l'avait laissé. Il avait à peine touché à la nourriture.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

— Aucune idée, confessa Eadulf qui paraissait soulagé de la voir. Je commence à croire que cet endroit est maudit. La folie rôde dans la forteresse.

— Pourquoi Esnad tenait-elle tellement à vous parler seule à seul ? J'ai cru qu'elle avait une révélation importante à vous faire, qui nous aiderait peut-être à compléter notre puzzle.

Eadulf haussa les épaules.

— Elle n'a pas arrêté de me poser des questions sur moi, mon pays et ma vie dans le South Folk.

Fidelma était déçue.

— C'est tout ?

— Euh... pas exactement. Elle voulait savoir pourquoi je voyageais avec vous et de quelle nature était notre relation.

Fidelma lui adressa un sourire espiègle.

— De quelle nature... ?

Eadulf s'agita.

— Oui, enfin, vous me comprenez, lança-t-il d'un ton bougon.

Fidelma redevint sérieuse.

— Ces questions visaient-elles un but précis ?

Eadulf était perplexe.

— Non. Bien sûr, si elle était plus âgée...

Fidelma se mordit la lèvre.

— Mais, Eadulf, elle a déjà passé l'âge du choix...

— Elle n'est qu'une enfant, protesta le moine, rouge de confusion.

— Dans ce pays, quatorze ans est l'âge de la maturité. Une fille peut se marier et prendre son destin en main.

— Mais...

— En somme, elle s'est montrée plus qu'amicale à votre égard.

— Pour vous avouer la vérité, j'avais déjà remarqué son attitude provocante auparavant. Mais ce n'est qu'une toquade passagère.

— Donc elle ne nous est d'aucune utilité, conclut Fidelma. Et Rudgal ? Que signifie la scène dont j'ai été le témoin ?

— Je suppose qu'il était venu nous préparer un repas, comme il l'avait promis.

— Mais pourquoi était-il fâché ?

— Peut-être parce que Eadulf l'a devancé. En la voyant, il a paru furieux.

— Comment a-t-elle réagi ?

— Elle n'avait pas l'air contente et elle est partie immédiatement.

— Et il l'a suivie. Intéressant.

— Bon, on mange ? s'impacienta Eadulf. Il se fait tard et si vous désirez toujours vous lancer à la poursuite d'Ibor de Muirthemne...

— Excellente idée, ensuite nous irons nous coucher tôt. Dieu sait ce que la journée de demain nous réserve.

CHAPITRE XVI

Lorsque Fidelma réveilla Eadulf, il faisait encore nuit. Elle était déjà habillée et descendit remplir leurs sacoches de selle avec les provisions qu'il leur restait. Quand Eadulf fut prêt, ils se glissèrent hors de l'hôtellerie, traversèrent la cour en se tenant à l'écart de la lumière vacillante des torches de crainte qu'un des gardes ne les repère.

Ils sellèrent leurs chevaux en silence et les conduisirent hors de l'écurie.

Eadulf rentra le cou dans les épaules à cause du bruit de leurs sabots ferrés, qui réveilla la sentinelle à moitié endormie sur les remparts. L'homme descendit l'escalier et les attendit près des portes. Fidelma comprit que toute tentative de s'éclipser avec discrétion était inutile, et elle décida de jouer le tout pour le tout.

— Qui va là ? demanda la sentinelle d'une voix brusque.

— Fidelma de Cashel, répondit la religieuse sur le même ton.

— L'aube n'est pas encore levée, pourquoi quittez-vous le *ráth* à pareille heure, lady ?

L'homme, apparemment un peu perdu, hésitait entre le respect et l'hostilité.

— Frère Eadulf et moi-même devons nous absenter quelques instants.

— Laisre en a-t-il été informé ?

— Laisre, qui est le chef de Gleann Geis, n'est-il point renseigné sur les affaires de la forteresse ? dit Fidelma qui voulait éviter un mensonge patent.

— Ne me tenez pas rigueur de mon ignorance, se plaignit le garde, mais personne ne m'a informé de votre départ.

— Voilà qui est fait. Si quelqu'un vous interroge, répondez que nous reviendrons au plus vite.

La sentinelle s'écarta et les deux religieux partirent sur le chemin au trot de leurs montures.

Quand ils atteignirent la route qui conduisait au ravin donnant accès à la vallée, Eadulf poussa un soupir de soulagement.

— C'était bien imprudent de prétendre que Laisre était au courant de notre escapade, Fidelma. À notre retour, il risque de nous accueillir fraîchement.

— La sagesse naît sur les ruines de la folie, lança Fidelma en souriant. Je n'ai pas vraiment menti et, avec un peu de chance, on ne s'apercevra même pas de notre fugue.

Quand ils passèrent devant la statue du dieu Lugh de la longue main, qui marquait l'entrée de la vallée, une pâle clarté montait dans le ciel. Dans cette lumière grise, la statue semblait étrange et effrayante. Eadulf se signa et Fidelma éclata de rire.

— Les Anciens voyaient Lugh comme une déité bénéfique et solaire. Ne craignez rien, il ne vous fera aucun mal.

— Comment pouvez-vous garder votre calme devant une pareille apparition ? protesta Eadulf. Un dieu avec des bois sur la tête et des serpents à la main !

Il frissonna.

— Votre peuple n'adorait-il pas de telles divinités avant de se convertir au christianisme ?

— Aucune n'avait des andouillers sur le crâne.

Ils atteignirent l'entrée du ravin et s'engagèrent dans la gorge étroite.

— Qui va là ? cria une voix.

Fidelma avait oublié la sentinelle qui gardait le défilé.

— Fidelma de Cashel, cria-t-elle d'une voix pleine d'assurance. N'étiez-vous point de garde hier après-midi ?

Une ombre se déplaça au-dessus d'eux et un guerrier apparut dans la lumière naissante de l'aube.

— Non, ce n'était pas moi. Pourquoi posez-vous la question ?

— Je me demandais si vous aviez vu Artgal ou le marchand de chevaux, Ibor de Muirthemne ?

— Aucun de ceux qui empruntent ce chemin n'échappe à notre vigilance. Le marchand de chevaux est passé par ici dans l'après-midi, quand mon frère était de garde. Quant à Artgal, personne n'a mentionné son passage. Mais nous avons été informés de son déshonneur.

— Nous vous remercions de ces renseignements. Pouvons-nous poursuivre notre voyage ?

— Allez en paix, dit la sentinelle.

Le temps qu'ils traversent le ravin, le soleil apparut derrière les montagnes et le ciel se teinta d'or et d'orange. La campagne se réveillait dans les pépiements d'oiseaux. Fidelma se dirigea droit sur la clairière maudite, maintenant inondée de lumière. En deux jours, les corbeaux avaient nettoyé les corps des jeunes gens dont il ne restait plus que les os blanchis, luisant au soleil.

Fidelma gagna aussitôt l'endroit où elle se rappelait avoir vu les traces, mais elles étaient effacées.

— Il n'a pas plu à Gleann Geis, lui rappela Eadulf, mais un orage a éclaté au-delà des montagnes. Cela pourrait bien expliquer la disparition de la piste.

Fidelma étudia le sol avec attention.

— Regardez ! s'écria-t-elle. Là, les ornières sont encore visibles.

Guère rassuré, Eadulf la suivit, scrutant le paysage et se demandant s'il était bien sage de s'engager seuls dans une quête forcément périlleuse. Ceux qui n'avaient pas hésité à tuer trente-trois jeunes gens au cours d'un massacre rituel ne manqueraient pas d'exécuter tout

religieux qu'ils croiseraient sur leur route.

— Venez, dit Fidelma, cette piste mène vers le nord.

— Mais jusqu'où voulez-vous aller ? grommela le Saxon. Colla affirme que le sol caillouteux n'a retenu aucune empreinte.

Fidelma désigna la première colline en bordure de la vallée.

— Nous allons grimper en haut de cette élévation. Si nous ne trouvons rien, nous retournerons à Gleann Geis.

— Vous n'avez pas confiance en Colla ? Vous croyez vraiment qu'il tentait de nous leurrer ?

— Je préfère constater les choses par moi-même, répliqua Fidelma. Et n'oubliez pas que j'ai vu Orla aux écuries. La conclusion logique serait que Colla mentait pour protéger son épouse. Ce faisant, il me mettait en grave péril et donc je me méfie de lui.

Ils chevauchèrent en silence. De temps à autre, Fidelma s'arrêtait pour repérer des signes du passage des charrettes. Bientôt, elle ne vit plus rien, et fut bien obligée de constater que Colla avait dit la vérité. À un mile de la colline, les traces avaient été complètement balayées.

— Peut-être Colla n'avait-il pas tout à fait tort, après tout ? avança Eadulf d'un ton ironique.

Fidelma ne prit même pas la peine de le gratifier d'une réponse.

— Si nous revenons les mains vides, quelle excuse donnerons-nous à Laisre ?

Fidelma fit la moue.

— Je n'ai pas l'habitude de fournir des excuses. Il n'a aucun droit de questionner ce que j'entreprends en tant que *dálaigh*.

Elle tira sur les rênes de son cheval, mit sa main en visière devant ses yeux et poussa un soupir irrité.

— Cela me ferait vraiment plaisir d'avoir ne serait-ce qu'une vague idée de ce que nous cherchons, protesta Eadulf.

Fidelma garda le silence. Le chemin caillouteux commença à s'élever. Au bout d'une heure, alors qu'ils atteignaient le sommet de la première colline, Fidelma s'arrêta et tendit le doigt vers le sud.

— Si nous nous dirigeons vers ces prairies, peut-être trouverons-nous d'autres pistes.

Eadulf la suivit de mauvaise grâce, il était convaincu qu'ils perdaient leur temps mais Fidelma s'obstinait. Il s'apprêtait à se rebiffer en lui disant qu'ils feraient mieux de tourner bride quand Fidelma tira brusquement sur les rênes de son étalon.

— Regardez, des traces de sabots ! s'exclama-t-elle sur un ton triomphant.

Eadulf fixa l'herbe piétinée avec exaspération.

— Plein de gens ont pu passer par ici et quel est le lien avec des ornières laissées par une charrette ?

C'est alors que les événements se précipitèrent à une telle rapidité que

les deux religieux n'eurent pas le temps de réagir.

Surgissant de nulle part, six guerriers à cheval apparurent et les entourèrent.

— Ne bougez plus si vous tenez à la vie ! s'écria leur chef, un homme de taille imposante avec une crinière et une barbe rousses, brandissant une épée et un bouclier de bronze incrusté d'émaux.

Fidelma crut que le cœur allait lui manquer quand elle réalisa que l'homme parlait avec un accent du Nord.

Un de ses sbires s'avança pour lui lier les poignets avec dextérité avant de passer à Eadulf. Puis on leur banda les yeux, on leur prit les rênes des mains et on les conduisit au trot vers une destination inconnue. Vu les difficultés qu'ils avaient à se maintenir en selle, ils n'eurent pas le loisir de demander des explications.

La chevauchée s'arrêta aussi brusquement qu'elle avait commencé.

Ils entendirent qu'on hurlait des commandements et des bras puissants les soulevèrent pour les déposer à terre. Quand on leur ôta leurs bandeaux, ils se retrouvaient dans une gorge tellement étroite qu'elle était à peine assez large pour que quatre hommes s'y tiennent de front. Les parois rocheuses s'élevaient à une hauteur qui masquait le soleil.

Le chef roux se tenait debout devant eux, le visage fermé.

— Vous venez de Gleann Geis !

— Nous ne le nions point, répondit froidement Fidelma. Et vous, d'où venez-vous ?

L'homme resta impassible. Ses yeux bleus au regard aiguisé les examinaient avec attention. Il remarqua aussitôt le collier d'or de Fidelma et le type étranger d'Eadulf. Puis il fit signe à un de ses hommes de lui apporter les sacs de selle des deux religieux. Il examina en silence les possessions d'Eadulf, puis passa à celles de Fidelma.

— Seriez-vous de vulgaires voleurs ? ironisa-t-elle. Si vous cherchez des objets de valeur, vous ne trouverez rien car...

À cet instant, l'homme qui fourrageait dans ses affaires en tira le torque et ses yeux brillèrent d'une lueur inquiétante.

— Une femme de Muman qui transporte avec elle un torque d'Ailech ? susurra-t-il.

Il remit le bijou en place et jeta les deux sacoches sur son épaule.

Fidelma avait sursauté au nom d'Ailech, la capitale des rois de l'Uí Néill du Nord, ennemis des rois de l'Uí Néill du Sud dont le fief était Tara.

Le rouquin s'avançait maintenant à grands pas vers une falaise à pic tandis que ses hommes se resserraient autour de Fidelma et d'Eadulf. Avant qu'ils puissent articuler un mot, leurs ravisseurs les obligeaient à avancer en courant vers la muraille, les mains toujours liées derrière le dos. Eadulf ferma les yeux, pensant qu'on voulait les tuer en les précipitant contre la paroi de granit. Puis le froid le saisit et il

s'aperçut qu'ils marchaient désormais dans une grotte mal éclairée par une seule torche. On les avait fait passer par une fissure dans la roche. Là, on les entraîna dans une série de grottes et de passages étroits, puis la petite troupe marqua une nouvelle pause.

— Remettez-leur les bandeaux, ordonna le chef.

Bientôt, ils reprenaient leur progression aveugle.

À un moment donné, ils s'arrêtèrent un instant pour souffler et repartirent de plus belle dans une course folle. Quand ils s'immobilisèrent à nouveau, Fidelma sentit de la chaleur sur son visage.

— Nous avons attrapé un couple d'espions de Gleann Geis, monseigneur, dit le chef.

— Des espions.

Fidelma connaissait cette voix.

— Ôtez-leur ces bandeaux.

On les attrapa sans ménagement et la voix reprit :

— Doucement ! Ne rudoyez pas nos invités.

Fidelma cligna des yeux. Ils se trouvaient dans une grande caverne à l'atmosphère enfumée par des torches crépitantes. Un feu avait été allumé au-dessous d'une cheminée naturelle, et un guerrier surveillait la nourriture qui bouillait dans un chaudron posé sur un trépied. Près de lui, cinq hommes étaient assis sur des couvertures servant de couchage. À un bout de l'ancre, trônant sur un siège en bois, se tenait une figure familière.

Fidelma eut un sourire amer en reconnaissant le jeune marchand de chevaux.

— Je pensais bien que nos chemins se croiseraient à nouveau, Ibor de Muirthemne.

Le jeune homme éclata d'un rire bon enfant.

— Détachez-les et laissez-les s'asseoir, ordonna-t-il.

— Mais, monseigneur, protesta le rouquin, regardez ce que cette femme transportait avec elle.

Et il produisit le torque en or.

Ibor le prit et l'examina attentivement.

— Fais ce que j'ai dit, conclut-il.

L'homme à la barbe rousse obéit à contrecœur et trancha les liens d'Eadulf et Fidelma avec un couteau. Ils se frottèrent un instant les poignets et étudièrent Ibor avec curiosité. Il était maintenant vêtu comme un guerrier, un costume qui lui seyait bien mieux que le précédent.

— Bienvenue à vous, déclara Ibor avec la courtoisie d'un homme recevant dans *son* domaine. Excusez le confort rudimentaire de ce campement...

— Où vous vous cachez des autorités légitimes, intervint Eadulf.

Ibor secoua la tête en souriant.

— Nous devons dissimuler notre présence. Allons, détendez-vous.

Fidelma et Eadulf prirent place sur les couvertures qu'on leur indiquait.

— Pourquoi avez-vous laissé les gens de Gleann Geis vous accuser d'avoir corrompu Artgal ? lança Fidelma sans autre préambule.

— Cela avait déjà été décidé sans que j'y sois pour grand-chose, ironisa Ibor.

— En prenant la fuite, vous avez confirmé leurs soupçons.

— Un repli stratégique pour rejoindre mes hommes.

— Dans quel but ?

Ibor haussa les épaules.

— Détruire un nid de vermines ?

— Frère Dianach est mort. Je sais que c'est lui qui a acheté les vaches destinées à Artgal.

Cela ne sembla pas beaucoup émouvoir le jeune homme.

— Et Artgal ? Qu'a-t-il répondu pour se défendre ?

— Il a disparu.

— Dès qu'Artgal a commencé à mentir au sujet de Dianach, j'ai compris que l'on s'en prendrait à moi, et je ne tenais pas à me retrouver dans la même situation que vous.

— Donc vous saviez que j'étais innocente ? s'exclama Fidelma.

— Quelles raisons aviez-vous de tuer frère Solin ? J'espérais être en mesure de découvrir le coupable mais malheureusement, je me suis vu dans l'obligation de m'esquiver.

— Cela n'explique pas qui vous êtes et ce que vous faites ici, dit Fidelma d'un ton soupçonneux.

— Je suis bien Ibor, lord de Muirthemne.

— Voilà un titre qui ne convient guère à un marchand de chevaux.

— Il est d'un ancien lignage et je suis fier de le porter. Mon ancêtre ne s'appelait-il pas Setanta de Muirthemne, que certains surnommaient Cúchulainn, le molosse de Culainn ?

Fidelma plongeait son regard dans celui d'Ibor et y lut la fierté de ses ascendants.

— Mais pourquoi le seigneur de Muirthemne d'Ulaidh rôdait-il à Gleann Geis sous le déguisement d'un négociant ? Voilà un endroit bien retiré pour des guerriers du Nord.

— En vérité, nous sommes venus ici dans un but précis.

— J'apprécie votre honnêteté.

Ibor lui adressa un sourire désarmant.

— Je vous demande de ne pas utiliser à mauvais escient ce que je vais vous confier.

Fidelma pencha la tête sur le côté.

— Vous n'exigez pas le secret ?

— J'ai confiance dans votre discrétion, et j'espère que vous aurez une meilleure opinion de moi dès que vous aurez entendu mon histoire. Je vous connais de réputation. Et je vois aussi que vous portez le Collier d'or. Voilà pourquoi je m'en remets à vous.

Fidelma l'observa d'un air songeur.

— Je vous répondrai que j'applique la discrétion en toute chose, Ibor. Quant à ma confiance, elle ne vous est pas encore acquise.

— Vu les circonstances, je ne vous en veux pas.

Il jeta un rapide coup d'œil à Eadulf.

— M'assurez-vous de la réserve du frère saxon ?

— Comptez sur lui, il est mon ami. Et maintenant expliquez-moi pourquoi j'ai trouvé ce torque en or sur le site du massacre des trente-trois jeunes gens, dit très vite Fidelma.

Ibor hocha la tête d'un air absent tout en fixant le bijou qu'il tenait à la main.

— Ce torque a été façonné pour un guerrier d'Alaich, mais pour en revenir à mes aventures, au cours de cette dernière semaine, mes hommes et moi avons suivi frère Solin d'Armagh.

— Dépêchés par qui ?

— Sechnassuch, le haut roi de Tara.

— Dans quel but ?

— Découvrir les raisons qui l'avaient poussé à ce voyage.

— Le suspectiez-vous de contrevenir à la loi d'une quelconque manière ? intervint Eadulf.

Le seigneur de Muirthemne eut un rire sans joie.

— Mes soupçons étaient depuis longtemps confirmés. Cet homme avait enfreint tous les codes de la bienséance et de la loi que je connais.

— Je ne comprends pas, dit Fidelma. Vous êtes un homme du Nord et pourtant vous vous targuez d'être un ennemi de frère Solin. N'était-il pas lui aussi un homme du Nord qui appartenait à la foi ? Il affirmait être en mission évangélique.

— Plus diabolique qu'évangélique ! s'exclama Ibor.

Puis il se pencha vers Fidelma.

— N'êtes-vous pas informée des dissensions qui déchirent les rois du Nord ? Vous êtes allée à Tara et aussi à Armagh.

— Frère Solin m'a posé la même question. Or, au cours de mes séjours à Tara et à Armagh, je n'ai pas été avertie de vos querelles internes.

Ibor se redressa.

— Je vais tenter de vous présenter les faits de la façon la plus claire possible. Tout d'abord, sachez que je suis l'envoyé du haut roi Sechnassuch, de l'Uí Néill du Sud, de la branche d'Aedo Sláine. Voici le sceau royal qui prouve ma bonne foi.

Il glissa la main sous sa chemise et en retira un sceau en or attaché à

une chaîne du même métal qu'il laissa examiner à Fidelma.

— Vous qui êtes allée à Tara, le reconnaissez-vous ?

Fidelma reconnut aussitôt le médaillon où était gravée une main ouverte symbolisant la main tendue du roi à son peuple, car dans les temps anciens le mot *ri*, « roi », et *reach*, « atteindre », étaient les mêmes.

— Poursuivez, l'invita Fidelma.

— Frère Solin était le secrétaire d'Ultan d'Armagh, qui avait juré en secret d'appuyer les prétentions de la dynastie des rois d'Uí Néill du Nord, dont Ailech est la capitale.

Fidelma n'avait jamais eu affaire au royaume Uí Néill du Nord. Elle savait seulement qu'Ailech était une cité fortifiée à l'extrême nord-ouest du pays, où le roi régnant, Mael Dúin, affirmait lui aussi descendre du haut roi Niall des Neuf Otages.

— Votre homme affirme que le torque a été fabriqué à Ailech, fit-elle poliment observer.

Ibor hocha la tête.

— Mael Dúin n'est pas le premier de sa dynastie à vouloir s'emparer de la haute royauté de Tara afin d'unifier le Nord. D'autre part, il aimerait que la fonction du haut roi, régnant symboliquement sur les cinq royaumes provinciaux d'Éireann, devienne effective.

— Et que répond Sechnassuch à cet argument ?

— Vous avez rencontré Sechnassuch, qui est très respectueux des lois. En tant que roi des Uí Néill de Tara, il salue l'honneur dont il jouit par la grâce des lois des *Míadslechta*, qui posent la question suivante : Pourquoi les rois des provinces sont-ils plus grands que le haut roi ?

— Parce qu'ils désignent et adoube le haut roi, répondit Fidelma. Le haut roi n'adoue pas les rois provinciaux.

Ibor hocha la tête.

— Vous avez une bonne mémoire, *dálaigh* de Cashel. S'il enfreignait cette loi, Sechnassuch devrait verser la totalité de son prix de l'honneur, soit quatorze *cumals*.

— Devons-nous craindre un retournement de sa part ?

— Lui vivant, rien à craindre de Tara. Mais on ne peut pas en dire autant des Uí Néill du Nord ou de Mael Dúin d'Ailech, rongé par l'ambition. Et sa convoitise ne connaît plus de bornes depuis qu'il est allé en pèlerinage à Rome avant de ceindre la couronne d'Ailech.

— Qu'est-ce que ce pèlerinage vient faire ici ?

— Témoin de la grandeur de Rome, il a été séduit par ses préceptes et a pris un confesseur romain. Celui-ci lui a enseigné comment les peuples avaient été conquis par les empereurs de Rome pour former de grands empires.

— Dans les cinq royaumes, nombreux sont ceux qui ont choisi les dogmes de la voie romaine, fit observer Fidelma. Mais l'allégeance à

Rome n'est-elle pas une question de conscience individuelle ? Mon compagnon, Eadulf, suit les préceptes de Rome, alors que je me suis engagée auprès de l'Eglise de Colomba. Loin de nous combattre, nous discutons en toute amitié et trouvons grand enrichissement à nos conversations.

— Vous avez raison, Fidelma de Cashel, à chacun sa voie. Mais quand quelqu'un est contraint d'emprunter un chemin contre son gré, les conflits éclatent.

— Ce Mael Dúin croit donc qu'il peut imposer sa volonté aux autres ?

— Oui, tant sur le plan religieux que sur le plan temporel, puisqu'il a été chargé de créer dans cette île un empire féodal sur le modèle romain. Un royaume central gouverné par un empereur. Ce qui lui convient on ne peut mieux.

Fidelma poussa un profond soupir.

— Je commence à comprendre où vous voulez en venir. Mael Dúin d'Ailech entend d'abord asservir les Uí Néill du Sud, puis revendiquer la haute royauté qui, au lieu d'être un honneur accordé alternativement à chacun des rois provinciaux, deviendrait l'autorité suprême dont dépendrait l'ensemble des cinq royaumes.

— Voilà.

— Alors les rois des provinces doivent être prévenus dans les plus brefs délais.

— Et Mael Dúin est appuyé par Ultan.

— Qui préfère le titre d'*archiepiskopos* à celui de *comarb*. Nous sommes nombreux à lui avoir donné ce titre par pure courtoisie, moi y compris. Qu'il veuille réorganiser notre Église sur le modèle de Rome, à la limite, je peux le comprendre. Mais qu'il ose envisager de changer nos lois...

— Pourquoi pas, avec l'aide de Mael Dúin d'Ailech ? Si Mael Dúin fonde une haute royauté puissante à Tara favorisant l'organisation et les rituels romains, Armagh prospérera à l'intérieur de la *paruchia* du haut roi. Ultan se voit très bien à la tête des chrétiens irlandais tandis que le haut roi Mael Dúin exercera un réel pouvoir central.

La gravité de cette révélation troubla Fidelma.

— Cela explique bien des discours de frère Solin. Ultan utiliserait donc la puissante autorité de Mael Dúin pour imposer l'autorité d'Armagh sur les autres Églises des cinq royaumes ?

— Voilà.

— Vous oubliez une chose, intervint Eadulf. Même si ce roi d'Ailech soumettait les Uí Néill du Sud, il ne resterait pas longtemps sur le trône de Tara. Cashel, appuyé par Imleach, mettrait rapidement un terme à ses ambitions.

Ibor lui adressa un regard attristé.

— Imleach et Cashel seraient alors en danger, car leurs ennemis

chercheraient par tous les moyens à les affaiblir.

Fidelma sursauta.

— Auriez-vous entendu parler d'un complot ?

— Oui, et il est né à Gleann Geis. Mael Dúin et Ultan sont derrière cette machination. Si les Uí Néill du Nord pénètrent en force dans le sud, les Uí Néill du Sud ne résisteront pas longtemps. Il y a trop de liens de parenté entre Mael Dúin et Sechnassuch pour que les combats se prolongent. Et alors...

Ibor leva les bras au ciel en un geste de résignation.

— Mais Cashel ne permettrait jamais une telle alliance. Il ne suffit pas de souhaiter l'affaiblissement de Cashel pour qu'il se réalise...

— Vous représentez le plus grand, obstacle à l'ambition des Uí Néill. Voilà longtemps que Mael Dúin recherche le point faible de Cashel. Et quel est-il, à votre avis ?

Fidelma réfléchit un instant.

— Les clans les plus belliqueux du Shannon et surtout les Uí Fidgente, au nord-ouest de Muman. Les Uí Fidgente ont tenté à plusieurs reprises de renverser les rois de Cashel et de diviser le royaume de Muman.

— Exactement, acquiesça Ibor.

— Donc frère Solin aurait été envoyé ici pour créer de nouvelles dissensions entre les Uí Fidgente et les Eóghanacht de Cashel ? interrogea Eadulf.

— Il était un agent d'Ultan et, par le biais d'Ultan, un émissaire de Mael Dúin.

— Et vous, quelle était votre mission ? Tuer frère Solin ?

— Non, on m'avait simplement chargé de découvrir les tenants et les aboutissants de la conjuration de Mael Dúin.

Fidelma n'arrivait pas à se convaincre de la perfidie des machinations révélées par le seigneur de Muirthemne. Elle le fixa droit dans les yeux.

— Et le massacre rituel des jeunes gens ?

— Vous avez la réputation de résoudre les puzzles les plus compliqués, Fidelma. Si vous aviez réagi comme on l'avait prévu, à qui cela aurait-il profité ?

— Mais comment étais-je censée réagir ?

— Les responsables de ce carnage avaient été informés qu'une religieuse devait arriver à Gleann Geis. Ils savaient qu'elle déchiffrerait le sens de ce massacre rituel et ont supposé qu'elle ne chercherait pas plus loin.

Fidelma commençait à comprendre.

— Ils ont pensé que, sous l'effet de la panique, je retournerais à Cashel et déclencherai une guerre de religions pour exterminer les barbares de Gleann Geis !

— Cashel, attaque Gleann Geis qui proteste de son innocence. Étape suivante : des preuves sont apportées aux amis de Gleann Geis, démontrant que Cashel est l'auteur du rituel sanglant. On raconte aux clans environnants que Cashel a utilisé le massacre pour justifier l'anéantissement de Gleann Geis. Des clans se soulèvent pour soutenir Gleann Geis. Les Uí Fidgente reprennent aussitôt les armes contre Cashel et la guerre civile ravage notre pays.

— Mais la plupart des clans de ce royaume auraient volé au secours de Cashel, fit remarquer Eadulf.

— Sans doute. Mais les Uí Néill du Nord, horrifiés par de tels actes, auraient encouragé et appuyé leurs alliés pour qu'ils marchent sur Cashel. Une fois Cashel détruit, Mael Dúin aurait entrepris son ascension vers la haute royauté. Les Eóghanacht de Cashel anéantis, personne n'aurait plus été en mesure de défier les Uí Néill.

D'abord incrédule, Fidelma dut se rendre à la sinistre logique d'Ibor.

— Tout cela aurait très bien pu arriver, murmura-t-elle.

Eadulf se sentait terriblement coupable. Il baissa la tête en se rappelant les conseils qu'il avait donnés à Fidelma quand ils avaient découvert les corps et compris la symbolique du massacre.

— Donc les cadavres de ces jeunes gens n'avaient d'autre but que de provoquer notre colère ? Ce n'était qu'une mascarade grotesque destinée à nous renvoyer à Cashel, afin que nous appelions à une guerre sainte contre les païens de Gleann Geis ?

Ibor se tourna vers le Saxon d'un air amusé.

— Je viens de vous l'expliquer.

— Et pendant ce temps-là, ces fils de Satan nous observaient, murmura Eadulf. Vous souvenez-vous, dit-il à Fidelma, que nous avons vu les rayons du soleil briller sur du métal tandis que nous chevauchions vers cette vallée ? On nous surveillait. Dès qu'ils ont compris quel chemin nous allions emprunter, ils ont mis en scène ce terrible spectacle.

Ibor contemplait Fidelma d'un air rêveur.

— Si vous aviez réagi comme ils l'espéraient, ils avaient de bonnes chances de gagner leur pari. Dieu merci, vous avez gardé la tête froide et poursuivi votre route jusqu'à Gleann Geis pour y découvrir la vérité.

Un ange passa tandis qu'ils songeaient au tour du destin qui avait déjoué un complot prévu dans ses moindres détails.

— Sechnassuch m'avait déjà instruit que vous étiez une rebelle, Fidelma, poursuivit Ibor sur un ton admiratif, il paraît que vous ne faites jamais rien comme tout le monde.

— Avec ça, vous ne nous avez toujours pas dit qui est responsable du massacre.

— Des guerriers d'Ailech, répondit Ibor sans hésitation. Ils

appartiennent à la garde personnelle de Mael Dúin, et ils ont juré allégeance à lui et à lui seul,

— Avez-vous été témoin de ce carnage ? demanda Eadulf.

— Non, sinon nous aurions fait tout notre possible pour l'empêcher.

— Comment avez-vous acquis la certitude que ce sont des hommes d'Ailech ?

— Facile. Notre petite troupe, nous sommes une vingtaine, suivait les frères Solin et Dianach. Nous savions qu'ils nous mèneraient au cœur du complot. Nous ne les avons pas quittés des yeux depuis leur départ d'Armagh. À un moment donné, Solin a rejoint une bande de guerriers d'Ailech qui escortait une colonne de prisonniers. Chacun d'eux était...

— Enchaîné par des fers aux chevilles ? l'interrompt Fidelma.

— Comment l'avez-vous deviné ? J'ai vu les corps après le massacre, mais les hommes d'Ailech avaient ôté tous les signes d'identification.

— J'ai constaté les cicatrices et les blessures laissées par les fers sur les chevilles de ces malheureux. Et leurs plantes de pieds étaient couvertes de coupures et d'ampoules. On les avait forcés à parcourir une longue distance.

Le seigneur de Muirthemne hocha la tête.

— Ces otages du tyran Mael Dúin avaient effectivement marché depuis Ailech, que le nom de cette ville soit maudit. Les guerriers étaient accompagnés d'hommes à pied tenant en laisse de gros chiens, sans doute pour prévenir des évasions. Et deux charrettes vides suivaient cette étrange procession, de celles que l'on utilise pour transporter du foin.

Fidelma fit claquer sa langue.

— Cela explique les traces. Que s'est-il passé exactement à ce rendez-vous dont vous avez été le témoin ?

— Frère Solin et le chef des guerriers d'Ailech se sont salués avec des démonstrations d'amitié, et ils ont campé ensemble toute une journée avant que Solin ne poursuive son chemin avec frère Dianach.

— Avez-vous identifié le chef de ces guerriers ? l'interrompt Eadulf.

— Je ne connais pas son nom, mais je ne doute pas de le retrouver dans l'ombre de Mael Dúin. Je peux cependant vous en dire davantage sur une personne qui accompagnait la troupe...

Il marqua une pause pour préparer son effet, qu'il abrégea devant l'impatience de Fidelma.

— Il s'agit d'une femme. Elle était à l'évidence attendue, et fut reçue avec la plus grande courtoisie. J'ai vu une personne qui lui ressemblait à Gleann Geis, grande et mince avec un air d'autorité...

Fidelma releva la tête avec un petit sourire.

— Orla, la sœur de Laisre ?

— Je ne vois aucune autre femme à Gleann Geis qui corresponde à cette description, répliqua gravement Ibor.

CHAPITRE XVII

— Orla ! s'exclama Fidelma. Je suis sûre que c'est elle que j'ai aperçue devant les écuries.

— Je ne peux jurer qu'il s'agissait d'Orla, ajouta Ibor. N'oubliez pas que nous épiions la scène à distance. À l'époque, je ne connaissais même pas l'épouse du *tanist*. Mais je n'ai vu aucune femme à Gleann Geis ainsi vêtue et avec cet air d'autorité. Il faut aussi que je vous conte un incident qui a eu lieu pendant la réunion. Un des otages s'était enfui. Les hommes aux chiens se préparèrent à le poursuivre et la femme discuta avec leur chef. Il nous a semblé qu'elle exigeait de mener elle-même la chasse car tout de suite après, elle est partie à cheval avec trois chasseurs et leurs molosses.

— Avez-vous porté secours au prisonnier ? demanda Eadulf.

Ibor haussa les épaules d'un air résigné.

— C'était impossible sans trahir notre présence. Il allait être capturé dans l'heure. Nous avons cependant remarqué qu'il s'agissait d'un prêtre, car il portait la tonsure. Le sort qui attendait ces malheureux ne m'a pas effleuré l'esprit, sinon j'aurais tenté de les sauver. Tout à ma surveillance de frère Solin, je les ai, à ma grande honte, abandonnés sans comprendre l'horreur des sévices qu'ils allaient subir.

— Qui aurait pu deviner comment la situation évoluerait ? le consola Fidelma. Vous n'avez rien à vous reprocher. Et ensuite, que s'est-il passé ?

— Le pauvre otage fut promptement rattrapé. De retour au campement, la femme conversa un instant avec les autres, puis s'en alla en direction de Gleann Geis avec frère Solin, frère Dianach et deux guerriers d'Ailech.

« Solin et Dianach franchirent le ravin, mais les deux guerriers et la femme s'arrêtèrent là où les corps furent plus tard disposés. Peut-être donnait-elle des instructions aux guerriers qui ont alors rejoint leur compagnie tandis qu'elle disparaissait dans les collines ?

— Quel dommage ! soupira Fidelma.

— Pardon ?

— Quel dommage qu'elle ne soit pas rentrée dans Gleann Geis avec Solin et Dianach !

— Pourquoi donc ?

— Parce que nous aurions pu avoir la confirmation qu'il s'agissait d'Orla en interrogeant les sentinelles qui gardent le défilé. Ils nous auraient dit qui avait accompagné Solin et Dianach jusqu'à la clairière.

— Quant à moi, je me demandais quel était le rôle exact de Solin dans toute cette histoire. Avec mes hommes, nous avons découvert cette cachette et décidé d'en faire notre quartier général. Et là, nous avons été les témoins de deux événements.

— Lesquels ?

— Tout d'abord, alors que nous nous terrions dans les collines, mes éclaireurs m'ont informé que les guerriers d'Ailech avaient assassiné les otages. Le massacre avait eu lieu près d'un cours d'eau, sans doute pour mieux laver les traces du forfait. Le temps que je sois averti, les corps avaient été dénudés, placés sur des charrettes et portés dans la clairière. Nous allions les suivre quand nous avons vu les guerriers d'Ailech revenir avec les charrettes à vide. Dans l'une d'elles étaient empilés les vêtements ensanglantés des victimes. Puis les deux chariots se sont dirigés vers le nord avec leur escorte.

Il enfouit son visage dans ses mains à ces souvenirs douloureux.

— Poursuivez, l'admonesta Eadulf, pressé d'apprendre la suite.

— Mes éclaireurs m'ont alors rapporté votre arrivée dans la plaine. Vous vous êtes arrêtés près de l'endroit où les corps avaient été disposés. Depuis notre poste d'observation, nous vous avons vus traverser la clairière, puis des guerriers avec une femme à leur tête sont venus à votre rencontre. Elle ressemblait à celle qui avait rejoint les guerriers de Mael Dúin un peu plus tôt.

Il marqua une nouvelle pause.

— Et alors ? demanda Fidelma, gagnée par l'impatience.

— J'hésitais sur la démarche à suivre quand on m'a averti qu'un guerrier, dont je sais maintenant qu'il s'appelle Artgal, était arrivé à cheval pour examiner les corps. Vous, la femme et le Saxon aviez disparu dans le défilé. En cet instant, je n'étais pas sûr de votre identité et me demandais ce qu'Artgal cherchait. J'étais loin d'avoir encore tout compris. Ce n'est qu'après le départ d'Artgal que nous nous sommes aventurés dans la clairière.

Il frissonna.

— J'ai été le témoin de bien des barbaries commises dans la fièvre des batailles, mais je n'ai jamais rien connu qui approche cette férocité. Avec mes éclaireurs, j'ai constaté de mes yeux que les otages avaient été mutilés selon le rituel de la Mort aux trois visages, dont l'évocation servait à nous faire peur quand nous étions enfants. C'est l'agencement des corps qui m'a mis sur la voie.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas raconté ce que vous saviez quand vous êtes venu à Gleann Geis déguisé en marchand de chevaux ? Un bien piètre stratagème qui ne m'a pas trompée.

Ibor fit la grimace.

— C'est la première idée qui m'est venue à l'esprit et je dois vous rappeler que j'ignorais votre identité. Quand Laisre nous a présentés, je ne vous connaissais que de réputation. Quant au moine saxon qui vous accompagnait, il aurait tout aussi bien pu être un des hommes de Mael Dúin ou un des partisans d'Ultan. Comment savoir si vous ne faisiez pas partie du complot ?

« Mais j'ai tout de suite soupçonné Orla, car c'est elle qui avait rendez-vous avec frère Solin et les bouchers d'Ailech. Plus j'y pensais, plus j'étais convaincu que Mael Dúin n'avait pas pu concevoir cette machination avec le seul appui de Solin. Il avait forcément un complice dans la place.

Eadulf hocha la tête.

— Que s'est-il passé quand Colla et son escorte sont venus mener leurs investigations ?

— Nous les avons surveillés de loin. J'avais envoyé deux de mes hommes à la poursuite des guerriers d'Ailech, qu'ils ont suivis jusqu'à la frontière des Uí Fidgente, puis ils sont revenus me confirmer que ces créatures du diable étaient en chemin pour Ailech, où leur maître les attendait. Quant à Colla, il a inspecté la vallée, s'est avancé jusqu'au pied des collines où nous nous cachons et a fait demi-tour.

Fidelma déplaça ses jambes engourdis.

— Et c'est alors que vous avez décidé de venir à Gleann Geis déguisé en maquignon.

Ibor hocha la tête.

— Et là, j'ai tout compris ou presque. L'affreuse mascarade du massacre n'avait d'autre but que de déclencher une terrible guerre civile. Seul votre refus de céder à la panique et de crier « au loup » en a enrayé le déclenchement. Malheureusement, frère Solin a aussitôt reconnu en moi un des guerriers d'Ulaidh au service de Sechnassuch.

— J'ai surpris votre conversation à l'étable. Pourquoi ne vous a-t-il pas trahi ?

— Il n'aurait pas manqué de le faire si je n'avais menacé de le dénoncer lui aussi. En réalité, bien des gens de Gleann Geis ont été laissés en dehors du complot. J'essayais de repérer les conjurés quand Solin a été assassiné.

— Et vous avez fui quand les accusations se sont portées sur Fidelma ! s'indigna Eadulf.

— Que pouvais-je faire d'autre ? En agissant ainsi, je savais que les soupçons retomberaient sur moi et il fallait que j'informe Sechnassuch de la situation.

Fidelma fronça les sourcils.

— Il reste encore beaucoup de questions sans réponse.

— Comment Mael Dúin, dans son royaume du Nord, savait-il que Laisre enverrait un messager à Cashel qui solliciterait l'entremise d'un religieux chargé de négocier la construction d'une église et d'une école ? demanda Eadulf. Comment avait-il été prévenu que ce religieux arriverait ce jour-là, permettant ainsi à ses hommes de disposer les corps selon un plan prévu d'avance ?

— Mael Dúin a dû obtenir des informations très précises, affirma Ibor. Orla, qui a emmené ses hommes à l'endroit où vous avez découvert les

corps, agissait-elle pour son propre compte ? Cela semble peu probable. Mais qui d'autre appartenait au complot ?

Fidelma l'approuva.

— Elle faisait certainement partie de la conspiration, mais si Orla était une alliée de frère Solin, pourquoi l'a-t-elle tué ?

Ibor se pencha en avant d'un mouvement brusque.

— Je n'avais pas pensé à cela. Êtes-vous certaine de l'avoir vue devant les écuries ? Dans ce cas, Colla serait son complice.

Fidelma réfléchit un instant.

— Oui, mais si nous sommes confrontés à une machination diabolique pour déclencher une guerre civile ici, pourquoi les conjurés se retourneraient-ils les uns contre les autres ? Pourquoi tuer Solin, puis Dianach ? Cela n'a pas de sens.

Ibor ouvrit les mains en un geste d'impuissance.

— J'espérais que vous m'aideriez à dénouer cette intrigue.

— Je ne peux pas accomplir de miracles, soupira Fidelma. Je n'ai jamais connu d'affaire comme celle-ci, où les pistes ne débouchent nulle part, où les présomptions s'accumulent sans jamais se matérialiser. Je crains qu'il ne faille poursuivre l'enquête au *ráth* de Gleann Geis.

Eadulf se raidit.

— Mieux vaudrait retourner à Cashel informer votre frère de ce que nous savons déjà.

Ibor tomba d'accord avec lui mais Fidelma refusa tout net.

— Je suppose que nous sommes maintenant autorisés à voyager où bon nous semble ? demanda-t-elle à Ibor avec une pointe d'ironie.

— Bien sûr, répondit le seigneur de Muirthemne d'un air contrit. Si mes hommes vous ont interceptés, c'est que je les avais prévenus contre ceux qui sortaient de Gleann Geis. J'allais essayer d'entrer en contact avec vous afin que vous m'aidiez à résoudre cette énigme.

— Dans ce cas, frère Eadulf restera avec vous pendant que je retournerai au *ráth*. Pouvez-vous envoyer un émissaire de confiance chez mon frère, à Cashel ? Il faut l'avertir des plans de Mael Dúin d'Ailech et de l'implication d'Ultan.

— Votre frère n'accordera guère de crédit à un guerrier d'Ulaidh chargé d'un message aussi invraisemblable, protesta Ibor.

— Ne craignez rien. Un de vos hommes pourrait-il aller me couper quelques branches de coudrier ?

Ibor haussa les sourcils et, malgré son étonnement, fit signe à un guerrier du nom de Mer d'exécuter l'ordre de Fidelma.

— Quelles sont vos intentions ? lui demanda-t-il. Gleann Geis est devenu pour vous le lieu de tous les dangers. Si Orla et Colla vous soupçonnent d'être informée du complot, ils n'hésiteront pas à vous tuer. Celui qui a mis en scène le massacre n'est pas un personnage à

avoir des états d'âme.

— Je sais. De combien d'hommes disposez-vous ?

— Vingt guerriers des Craobh Rígh, la branche royale d'Ulaidh, la garde d'élite de nos rois.

— Je crois que je commence à entrevoir un plan. Laissez-moi réfléchir un instant.

Quand le guerrier revint avec un faisceau de baguettes, Fidelma demanda à Ibor de lui prêter un couteau pointu et entreprit de tracer avec dextérité de petites encoches sur le bois. Puis elle tira de son *marsupium* un lien de cuir pour attacher les branches qu'elle tendit à Ibor.

— Votre messenger devra remettre ceci à mon frère en main propre.

Ibor se tourna vers Mer.

— Vous avez bien compris ?

Le guerrier hocha la tête et prit les baguettes.

— Ce sera fait comme vous l'avez commandé, ne vous inquiétez pas, ma sœur.

— J'ai gravé ma missive à Colgú en ogham, l'ancien alphabet de notre langue. Il comprendra.

— Il est vital que ce courrier lui parvienne, ajouta Ibor d'une voix grave. La sécurité des cinq royaumes en dépend.

Mer s'inclina respectueusement et s'éclipsa.

— Il n'arrivera pas chez mon frère avant plusieurs jours, dit Fidelma.

— Lui avez-vous demandé de venir ici avec une armée ? s'enquit Eadulf avec un vif intérêt.

— Pour qu'il tombe dans le piège que Mael Dúin et ses alliés lui ont préparé ? ironisa Fidelma. Non, je l'ai simplement informé de la situation afin qu'il se méfie d'Ailech et d'Ultan d'Armagh.

— Et maintenant, que proposez-vous ?

— Je vais poursuivre mon enquête à Gleann Geis. Ibor a raison, il nous faut trouver des complices qui puissent nous aider à déjouer ce complot visant à détruire Muman. Dès que je connaîtrai le nom de l'auteur de cette conjuration, je chercherai de l'aide.

— Vous n'êtes pas raisonnable. Là-bas, vous serez en danger constant, s'inquiéta Ibor.

Fidelma eut un bref sourire.

— La raison n'est pas toujours la meilleure conseillère. D'autre part, je ne pense pas qu'il me faille plus d'une journée pour résoudre ce mystère.

Eadulf la fixa d'un air stupéfait.

— Je rentrerai au *ráth* en début de soirée, poursuivit Fidelma, et serai en mesure d'agir dès demain matin. Ibor, je veux qu'à l'aube vous preniez le contrôle de tous les points stratégiques de la forteresse avec vos hommes.

Ibor en resta muet d'étonnement et Eadulf n'en crut pas ses oreilles.

— Ce ne sera pas difficile ! s'exclama Fidelma. Les guerriers qui gardent le *ráth* ne sont jamais plus de six et les portes restent ouvertes. Ibor ne semblait pas convaincu.

— Même dans l'obscurité, c'est une gageure d'atteindre le *ráth* sans se faire remarquer. Si les portes ne sont pas fermées, c'est grâce à ce ravin qui est surveillé jour et nuit. Quand des étrangers se présentent, l'alarme est aussitôt donnée.

Eadulf l'approuva.

— Quand nous sommes sortis à l'aube, on nous a demandé notre nom, Fidelma. Ibor a raison, ses hommes ne pourront pas pénétrer dans la vallée.

— Il y a une autre voie d'accès par la rivière.

Ibor éclata d'un rire sans joie.

— Vous oubliez les rapides. Nous ne sommes pas des saumons. Murgal s'est vanté devant nous de l'inviolabilité de Gleann Geis.

— D'après Cruinn, un chemin longe la rivière en passant par des cavernes et des grottes, et finit par émerger à la lumière dans la vallée suivante.

Le seigneur de Muirthemne était sceptique.

— Doit-on la croire ?

— Elle a laissé échapper cette information dans la conversation et ensuite, elle a semblé s'en repentir. Je suis convaincue que nous pouvons accéder à Gleann Geis à pied. Trouvez cette piste et vous atteindrez la forteresse à la faveur de l'obscurité. Après tout, vos adversaires ne sont que des paysans alors que vous commanderez des hommes des Craobh Rígh.

Ibor rougit à la pensée que Fidelma soupçonnait la branche royale des guerriers d'Ulaidh de reculer devant une poignée de guerriers non professionnels.

Cette fois-ci, il ne tergiversa point.

— Fidelma, si ce passage existe, nous contrôlerons le *ráth* de Laisre avant l'aube.

— Bien. Une fois que vous contrôlerez la situation, je pense que je serai en mesure de lever le voile sur cet enchevêtrement de meurtres sans craindre pour ma vie.

— En attendant, il nous faudra survivre une douzaine d'heures, se plaignit Eadulf.

— Nous ? J'avais suggéré que vous restiez avec Ibor.

— Vous ne vous imaginiez tout de même pas que j'allais vous laisser retourner là-bas sans moi ? maugréa le moine.

— Pourquoi exigerais-je de vous un pareil sacrifice ? Il ne s'agit pas de votre combat.

— L'était-il davantage quand je me suis impliqué dans l'affrontement

qui a opposé Cashel et les Uí Fidgente ? Ce qui menace Cashel me concerne au premier chef.

Fidelma sourit et se tourna vers Ibor.

— Rendez-vous demain dès l'aube ! Nous comptons sur vous.

Ibor les escorta jusqu'au ravin où le lieutenant aux cheveux roux, dont le comportement était maintenant des plus respectueux, les attendait avec leurs chevaux. Il les guida jusqu'à la vallée, puis les deux religieux se dirigèrent seuls vers le sud, longeant le pied des collines pour ne pas se faire repérer.

— Vous croyez vraiment qu'Orla est responsable de la mort de Solin ? demanda Eadulf.

— Quand j'aurai répondu à une question bien précise qui ne cesse de me tarauder, je pourrai alors avancer une hypothèse plausible, rétorqua Fidelma.

Eadulf fit la moue.

— Devant un juge, une conjecture n'est pas une preuve.

— Je n'aurai rien de mieux à offrir. Mais je crois que cela suffira pour que les ennemis de Mael Dúin d'Ailech se fassent connaître.

— Quelle est cette hypothèse ?

— Tant qu'il me manque cet élément, je ne peux rien en dire.

En contournant l'épaule d'une colline, ils se retrouvèrent brusquement face à des cavaliers qui venaient sur eux de différentes directions, l'épée à la main. Fidelma fit faire demi-tour à son étalon mais en vain. Le cheval d'Eadulf se cabra et le moine, oubliant son état, jura tout ce qu'il savait avant de parvenir à calmer sa monture.

Ils étaient faits prisonniers pour la deuxième fois de la journée.

Face aux guerriers qui les encerclaient et avaient posé leurs épées devant le pommeau de leurs selles, prêts à les utiliser, Fidelma sentit son sang se glacer. Ces hommes n'étaient pas les guerriers d'Ibor.

Ils s'écartèrent pour laisser passer une cavalière élancée qui ôta son casque de guerre et les toisa d'un air sévère.

— Auriez-vous renoncé à notre hospitalité, Fidelma de Cashel ?

C'était Orla, dont les traits exprimaient une satisfaction venimeuse.

— Mais nous faisons route pour Gleann Geis, répondit Fidelma avec désinvolture. Et comptons bien continuer de profiter de votre généreuse hospitalité.

La sincérité de sa déclaration était évidente car ils n'étaient plus qu'à un demi-mile de l'entrée de la gorge et se dirigeaient visiblement dans cette direction. Le visage d'Orla trahit son étonnement, puis elle fronça les sourcils.

— Je crois cependant que vous avez oublié de retirer les accusations que vous avez portées contre moi, Fidelma, lança-t-elle d'une voix cassante. Pourquoi vous êtes-vous absentée ?

— Murgal aurait très bien pu vous en expliquer les raisons.

— Murgal ? Qu'a-t-il à faire là-dedans ?

— En tant que brehon, il devrait savoir ce qui a justifié mon bref éloignement.

— Puisque Murgal n'est pas ici, peut-être pourriez-vous m'expliquer vos motivations ? Ou plutôt non, je préfère les entendre de la bouche de votre ami saxon.

Fidelma fixa Eadulf d'un air anxieux.

— C'est pourtant simple, dit Eadulf sans se départir de son calme. Nous sommes sortis pour examiner ce qu'il restait des cadavres et suivre la piste que nous avions déjà repérée, en quête d'indices qui auraient échappé à Colla.

Orla le considéra avec suspicion.

— Ainsi vous ne croyez pas au rapport de mon mari qui s'est pourtant déplacé pour étudier les corps ?

— La méfiance n'a rien à voir là-dedans, lady. Votre époux n'est pas un *dálaigh*. L'observation méthodique d'une scène de crime ne s'acquiert qu'après des années de pratique.

Orla grinça des dents.

— Vous me racontez des histoires. Pour des raisons que j'ignore, je suis convaincue que vous voulez nous détruire, mon mari et moi.

Fidelma la contempla d'un air triste.

— Si vous n'avez rien à vous reprocher, vous n'avez rien à craindre. Et Eadulf a dit la vérité.

Orla n'en était toujours pas convaincue.

— Malgré ce que vous insinuez, Murgal était tout aussi surpris que nous par votre disparition.

— S'il avait un peu réfléchi, dit Eadulf sur le ton de la confiance en s'inclinant vers elle, il se serait rappelé, en tant que brehon, qu'un *dálaigh* doit toujours examiner les preuves par lui-même. Aucun chef ne peut s'y opposer.

Orla parut troublée.

— Donc vous suiviez la piste ? demanda-t-elle à Fidelma qui crut lire de la peur dans ses yeux. Avez-vous découvert de nouveaux éléments ?

— Non. Les traces s'évanouissent exactement comme Colla nous l'avait décrit.

Orla soupira puis reprit son attitude hautaine.

— Donc vous avez perdu votre temps ?

— En effet, confirma Fidelma.

— Cela vous dérange-t-il que mes guerriers et moi-même vous raccompagnions jusqu'au *ráth* ?

Fidelma haussa les épaules.

— Pas le moins du monde.

Sur un signe d'Orla, les guerriers rengainèrent leurs épées, Orla rapprocha son cheval de celui de Fidelma et la petite troupe s'ébranla,

Eadulf derrière les deux femmes et les guerriers fermant la marche.

— Peut-être pourriez-vous nous donner le résultat des investigations de Murgal sur le meurtre de frère Dianach ? demanda Fidelma. A-t-on retrouvé Artgal ?

Orla la toisa d'un air indigné. Puis elle sembla changer d'avis et haussa les épaules.

— Murgal a déjà résolu le mystère. Voilà au moins un meurtre dont vous ne pourrez affirmer que je suis responsable.

Fidelma ignora la pique. Mais la nouvelle que Murgal connaissait le nom de l'assassin de Dianach l'intéressait au plus haut point.

— Qui donc est le coupable ?

— Artgal, bien sûr.

— On l'a retrouvé et il a confessé son crime ?

— Non, mais sa disparition équivaut à des aveux.

Fidelma baissa la tête et demeura un instant silencieuse.

— Il est vrai que la disparition d'Artgal ne plaide pas en sa faveur, dit-elle enfin. Mais de là à le déclarer coupable, c'est aller un peu vite en besogne.

— C'est pourtant logique. Le moine chrétien a corrompu Artgal et quand on a découvert qu'il avait été acheté, Artgal a tué le moine pour l'empêcher de parler.

— Il y a une faille dans votre raisonnement puisque la culpabilité d'Artgal avait déjà été démontrée.

— De plus, intervint Eadulf, Nemon pourrait facilement témoigner que frère Dianach lui a acheté les vaches pour les donner à Artgal. Artgal a déjà confessé qu'il les avait reçues.

— Vous devriez informer votre assistant des lois des brehons, laissa tomber Orla avec mépris.

Eadulf adressa un regard interrogateur à Fidelma.

— Le témoignage d'une prostituée n'est pas recevable, lui expliqua-t-elle. D'après les *Berrad Airechta*, une prostituée ne peut pas déposer devant un tribunal.

— Mais Murgal est son père nourricier et il est brehon. Avec un père aussi puissant, Nemon ne jouit-elle d'aucun droit ?

— C'est notre législation, répliqua Orla.

— Même la loi ne peut pas annuler la vérité, s'obstina Eadulf.

— *Dura lex sed lex*, soupira Fidelma. La loi est dure mais c'est la loi. On m'a cependant rapporté que l'abbé Laisran de Durrow va proposer un amendement de cette loi à la prochaine assemblée du grand conseil.

— Il n'a pas la moindre chance de faire passer un amendement qui reconnaîtrait aux prostituées le droit de porter témoignage, s'exclama Orla.

— Le grand conseil, qui siégera à Uisneach l'année prochaine, en

décidera.

— Toujours est-il, dit Orla, que le brehon Murgal a décrété qu'Artgal ayant disparu, l'affaire était réglée. Jusqu'à preuve du contraire, Artgal a tué Dianach et fui la vallée.

— Un peu trop commode, murmura Fidelma.

Orla la fixa avec colère, fit mine de parler puis se ravisa, et c'est dans un silence glacial qu'ils regagnèrent le *ráth* de Laisre de Gleann Geis.

CHAPITRE XVIII

Les deux mêmes garçons d'écurie que lors de leur arrivée à Gleann Geis vinrent les accueillir et prendre soin de leurs montures.

— Laisre et Murgal veulent vous parler immédiatement, annonça alors Orla d'un ton abrupt.

Fidelma et Eadulf la suivirent sans protester.

Quand ils pénétrèrent dans la salle du conseil, Laisre, assis sur le siège marquant sa fonction, discutait avec Murgal et Colla. En les voyant, ils se turent aussitôt. Laisre croisa le regard de Fidelma et ne dissimula pas son déplaisir. Colla semblait vaguement étonné de la voir là, quant à Murgal, il semblait beaucoup s'amuser.

— Ainsi vous avez rattrapé nos fugitifs, Orla ? dit Laisre d'un ton insolent.

Fidelma haussa un sourcil dédaigneux.

— Aviez-vous donc donné des ordres pour notre capture, Laisre ? Et dans quel but, je vous prie ? Et d'où tenez-vous que nous étions des fugitifs ?

— Quand je l'ai trouvée avec l'étranger, elle rentrait ici, dit très vite Orla. Elle a déclaré que si Murgal avait un peu réfléchi, il aurait su pourquoi elle avait quitté le *ráth*.

Laisre se tourna vers son druide qui protesta avec véhémence.

— Mais pas du tout !

Puis il plissa les paupières.

— Ah ! Je crois comprendre... Vous êtes allée enquêter sur le massacre rituel ? Vous n'aviez pas confiance dans les informations rapportées par Colla ?

— Et pourquoi cela ? intervint Colla sur le qui-vive.

— Parce qu'un *dálaigh* a le devoir de juger par lui-même. La triade stipule qu'un bon avocat a trois obligations : évaluer les indices, ne pas se fier à l'opinion des autres quand il peut se forger la sienne propre, et étayer un plaidoyer par une juste observation. Oui, Laisre, j'aurais dû comprendre que Fidelma s'opposerait à votre volonté.

Colla et Laisre faisaient une drôle de tête.

— Je vous avais déjà avertie que je ne voulais pas que vous vous mêliez davantage des affaires de Gleann Geis, lança le chef d'un air ennuyé. Nous aurions dû régler nos tractations ce matin afin que vous puissiez partir le plus tôt possible.

— Nous reprendrons nos négociations dès que cette histoire de meurtres sera résolue, répliqua Fidelma avec fermeté.

Laisre allait laisser libre cours à son indignation quand Murgal le devança.

— Auriez-vous trouvé la solution de l'énigme ?

Le regard inquisiteur du druide fixait Fidelma avec une expression

insondable. Fidelma ne broncha pas.

— Je répondrai à cette question demain matin. Je donnerai alors le nom du meurtrier de Solin et la raison de toutes les morts violentes qui se sont produites en ces lieux. Et maintenant nous sommes fatigués, nous avons beaucoup chevauché et nous allons retourner à l'hôtellerie. Si Cruinn refuse toujours de veiller à notre confort, soyez assez aimables pour vous assurer que l'on nous serve convenablement. Selon la loi, vous nous devez les bains et la nourriture.

Sur ce, elle balaya l'assistance stupéfaite de son regard aiguisé et sortit de la salle. Eadulf la suivit.

— Avez-vous vu comment Colla vous a dévisagée ? lui dit-il en pressant le pas pour rester à sa hauteur tandis qu'ils traversaient la cour. En affirmant que vous êtes en mesure de mettre fin aux incertitudes, vous invitez Orla et Colla à agir contre vous cette nuit même.

Fidelma grimaça un sourire.

— Tant mieux. Cela accélérera la conclusion de cette affaire.

Eadulf était inquiet et malheureux.

— La nuit va être longue avant l'arrivée d'Ibor.

Puis il s'interrompit brusquement.

— Ne me dites pas que pousser Orla et Colla à attenter à votre vie serait votre seul recours pour prouver leur culpabilité ?

— L'Ecclésiastique, chapitre 8, verset 19, dit Fidelma en souriant.

— Mais encore ?

— » N'ouvre pas ton cœur à n'importe qui et ne prétends pas obtenir ses bonnes grâces. »

Eadulf poussa une exclamation agacée.

L'hôtellerie était déserte. Eadulf alla porter leurs sacoches dans leurs chambres tandis que Fidelma mettait du bois dans la cheminée de la pièce principale afin de chauffer de l'eau pour les bains. Elle luttait avec les bûches quand Rudgal fit son entrée.

— Laissez ça, ma sœur, dit-il aussitôt en posant un panier sur la table.

Fidelma se redressa avec un sourire de gratitude.

— Je suppose que Cruinn est toujours fâchée ?

Rudgal entreprit de ranimer le feu.

— Cruinn est très dévouée au chef et à sa famille. Je suppose qu'elle ne vous a pas pardonné d'avoir porté de fausses accusations contre lady Orla et son mari.

— Elle a des idées très arrêtées, pour une hôtelière, fit observer Eadulf qui descendait l'escalier. Elle devrait rester à sa place et garder ses opinions pour elle.

Rudgal fronça les sourcils.

— Ce conseil est valable pour tout le monde, grommela-t-il.

Eadulf avait presque oublié les réactions bizarres de Rudgal quand il

l'avait trouvé en compagnie d'Esnad, la veille au soir.

— Vous nous avez apporté des provisions ? demanda gaiement Fidelma, bien décidée à ignorer la mauvaise humeur du guerrier.

— Oui, ma sœur.

Il se releva. Maintenant le feu crépitait.

— Voulez-vous manger avant ou après le bain ?

— Après.

— Dans ce cas, je vais préparer deux baquets. Pendant ce temps-là, cela vous dérangerait-il de surveiller le feu de la cuisine ?

Quand il eut disparu dans une des salles des bains, Eadulf fit la grimace et murmura :

— Cet homme paraît m'en vouloir, sans doute à cause d'Esnad. Pensez-vous qu'il soit jaloux ? Cela me semble tellement ridicule !

— Il faudrait tirer au clair ce qui tourmente Rudgal. Après le repas, je vous propose d'aller demander des éclaircissements à Esnad.

Eadulf n'était pas d'accord.

— Je refuse de vous laisser seule avant l'arrivée d'Ibor. Si vous servez d'appât à Orla et Colla, vous courez un grave danger.

Fidelma secoua la tête.

— Quand nous aurons terminé de nous restaurer, je me rendrai au banquet de Laisre. Colla et Orla ne pourront rien tenter en public. S'ils doivent agir, ce sera pendant la nuit.

Elle lui adressa un sourire taquin.

— Esnad est peut-être plus redoutable que ses parents.

Eadulf s'empourpra.

— Ce n'est qu'une enfant. Mais vous avez raison, il faut trouver une explication au comportement de Rudgal.

Une heure plus tard, Eadulf laissait Fidelma à la porte de la salle du conseil et se dirigeait vers le bâtiment qui abritait non seulement les appartements d'Esnad, mais aussi ceux de Marga, de Murgal, d'Orla et de Colla. En traversant la cour, il vit la silhouette corpulente de Cruinn émerger de la boutique de Marga, et il la salua aimablement. L'autre lui adressa un regard courroucé et passa son chemin. À l'évidence, l'hôtesse avait décidé de camper sur ses positions.

Eadulf croisa Laisre dans le hall d'entrée. Le chef lui demanda d'une voix peu aimable ce qu'il faisait ici et le moine prétendit qu'il se rendait à la bibliothèque. Laisre poussa un grognement, lui tourna le dos et sortit dans la cour.

Eadulf grimpa les marches, hésita un instant devant la porte d'Esnad, rassembla son courage et frappa.

— Entrez ! cria la jeune fille.

En le voyant, elle manifesta d'abord sa surprise puis lui adressa un sourire de triomphe. Assise devant une table où étaient disposées les pièces d'un jeu de *brandub*, elle étudiait différentes stratégies à la

lumière d'une lampe à huile. Eadulf regarda autour de lui. Esnad était seule, un feu brûlait dans la cheminée car la température s'était rafraîchie.

— Ah, Saxon ! On m'a prévenue que vous étiez rentré. Voulez-vous jouer avec moi ?

— Euh... pas vraiment, dit Eadulf en se demandant comment aborder le sujet qui lui tenait à cœur.

— Ne vous inquiétez pas, je vous apprendrai les règles.

Eadulf s'apprêtait à refuser, puis se dit que s'il voulait faire parler la jeune fille, il devait dominer ses émotions.

— Refermez la porte, lui ordonna Esnad avec une autorité bien au-dessus de son âge.

Il obéit.

— Vous connaissez le *brandub* ?

Eadulf allait lui avouer qu'il n'avait joué qu'à ça avec ses amis étudiants au collège de Tuaim Breacain, puis il se ravisa et secoua la tête.

— Je suivrai vos instructions, annonça-t-il avec gravité tout en s'asseyant en face d'elle.

La partie lui fournirait sûrement des occasions d'enquêter.

— Vous savez ce que *brandub* veut dire ?

Il connaissait la réponse par cœur mais feignit de l'ignorer.

— Le corbeau, symbole de la déesse de la Mort et des batailles, représente le danger. Le but du jeu est de survivre aux attaques des forces hostiles du partenaire.

Eadulf s'efforça de paraître intéressé.

— Ce damier est divisé en quarante-neuf carrés, sept par sept. Dans le carré central trône la pièce maîtresse.

— Hum.

— Elle symbolise le haut roi de Tara. Autour du haut roi, vous avez quatre pièces représentant chacune un roi provincial. Le roi de Cashel à Muman, de Cruachan à Connacht, d'Ailenn à Leinster, et d'Ailech en Ulaidh.

— Très bien.

— De chaque côté du damier, vous avez les pièces d'attaque, elles fonctionnent deux par deux et il y en a huit en tout. L'attaquant les déplace en biais, à moins qu'il ne soit arrêté par la stratégie d'un roi provincial. Son but est d'acculer le haut roi dans un coin dont il ne pourra s'échapper. S'il y parvient, il remporte la partie. Vous suivez ? Mais si l'attaquant ne vient pas à bout du défenseur, il a perdu.

— Je comprends.

— Je commence, dit la jeune fille en souriant avec une douceur feinte. Je préfère l'offensive, je vous laisse la résistance.

Eadulf hocha docilement la tête.

La jeune fille attaquait avec détermination et bien qu'elle manquât de subtilité dans sa tactique, elle prenait des risques parfois payants. Dans le feu de l'action, Eadulf avait oublié qu'il était censé ne rien y connaître et la contraignait machinalement.

— Vous apprenez vite, Saxon, grommela Eadulf, les sourcils froncés.

— La chance est avec moi, répondit Eadulf qui s'empressa de commettre quelques erreurs pour ne pas fâcher la jeune fille avant qu'il ait pu lui soutirer quelques informations.

Elle le gratifia d'un sourire ravi tandis qu'elle profitait de ses « fautes » pour placer ses pions.

— Et voilà, conclut Eadulf quand elle eut remporté la partie. Ma bonne fortune n'a pas duré. M'autorisez-vous à tenter une revanche ? Cette fois-ci, j'espère bien vous résister.

— Parfait.

Esnad le contemplait maintenant d'un air espiègle.

— Mais on va faire un pari.

Elle suça le bout de son doigt.

— Si je gagne, vous devrez m'obéir.

Eadulf était hésitant.

— Cela me semble un peu risqué car j'ignore ce que vous avez en tête.

— Je promets de ne rien vous demander qui vous fasse du tort, à vous ou à qui que ce soit, répliqua-t-elle avec un air charmant.

— Dans ce cas... mais si vous perdez, que se passera-t-il ?

— Ce sera à vous d'exprimer un désir.

— Je vais réfléchir pendant que vous disposez les pièces, dit Eadulf d'un ton bourru.

Esnad avança son premier pion.

— Pourquoi vous montrez-vous si aimable avec moi alors que votre mère est très hostile à Fidelma et ne m'apprécie guère ? demanda Eadulf.

— Les querelles de ma mère ne me regardent pas, et puis elle est en colère contre Fidelma de Cashel et vous prête assez peu d'attention. Ne vous formalisez pas de son attitude. Ses sautes d'humeur ne m'inspirent qu'indifférence.

— Le *tanist* et sa femme sont vos parents. Leurs préoccupations vous laissent-elles indifférente ?

— Les affaires de Gleann Geis ne m'intéressent pas du tout. Moi, ce que je veux, c'est m'amuser dans la vie.

Eadulf se concentra et contra un coup particulièrement dangereux. Esnad fit la moue.

— Peut-être qu'un jour vous épouserez un chef. Il faudra bien alors que vous l'appuyiez « dans sa tâche », dit Eadulf en avançant son roi.

La jeune fille éclata de rire.

— Si je convole avec un chef, je lui laisserai gérer les affaires du clan

et je me consacrerai à d'autres occupations.

— Vos parents ne s'inquiètent-ils pas de votre désintérêt pour Gleann Geis ?

— Nous n'abordons jamais de tels sujets.

Eadulf releva la tête et décida de passer à l'action.

— Pourquoi Rudgal vous suit-il partout avec cet air jaloux ?

Cette réflexion parut amuser Esnad.

— Vous posez beaucoup de questions, Saxon. Et vous manquez de concentration.

— Depuis le jour où vous êtes venue me voir à l'hôtellerie, Rudgal se montre agressif avec moi.

— Ne faites pas attention à lui, soupira la jeune fille. Il s' imagine qu'il est amoureux de moi.

Eadulf fut frappé par sa désinvolture.

— Cela, je l'avais compris. Bien entendu, vous ne l'aimez pas ?

— Non. Il est trop vieux et n'a pas les moyens d'assurer mon avenir. Et pour lui, l'amour, c'est celui d'un chien pour les moutons et non du saumon pour la rivière. Si je me marie un jour, ce sera pour d'autres motifs. En attendant, j'ai envie de me divertir. J'ai bien le temps d'être raisonnable.

— Mais Rudgal n'est pas beaucoup plus âgé que moi, fit remarquer Eadulf.

Esnad rit.

— Non, mais vous êtes beaucoup plus fascinant que lui, Saxon. Bon alors, vous jouez ?

Eadulf ne dit plus rien. La jeune fille était une hédoniste. Pour elle, la vie se limitait à la recherche du plaisir. Aucun mystère là-dedans. Il n'avait plus qu'à finir la partie et trouver un moyen de se tirer sans encombre de cette position embarrassante.

Dans la salle du banquet, les musiciens jouaient des airs joyeux pour accompagner les rires et les conversations des invités.

Fidelma s'était assise à dessein près de Murgal. Orla et Colla se tenaient à l'autre bout de la salle, elle remarqua la présence de Rudgal et de Ronan, Laisre avait disparu et elle ne connaissait personne d'autre. Quand elle prit place auprès de lui, Murgal parut gêné.

— Je ne m'attendais pas à ce que vous vous joigniez à nous ce soir, Fidelma de Cashel.

— C'est sans doute ma dernière nuit à Gleann Geis.

— Vous croyez vraiment éclaircir tous ces mystères demain matin ? demanda le druide d'un air dubitatif.

Fidelma refusa l'hydromel qu'il lui offrait et ne répondit pas à sa question. Murgal était sur le point de parler quand les musiciens s'arrêtèrent de jouer et le silence se fit. Ronan s'avança et se mit à chanter avec une belle voix de ténor, surprenante chez un rude

fermier qui délaissait sa terre pour passer son temps avec les gardes. Il interprétait un chant de guerriers.

*Mon javelot est de bois d'if et il surpasse les javelots polis.
Il est à moi car je le mérite et aucun guerrier n'ose l'affronter.*

Mon épée en fer bien affilée fend les cuirasses. Elle demeure silencieuse dans son fourreau de bronze de crainte de verser le sang.

Mon bouclier bien trempé est de bronze doré et il est sans reproche, car il me protège des assaillants et de leurs armes.

Il se rassit au milieu des applaudissements et Murgal se tourna vers Fidelma avec un grand sourire.

— Vous avez très bien chanté l'autre soir, et vous nous feriez plaisir si vous interprétiez un air.

— Une chanson doit venir de l'âme et en ce moment, je me sens trop fatiguée pour me divertir. Mais vous-même, n'auriez-vous pas un nouveau couplet sur Cashel à m'apprendre ?

Murgal eut un rire désarmant.

— J'ai tout oublié.

Il marqua un temps d'hésitation et demanda :

— Ne ressentez-vous pas une certaine tension dans cette salle ?

— Non, pour quelle raison ?

— La nouvelle que vous donneriez le nom du meurtrier de Solin et des autres demain matin s'est répandue dans le *ráth*.

— Seuls les coupables devraient s'inquiéter.

— Nombreux sont ceux qui pensent que vous dénoncerez un innocent pour vous laver de toute accusation. Ils disent que vous n'avez échappé au châtiment que grâce à un artifice de procédure. Beaucoup sont persuadés que vous avez tué Solin parce que vous apparteniez à des Églises différentes. Et ils vous en veulent d'avoir essayé de faire porter le poids du crime à Orla.

— Sans doute ai-je aussi tué frère Dianach et fait disparaître Artgal ? À moins que je n'aie assassiné moi-même ces trente-trois jeunes gens ?

— Ceux qui détestent quelqu'un trouvent des justifications aux faits les plus invraisemblables.

— Vous me détestez ?

— Fidelma, je suis druide et brehon. J'étais d'abord prêt à vous assimiler aux chrétiens que je considère pour la plupart comme des gens mesquins, intolérants, perdus dans des querelles sans intérêt. Mais vous êtes différente de vos congénères. Je vous fais confiance. Je ne crois pas à votre culpabilité et j'aimerais beaucoup vous aider.

Pendant un bref instant, Fidelma faillit tout lui raconter, mais elle résista à la tentation. Murgal ne se montrait-il pas soudain exagérément amical ?

Laisre pénétra dans la salle. Il portait une cape car la soirée était fraîche. Il s'avança vers son siège, placé près du feu à côté d'un paravent en bois sculpté qui le protégeait des courants d'air. Il se glissa derrière le panneau pour rejoindre une table posée là afin qu'on s'y débarrasse des armes et des manteaux pendant les banquets.

Fidelma le suivit machinalement du regard tandis qu'il ôtait sa cape et Laisre, en se retournant, la fixa comme à dessein par-dessus l'écran. Elle ne voyait que le haut de son visage dont elle ne pouvait distinguer l'expression. Leurs regards se croisèrent et Fidelma frissonna. Puis elle se tourna à nouveau vers Murgal.

— Pardonnez-moi, que disiez-vous ?

— Je vous conseillais de vous appuyer sur moi. Si vous retournez à Cashel sans offrir une explication plausible de ce qui s'est passé, bien des gens continueront à vous faire porter le blâme pour la mort de Solin.

Fidelma le contempla d'un air las.

— Demain, vous et le peuple de Gleann Geis serez libérés d'un grand poids. Cela, je peux vous le jurer.

Soudain, elle aperçut Eadulf. Il était rouge et semblait anxieux. Fidelma s'excusa auprès de Murgal et alla à sa rencontre.

— Quelque chose ne va pas, Eadulf ? Vous paraissez troublé.

— Cette fille, Esnad... même Nemon, la prostituée, a plus de vertu que cette diablesse.

Fidelma posa une main apaisante sur son bras.

— Retournons à l'hôtellerie. Vous me raconterez tout.

— Imaginez-vous que cette petite a essayé de me séduire.

Fidelma se mordit la lèvre.

— Elle est jeune et attirante.

Eadulf produisit un son inarticulé.

— Je suppose que vous avez refusé son offre ? dit Fidelma avec un sourire espiègle.

— Elle m'a entraîné dans une partie de *brandub* et m'a proposé un pari. Le gagnant devrait exprimer un vœu secret. Le sien était de me mettre dans son lit et elle attendait que j'exprime le même désir.

— Vous avez perdu ?

Eadulf lui jeta un regard indigné.

— Non, j'ai gagné. Ce qui ne l'a pas empêchée de me harceler et je me suis échappé de justesse.

— Est-elle sensible aux préoccupations politiques de ses parents ? Que vous a-t-elle raconté sur Rudgal ?

— Elle ne s'intéresse qu'aux plaisirs charnels, lança Eadulf avec un reniflement de dégoût. Quant à Rudgal, il souffre d'une passion qui confine à l'adoration pour cette jeune dévergondée. Je suis vraiment désolé pour lui.

Fidelma alluma la lampe.

— Et maintenant il ne nous reste plus qu'à attendre. J'espère qu'Ibor nous rejoindra avant l'aube.

Eadulf était inquiet.

— Nous jouons avec le feu. Sans compter que nous ne savons même pas si nous serons en mesure de fournir les explications attendues.

Fidelma semblait assez contente d'elle.

— Je crois que oui, dit-elle avec emphase. Mais il nous faut d'abord passer la nuit et rester très vigilants.

— Je monterai la garde, lui assura Eadulf. N'ayez aucune crainte.

À peine Eadulf s'était-il allongé sur les couvertures qu'il sombra dans le sommeil. Il se réveilla brusquement, le cœur battant la chamade. Une silhouette se penchait sur lui.

Il reconnut la voix de Fidelma quand elle lui murmura :

— Il y a quelqu'un à l'extérieur de l'hôtellerie, j'ai entendu qu'on ouvrait la porte. Ils sont en bas. Tenez-vous prêt, ils vont sûrement monter à l'étage.

Tandis que Fidelma retournait dans sa chambre, Eadulf sauta de son lit.

Il entendit des pas dans l'escalier. L'intrus était trahi par le craquement des marches.

Il se saisit d'un lourd chandelier en fer, prêt à frapper dès que la personne passerait devant sa chambre pour se rendre dans celle de Fidelma. C'est alors que les pas dans le couloir s'arrêtèrent... et le loquet de sa porte se souleva.

Il s'aplatit contre le mur et leva le chandelier.

La porte s'ouvrit en grinçant légèrement et une ombre pénétra dans la pièce. Un homme de constitution robuste qui tenait une épée.

Le chandelier s'abattit sur le crâne de l'intrus avec un bruit sourd et sinistre. L'homme s'effondra avec un petit grognement tandis que l'épée lui échappait des mains et tintait sur le sol.

Eadulf tremblait de tous ses membres.

Il entendit Fidelma pousser un cri avant de se précipiter dans la chambre.

— Eadulf, où êtes-vous ?

— Ici, grommela Eadulf en récupérant le chandelier et en cherchant du silex et de l'amadou pour allumer la bougie.

Dans l'obscurité, ce n'était pas facile. Il récupéra la boîte en métal qui contenait des copeaux de hêtre réduits en poudre par l'action des moisissures, puis il frotta le silex contre un morceau de métal pour provoquer l'étincelle qui amènerait un peu de cette poussière à se consumer lentement. Enfin il alluma la mèche de la chandelle.

Aussitôt, ils étudièrent le visage de l'homme.

— Rudgal ! chuchota Fidelma.

— Je lui ai asséné un sacré coup, confessa Eadulf. Je lui ai ouvert le crâne et il saigne. Il faut que je panse sa blessure.

— Pas avant de lui avoir lié les mains. Il n'est pas venu ici dans un esprit très amical.

Eadulf partit à la recherche d'un bout de corde qu'il trouva en bas près de la cheminée et attacha solidement les poignets du guerrier. Rudgal se mit à geindre tandis qu'il reprenait conscience. Eadulf le tira, puis le souleva pour le déposer sur le lit. Enfin il nettoya la plaie avec de l'eau et un tissu propre.

Rudgal battit des paupières, regarda autour de lui, plia les bras et contempla ses poignets.

— Ne bougez pas ! lui ordonna Eadulf. Vos mains sont attachées.

Rudgal se laissa de nouveau aller sur la paillasse.

Fidelma lui faisait face, les bras croisés.

— Je vous écoute, Rudgal. Vous a-t-on envoyé me tuer ou était-ce une idée à vous ?

Rudgal la fixa d'un air ahuri.

— Vous tuer, ma sœur ? Non, ce n'est pas vous que je cherchais...

Il se tourna d'un geste rageur vers Eadulf.

— ... mais cet étranger.

— Pourquoi ?

Rudgal se renfrogna.

— Il le sait très bien.

— Pas du tout ! s'exclama Eadulf, choqué. Qu'est-ce que j'ai fait ? Ah... ne me dites pas que cela concerne cette vilaine petite fille ?

— Vous avez essayé de me voler Esnad ! hurla Rudgal en se redressant. Elle m'a raconté que vous aviez passé la soirée avec elle. Je vous tuerais.

Eadulf le repoussa sur le lit.

— Vous êtes fou. Je ne m'intéresse pas du tout à cette enfant.

— Rudgal, écoutez-moi, dit Fidelma tandis que le guerrier se mettait soudain à sangloter. Eadulf se moque complètement d'Esnad. C'est à vous de tirer au clair votre relation avec elle.

— Mais il est allé la voir !

— Il a suivi mes instructions.

Rudgal rougit.

— Vous lui avez demandé de faire la cour à Esnad ?

— Au nom du ciel ! s'énerva Eadulf, Cette jeune fille m'a sauté dessus et je l'ai repoussée. Elle est bizarre, autant que vous le sachiez.

— Je l'aime !

— Et elle ? Est-ce qu'elle est amoureuse de vous ?

Sur le visage de Rudgal se lisaient sans peine ses doutes et son manque d'assurance.

— Rudgal, je ne vois pas l'intérêt de verser le sang pour cette gamine

capricieuse, intervint Fidelma.

Le guerrier ne parvenait pas à recouvrer son sang-froid.

— Esnad m'a dit que le moine s'est rendu dans ses appartements. Elle s'est moquée de moi en prétendant...

Fidelma leva la main pour le calmer.

— *Aegra amans !* murmura-t-elle.

Eadulf se rappela que Virgile avait en effet parlé de l'amour comme d'une maladie.

— *Amantes sunt amentes*, répondit-il.

Ce qui signifiait que les amants sont fous.

Rudgal, qui n'y comprenait goutte, les fixait d'un air courroucé.

— Je vous répète qu'il n'y a rien entre Esnad et moi, s'énerva le Saxon. Et maintenant, pourquoi ne réglez-vous pas vos problèmes avec elle ?

Rudgal lui lança un regard noir.

— C'est un excellent conseil, insista Fidelma. Parlez-lui, elle est tout de même la première concernée.

Rudgal détourna la tête.

— Votre amour n'étant pas payé de retour, peut-être trouvez-vous plus facile de blâmer les autres pour votre échec ? A-t-elle jamais songé à vous sérieusement ?

Ces paroles touchèrent une corde sensible chez le charron, guerrier à ses heures. Il tressaillit comme si Fidelma l'avait frappé.

— Loin de nous l'idée de nous mêler de vos affaires, mais il serait sage de reconsidérer les choses. Certes, vous êtes amoureux d'Esnad mais si vous l'aimiez vraiment, vous vous soucieriez davantage de ses opinions et de son bonheur.

— Qu'allez-vous faire de moi ? grommela Rudgal, qui à l'évidence n'avait nulle intention de tenir compte de ces sages conseils.

— Vous avez enfreint la loi et auriez pu tuer Eadulf. Comment jugez-vous votre attitude ?

— Elle était fondée, s'obstina l'homme.

— Vous n'aviez aucun motif ! protesta le Saxon, proprement scandalisé.

Il posa une main sur le bras de sa compagne et l'entraîna dans le couloir.

— Que suggérez-vous ? murmura-t-il.

— Nous ne pouvons pas relâcher Rudgal avant demain. Il est possible qu'il ait agi par jalousie, mais nous n'en sommes pas certains. On va le laisser dans votre chambre et vous irez dans une autre. Est-il convenablement ligoté ? On éclaircira ses motivations plus tard.

Ils retournèrent auprès de Rudgal qui luttait pour se dégager de ses liens.

— Restez tranquille, lui ordonna Eadulf. Sinon je vous assomme à

nouveau.

— Si j'avais les mains libres, étranger...

— C'est bien pourquoi vous allez rester sagement ici, l'interrompt Fidelma.

Ils l'entravèrent avec de grandes difficultés, car Rudgal se débattait comme un beau diable. Puis il se mit à crier et Eadulf prit une serviette qu'il attacha autour de la bouche du prisonnier.

Il fallut quelques minutes à Rudgal pour accepter sa défaite, puis il finit tout de même par se laisser retomber sur le lit. Quand il se fut calmé, ils entendirent du bruit dans la pièce principale.

Fidelma et Eadulf échangèrent un regard alarmé. Eadulf saisit l'épée de Rudgal d'une main et la lampe à huile de l'autre, et s'avança à pas feutrés vers l'escalier, Fidelma derrière lui.

Une silhouette se tenait au pied des marches et Eadulf leva la lampe. Colla !

— Que voulez-vous ? demanda Eadulf, contrarié que sa voix légèrement enrouée trahisse son émotion.

Ils avaient sous les yeux la personne même qu'ils soupçonnaient de vouloir attenter à leur vie.

Colla ouvrit de grands yeux et battit des paupières en voyant l'épée qu'Eadulf tenait à la main.

— Vous avez un ennui ? bredouilla-t-il.

— Non, pourquoi ? répliqua Fidelma avec un grand calme.

— Je passais devant l'hôtellerie quand j'ai entendu des cris et suis donc entré.

Cette histoire était tout à fait plausible, car Rudgal avait hurlé tout son soûl avant qu'ils parviennent à le bâillonner.

— C'est Eadulf, mentit Fidelma avec assurance. Il a crié dans son sommeil et je me suis levée, pensant qu'il était malade. C'est alors qu'on vous a entendu et on a cru que quelqu'un s'était introduit dans la maison...

Eadulf hocha brièvement la tête.

— C'est vrai, un affreux cauchemar.

Colla hésita, puis haussa les épaules.

— La porte était grande ouverte. Je la refermerai en sortant.

Il joignit le geste à la parole et dehors, ils l'entendirent qui discutait à voix basse avec quelqu'un. Ils grimpèrent rapidement à l'étage supérieur et Eadulf guigna par une fenêtre.

— C'est Laisre, murmura-t-il. Il passait devant l'hôtellerie quand il est tombé sur Colla. Ils s'en vont.

Fidelma poussa un soupir.

— Maintenant je pense que nous serons tranquilles jusqu'à l'aube, dit-elle d'un ton satisfait. Je crois que notre mystère ne va plus nous résister bien longtemps.

CHAPITRE XIX

Fidelma faisait les cent pas dans la pièce principale. Elle s'était levée longtemps avant que le ciel ne pâlisse. Rudgal, toujours entravé, dormait d'un sommeil agité et Eadulf ronflait doucement. Dehors, tout était tranquille. Par la fenêtre, elle scruta avec anxiété les montagnes à l'est, qui émergeaient de la nuit. Elle commençait à se demander si elle n'avait pas pris des risques inconsidérés en donnant rendez-vous à l'aube à Ibor de Muirthemne. Et si Cruinn avait menti en prétendant qu'il existait un autre chemin pour accéder à Gleann Geis ? Et si les guerriers de Tara ne parvenaient pas à rejoindre la vallée ? Et que se passerait-il s'ils ne se rendaient pas maîtres de la forteresse ?

Elle tenta de se calmer. Qu'avait dit le brehon Morann de Tara, déjà ? « Avec des « si », on peut mettre les cinq royaumes d'Éireann en bouteille et les glisser dans son sac. »

Pour reprendre des forces, elle se força à manger du pain et du fromage arrosés d'un gobelet d'hydromel, car une pénible épreuve l'attendait.

Un bruit la fit sursauter. Ce n'était qu'Eadulf qui descendait l'escalier d'un pas pesant tout en bâillant à se décrocher la mâchoire.

— Du nouveau ?

Elle secoua la tête. Dans le silence, un chien aboya au loin.

Puis un coq chanta, brisant la sérénité du matin.

Comme sur un signal, la porte de l'hôtellerie s'ouvrit et les deux religieux se retournèrent, remplis d'un sombre pressentiment... Ibor de Muirthemne apparut dans l'encadrement de la porte, l'épée à la main. Il souriait.

— Le *ráth* est à nous, Fidelma. J'ai rassemblé les gardes dans leur dortoir et les ai placés sous surveillance. Les grilles sont maintenant fermées et nous tenons tous les bâtiments stratégiques, y compris celui du conseil.

— Du sang a-t-il été versé ? demanda aussitôt Fidelma.

Ibor se mit à rire.

— Rien de grave. Juste quelques égratignures.

— Très bien. Il ne nous reste plus qu'à réunir les gens du *ráth* dans la salle du conseil. Inutile d'amener les enfants.

Ibor hésita.

— J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Nous avons trouvé le chemin que vous nous aviez indiqué. Il suit bien la rivière et traverse des grottes et des cavernes, mais dans l'une d'elles, nous avons découvert Artgal.

Fidelma ne sembla pas émue outre mesure.

— Je suppose qu'il était mort ?

— Comment le saviez-vous ?

— De quoi est-il décédé ? demanda-t-elle en ignorant sa question.

— Aucune idée. Il était étendu sur le sentier, un gros sac à côté de lui. Sans doute partait-il pour un long voyage. Il ne portait aucune trace de blessure.

Eadulf manifesta son étonnement et Ibor haussa les épaules.

— Quand j'ai examiné le corps, j'ai constaté que son visage était déformé par la peur. Il avait des lèvres bleues retroussées sur ses gencives et des yeux exorbités, comme s'il avait vu un fantôme de l'enfer. C'est toujours chez les païens que j'ai été le témoin de ce genre de trépas, généralement infligé par un druide. Dieu nous protège, ma sœur, car c'est à la pointe de l'épée que j'ai dû contraindre certains de mes hommes à poursuivre leur chemin jusqu'à cette maudite vallée. Fidelma courba la tête et quand elle la releva, son visage était apaisé.

— Je crois que la dernière pièce du puzzle vient de se mettre en place. Je suis prête. Je vous rejoins dans un quart d'heure.

Ibor se dirigeait vers la porte quand elle le rappela.

— A l'étage repose un guerrier du nom de Rudgal. Il est ligoté. Envoyez deux de vos hommes le chercher. Qu'ils l'escortent lui aussi jusqu'à la salle du conseil et surtout qu'ils ne lui délient pas les mains. Ibor leva son épée en signe de salut et s'éclipsa.

Lorsque Fidelma pénétra dans la salle escortée par Eadulf, des murmures de colère s'élevèrent. Tous les notables du *ráth* étaient là, conduits par la force en ces lieux. On leur avait ôté leurs épées à l'entrée, gardée par les sentinelles. Ibor et deux guerriers surveillaient le chef de Gleann Geis, trônant sur son siège. Une douzaine d'hommes des Craobh Rígh tenaient l'assistance en respect. Fidelma supposa que les autres étaient postés près des grilles et sur les remparts.

Laisre était blanc de rage. Murgal, assis près de lui, affichait ostensiblement sa mauvaise humeur. Colla, debout aux côtés de son chef, était rouge et plein de ressentiment. Orla, près de son mari, jetait des regards noirs à Fidelma. À l'exception d'Esnad, indifférente aux événements selon son habitude, tous arboraient des mines hostiles.

Fidelma repéra Rudgal, toujours furieux et les mains entravées, Ronan, Bairsech la mégère, Nemon la prostituée, Cruinn, la corpulente hôtelière, et Marga, la belle apothicaire. Ceux-là, Fidelma avait spécifié à Ibor qu'elle exigeait leur présence. Tout le monde fixait maintenant Fidelma avec haine tandis qu'elle se plaçait en face du chef.

Laisre fut le premier à parler. Il se leva, tremblant de fureur rentrée.

— Fidelma de Cashel, cet acte barbare devra se laver dans le sang. Vous avez transgressé les règles de l'hospitalité, vous avez utilisé des guerriers étrangers pour emprisonner...

— La barbarie est un mot très bien choisi pour décrire l'esprit du mal

qui s'est infiltré dans cette vallée, le coupa Fidelma. Et je suis venue vous révéler la vérité sur les démons qui vous hantent.

— Aidée par vos guerriers d'Ulaidh ? intervint Colla. Comment vont-ils s'y prendre pour imposer une prétendue vérité au peuple de Muman ? Est-ce ainsi que votre frère traite son peuple, en faisant appel à une armée étrangère ? Des mercenaires qui se plient à sa volonté grâce à ses prébendes ?

— Vous ne rendez pas justice à Ibor et à ses hommes qui ne sont nullement des mercenaires de Muman. Ils ne sont pas là pour imposer quoi que ce soit mais pour protéger les innocents parmi vous, et assurer que la vérité sera entendue. Et vous allez m'écouter parce que je parle non seulement au nom de mon frère le roi, mais en tant que *dálaigh* élevé au rang d'*anruth*, qui a l'oreille des rois de province et du haut roi lui-même.

Elle s'exprimait avec une telle assurance et une telle autorité que le silence se fit.

C'est alors que la voix de Murgal s'éleva.

— Dites-nous votre vérité, Fidelma de Cashel, et nous vous répondrons avec la nôtre.

— Volontiers, s'il vous reste un seul argument après que j'ai parlé, répondit-elle avec douceur.

Elle baissa la tête. La tension était à son comble.

Elle resta si longtemps plongée dans ses réflexions qu'Eadulf, croyant à une défaillance, faillit intervenir pour se proposer de la remplacer. Puis elle se redressa.

— J'ai dû affronter bien des mystères depuis que j'exerce la profession d'avocate et ils n'étaient pas simples à résoudre. Frère Eadulf, ici présent, peut en témoigner, car il a été impliqué dans bon nombre de ces affaires. Mais je suis restée longtemps déconcertée par les intrigues nouées ici. Voyez-vous une objection à ce que je vous en rappelle les différentes étapes ?

Un silence de plomb lui répondit.

— Très bien. À l'entrée de la vallée, avec frère Eadulf, je suis tombée sur les cadavres de trente-trois jeunes gens massacrés selon des règles bien précises. Les corps étaient nus et disposés en cercle, en tournant *deisiol*. Chacun avait été exécuté selon le rituel connu des Anciens sous le nom de Mort aux trois visages. Puis nous avons été confrontés à l'assassinat de frère Solin d'Armagh.

— Pour lequel vous avez failli être condamnée, fit remarquer Orla d'une voix aigre. Sans compter que vous avez tenté de m'en faire porter la responsabilité. Vous avez été libérée grâce à un artifice de procédure dû à l'habileté du Saxon, et sans être blanchie des soupçons qui pèsent sur vous.

Murgal secoua la tête.

— Mon jugement est irrévocable, Orla. Et j'ai tranché selon la loi.

Orla serra les dents et se tut.

Fidelma se tourna vers Murgal.

— La mort de frère Solin a été rapidement suivie par celle de frère Dianach.

— L'explication la plus plausible, c'est qu'Artgal a supprimé Dianach. Il a agi ainsi parce qu'il s'est cru trahi ou pour une obscure raison qui nous échappe.

— Après quoi, selon vous, Artgal s'est enfui, démontrant ainsi sa culpabilité ?

— Exactement.

— L'ennui, c'est qu'il s'est empoisonné en chemin.

Les gens échangèrent des regards choqués.

— Oui, car Artgal a été découvert par Ibor et ses hommes. Il est mort sur l'étroit sentier longeant la rivière.

— Comment savez-vous qu'il a été empoisonné ? demanda Colla.

— Ibor, vous m'avez bien dit que vous n'aviez trouvé aucune blessure sur le corps ?

Le guerrier hocha la tête.

— Mais les lèvres étaient retroussées en une expression hideuse ?

— Oui.

— Et les gencives présentaient une teinte d'un noir bleuté ?

— Cela, je ne vous l'ai pas précisé, mais votre description est exacte.

— Donc nous avons maintenant un total de trente-six cadavres à Gleann Geis, qui mérite bien son nom de Vallée interdite mais aussi de vallée de la mort !

— Pourquoi mon peuple serait-il nécessairement concerné ? ironisa Laisre. Votre ambition ici est d'obtenir de votre frère qu'il punisse les habitants de Gleann Geis, tout comme vous l'avez persuadé de déclencher les foudres des Eóghanacht contre les Uí Fidgente.

Fidelma haussa les sourcils.

— Je ne nierai pas que nous sommes en présence d'un plan. Mais j'ai le regret de vous annoncer que je ne l'ai pas conçu. Je ne veux aucun mal au peuple de Gleann Geis, ma seule préoccupation est de châtier les malfaiteurs impliqués dans ces meurtres.

Des murmures s'élevèrent.

— Insinueriez-vous que les responsables sont ici, dans la salle du conseil ?

— Je n'insinue rien, j'affirme qu'il en est ainsi.

Le druide se pencha en avant.

— Vous pouvez les identifier ?

— Sans hésiter. Mais avant cela, je dois vous exposer comment j'en suis venue à une telle conclusion.

La tension s'éleva d'un cran.

— Ma première erreur, j'en ai commis plus d'une au cours de mon enquête, a été de présumer que la mort des trente-trois jeunes gens était directement liée à celle de frère Solin.

— Elle ne l'était pas ? s'écria Colla.

— Non. Ou du moins, la relation n'était pas celle que j'imaginai. Mais les assassinats de Dianach et Artgal participaient des deux.

— Vous nous faites languir ! cria Laisre d'une voix forte pour dominer le bruit.

— Vous n'attendrez plus très longtemps. Mais d'abord le rituel. Il s'agissait d'un moyen infâme pour provoquer une guerre civile dans le royaume de Muman. Je dénonce ici les activités séditeuses de Mael Dúin d'Ailech, roi des Uí Néill du Nord.

Cette déclaration fut accueillie par des murmures incrédules.

— Ailech est situé bien loin d'ici, fit remarquer Colla. Et qu'est-ce que cela apporterait à Mael Dúin de provoquer des dissensions à Muman ?

— Mael Dúin veut s'emparer des royaumes du Nord et s'asseoir sur le trône de Tara en tant que haut roi. Il veut dominer les cinq royaumes. Et il sait qu'il n'existe qu'un seul royaume assez puissant pour contrer ses ambitions.

— Muman ? lâcha Murgal.

— Exactement. Les Eóghanacht de Cashel ne lui auraient jamais permis d'usurper le titre de haut roi, qui est un honneur accordé par nos lois, et non un pouvoir temporel dont on peut se saisir.

— Comment reliez-vous cela au massacre des jeunes gens, déguisé en sacrifice ?

Colla semblait maintenant fasciné par son récit qu'il suivait avec attention.

— Quand Gleann Geis a envoyé un messenger pour demander qu'un représentant de Cashel, appartenant à l'Eglise d'Imleach, vienne négocier l'établissement d'une église et d'une école, les ennemis de Muman avaient cru tout prévoir. Selon leur plan, un prêtre se déplacerait et à la vue du massacre, il reconnaîtrait aussitôt une cérémonie païenne et retournerait bride abattue à Cashel. Aussitôt, le roi de Cashel et son évêque, à Imleach, déclareraient une guerre sainte à Gleann Geis, tenu pour responsable.

« Les voisins de Gleann Geis se seraient alors dressés contre Cashel pour protéger les leurs, et le conflit se serait étendu.

— Qu'est-ce qui a empêché la mise en œuvre de ce magnifique plan... si tant est qu'il ait jamais existé ? dit Laisre d'un ton dubitatif.

— Il s'est avéré que le prêtre était une religieuse, mais aussi un *dálaigh*. Je ne crois qu'aux preuves matérielles. Mon attitude circonspecte a enrayé la machination diabolique.

— Ce plan me paraît peu fiable, fit observer Colla. Il comporte trop d'incertitudes.

— Détrompez-vous, car il avait des adeptes ici même, à Gleann Geis, des gens qui se moquaient que leur clan subisse de lourdes pertes en vies humaines. Mael Dúin avait fait miroiter devant leurs yeux que s'il accédait à la haute royauté, il saurait les récompenser.

Murgal éclata de rire.

— Vous prétendez que certains d'entre nous ont été achetés par des promesses de Mael Dúin d'Ailech ? Et qu'ils étaient d'accord pour immoler leur propre peuple contre quelques miettes de la table de ce traître ?

— Sans ces complicités, l'entreprise de Mael Dúin était condamnée. Pour renverser Muman, il fallait provoquer des dissensions internes.

— Vous devrez fournir les preuves de telles hypothèses.

Fidelma sourit à Murgal, puis regarda les personnes qui l'entouraient comme si elle essayait de lire leurs pensées.

— C'est justement ce que je me propose de faire, dit-elle enfin. Reprenons depuis le début. Mael Dúin envoie une bande de guerriers avec des otages destinés au sacrifice pour mettre en scène le rituel visant à provoquer une réaction brutale de Cashel et d'Imleach. L'allié de Gleann Geis a tout arrangé. Un message a été envoyé à Imleach pour s'assurer qu'un prêtre trébuchera sur les cadavres. Des sentinelles sont embusquées pour guetter l'arrivée du religieux afin que les guerriers d'Ailech sachent où et quand commettre leur acte abominable.

Elle marqua une pause.

— Dans le Nord, Mael Dúin a un allié puissant : Ultan, l'évêque d'Armagh, qui a promis d'accorder son aide à Mael. Jusqu'à quel point était-il informé des détails de la conjuration ? Je l'ignore. Mais il a envoyé son secrétaire et un jeune scribe à Gleann Geis. Peut-être frère Solin a-t-il été dépêché ici pour fournir un témoin de la marche de Cashel sur Gleann Geis ? Ainsi, il aurait été plus tard en mesure de rapporter l'événement aux autres rois provinciaux, quand Armagh les appellerait à attaquer Cashel. En tout cas, s'il subsiste une incertitude sur l'implication d'Ultan, celle de Solin ne fait aucun doute.

— D'où tirez-vous pareil aplomb ? demanda Murgal.

— Eh bien, Sechnassuch de Tara, qui craignait l'ambition de Mael Dúin, le soupçonnait de préparer un mauvais coup. Il avait également découvert qu'Ultan était devenu un proche de Mael Dúin. Sechnassuch a donc demandé à un groupe de guerriers de garder l'œil sur Ultan, et c'est ainsi qu'ils découvrirent les intrigues auxquelles Solin était mêlé. Ils le suivirent, ainsi que son jeune scribe frère Dianach, et assistèrent de loin à un rendez-vous avec un certain nombre de guerriers de Mael Dúin. Ces guerriers emmenaient à marche forcée trente-trois otages vers Gleann Geis. Trente-trois exactement.

« Les guerriers de Sechnassuch virent une femme venir à la rencontre

des hommes d'Ailech, accompagnée des frères Solin et Dianach. Quand un des prisonniers s'échappa, c'est elle qui partit à cheval avec une escorte de chasseurs pour le rattraper. C'est encore elle qui escorta Solin et le jeune scribe jusqu'à l'entrée du ravin donnant accès à Gleann Geis.

— Mais Solin et Dianach sont entrés seuls dans Gleann Geis, l'interrompt Orla qui s'était empourprée. N'importe lequel de nos gardes au défilé vous le confirmera.

— Je vous l'accorde. Ils ont pénétré seuls dans Gleann Geis après avoir quitté la femme. Elle a cependant montré à deux des guerriers d'Ailech le chemin par lequel passerait le prêtre de Cashel, et l'endroit où les corps devaient être disposés. Puis elle a rejoint la vallée en passant par le sentier secret, le long de la rivière, où l'on a retrouvé les corps d'Artgal.

Orla ouvrit la bouche, mais son mari la devança.

— Mais où sont donc passés ces guerriers de Sechnassuch ?

— Les hommes qui viennent de s'emparer du *ráth* et les guerriers de l'Ulaidh du Sud sont les mêmes. Ibor de Muirthemne, leur chef, n'est pas un marchand de chevaux mais le commandant des Craobh Rígh d'Ulaidh.

Ibor fit un pas en avant et s'inclina avec raideur devant Laisre.

— Pour vous servir, chef de Gleann Geis, ironisa-t-il.

— Finissons-en avec ce conte ennuyeux, Fidelma, répliqua Laisre en détournant la tête.

— Les hommes de Mael Dúin et leurs otages approchaient de Gleann Geis. Les hommes d'Ailech, qui ne méritent pas le nom de guerriers mais plutôt de bouchers, observaient le prêtre de Cashel. En d'autres termes, j'étais attendue. Dès qu'ils nous repérèrent, Eadulf et moi, le massacre commença et les corps furent disposés de manière que je ne puisse pas les manquer.

— J'ai dérangé leurs plans en ne prenant pas la fuite pour aller déclencher les foudres de Cashel contre Gleann Geis.

— Je vous remercie de votre démonstration, Fidelma de Cashel, dit très vite Murgal. Et j'en conclus que cela vous donnait le meilleur des motifs pour tuer Solin.

— Je vous arrête. Je ne connaissais rien de ce complot au moment de la mort de Solin puisque c'est Ibor de Muirthemne qui m'en a informée. Et j'ai alors compris que deux affaires se déroulaient en parallèle. D'un côté la machination barbare, pour reprendre les termes de Laisre, contre Muman et de l'autre, un simple meurtre... bien qu'un meurtre ne soit jamais simple.

Elle marqua un temps d'hésitation, puis sembla se décider.

— Avant d'aller plus loin, je veux d'abord vous rappeler la femme qui a rencontré les hommes de Mael Dúin. Ibor et ses guerriers l'ont vue...

Fidelma se tourna vers Orla.

— Il s'agit d'une femme d'allure fière et autoritaire.

Orla poussa un cri de rage.

— Voilà la deuxième fois qu'elle m'accuse de meurtre. Non contente d'affirmer que j'ai tué Solin d'Armagh, elle prétend maintenant que j'ai commis un crime abominable contre mon peuple. Vous me le paierez, Fidelma de Cashel...

Sortant un couteau de sa ceinture, Orla voulut se précipiter sur la religieuse.

Ibor eut un mouvement dans sa direction, mais Colla avait déjà arrêté son épouse. Il lui reprit fermement son arme.

— Ce n'est pas une réponse, Orla. Ne craignez rien, il ne vous sera fait aucun mal tant que je vivrai.

Puis il se tourna vers Fidelma, les yeux brillants de colère.

— Vous n'échapperez pas à une juste punition pour vos accusations non fondées.

Fidelma ouvrit les mains d'un air faussement innocent.

— Mais je n'ai accusé personne. J'énumère les faits. Quand je prononcerai des charges contre quelqu'un, je vous le ferai savoir.

Colla, surpris, fit un pas en avant, mais Ibor lui effleura le bras de la pointe de son épée et secoua la tête en tendant la main. Colla lui remit sans protester le poignard d'Orla et retourna à sa place.

— Revenons au maillon faible de cet enchaînement qui a failli nous mener à la tragédie. Frère Solin d'Armagh. Solin était un homme ambitieux, rusé, une pièce maîtresse du complot. Mais il souffrait d'une grave faiblesse : c'était un débauché. Il vous a fait des propositions licencieuses, n'est-ce pas, Orla ?

La femme du *tanist* s'empourpra.

— Je n'ai besoin de personne pour me défendre, grommela-t-elle.

— Oui, d'ailleurs vous l'avez giflé.

— Il n'a pas posé la main sur moi mais s'est contenté d'une suggestion indécente. Je lui ai aussitôt coupé l'envie de continuer.

— Et comme il était un coureur invétéré, il a aussitôt convoité une nouvelle proie. Quelqu'un d'autre l'a non seulement frappé, mais lui a jeté un verre de vin à la tête. Vous vous souvenez, Orla, que je vous ai demandé si c'était vous ?

— Je n'y étais pour rien.

— Vous dites vrai. Mais il y a une autre personne très séduisante dans ce *ráth*, n'est-ce pas, Murgal ? Une femme qui, de loin, ressemble à Orla, grande et avec un air d'autorité.

Le druide fronça les sourcils.

— N'a-t-elle pas d'ailleurs repoussé vos avances ? À la fête, Marga l'apothicaire vous a giflé.

Murgal cligna des paupières.

— Je ne le nierai pas, chacun en a été témoin, grommela-t-il, mal à l'aise. Mais où tout cela nous mène-t-il ?

Fidelma affronta Marga, dont le visage trahissait des émotions contradictoires.

— Frère Solin vous a non seulement fait des propositions licencieuses... il est venu dans vos appartements et a tenté de vous violer.

Marga releva le menton d'un air agressif.

— Je lui ai jeté mon verre de vin à la figure pour apaiser ses ardeurs. Et je l'ai giflé. Il ne m'a jamais ennuyée par la suite. Et je n'ai pas tué cet homme.

— Mais il s'était montré d'une extrême grossièreté et c'est pour cette raison qu'il a été assassiné.

Un lourd silence s'abattit sur la pièce, brisé par un sanglot de Marga qui secouait la tête. C'est alors que Cruinn s'avança et mit un bras autour des épaules de la jeune femme.

— Êtes-vous en train de nous dire que Marga a tué Solin ? dit Murgal d'une voix entrecoupée.

— Non, répliqua aussitôt Fidelma. J'ai simplement souligné que la conduite de Solin avec Marga avait provoqué le meurtre.

— Affirmez-vous maintenant que c'est Marga que vous avez surprise aux écuries et non Orla ? interrogea Colla.

— Il s'agit de quelqu'un qui ressemble beaucoup à Orla, et c'est ce qui m'a trompée. Une personne vêtue d'une cape et avec le capuchon rabattu sur les yeux, de sorte que je ne distinguais que le haut de son visage.

Elle se tourna vers Laisre.

— Quand je vous ai vu dans une certaine lumière passer derrière le paravent hier au soir, j'ai compris mon erreur. C'est vous, Laisre de Gleann Geis, qui sortiez de l'étable, et non votre sœur jumelle Orla.

CHAPITRE XX

Laisre se rejeta en arrière dans son fauteuil comme s'il avait reçu un coup. Il fixait Fidelma, la bouche ouverte.

Les yeux de la religieuse étaient implacables.

Il avala sa salive, puis se tassa sur lui-même et leva les mains en un curieux geste, entre défense et capitulation.

— Je ne nie pas que vous m'ayez vu, confessa-t-il à la stupéfaction de l'assistance qui laissa échapper une exclamation étouffée. Mais je n'ai pas tué Solin d'Armagh.

Tout le monde attendait la réaction de Fidelma qui se détourna du chef.

— Je m'en doute. Malgré l'amour que vous professez pour Marga, même si Solin l'avait violée vous auriez protégé la vie du prêtre, parce que c'était dans votre intérêt.

Laisre ne répondit rien. Il passa la langue sur ses lèvres sèches. On aurait dit un lapin fasciné par un renard.

— Si vous vous êtes rendu aux écuries cette nuit-là, c'est parce que vous aviez rendez-vous avec Solin d'Armagh. Je me trompe ?

— Vous avez deviné juste, acquiesça Laisre d'une voix posée.

— Mais quelqu'un vous avait devancé.

— Quand je suis entré dans l'étable par la porte latérale, Solin gisait déjà sur le sol. Je suis immédiatement ressorti en constatant qu'il était perdu.

— Je vous ai confondu avec votre sœur à cause de vos vêtements. Pas étonnant si les accusations que j'ai portées contre elle vous ont à ce point bouleversé. Vous aviez peur que je comprenne mon erreur. Vous êtes alors passé de l'attitude amicale à l'hostilité ouverte. Et quand vous avez appris par Rudgal le nom du brehon que j'avais désigné, vous avez poussé une pierre depuis le parapet du *ráth* sur Eadulf. Il s'en est fallu de peu qu'il ne soit tué.

Eadulf se mit à transpirer en se rappelant l'incident.

— C'était donc vous ?

Puis Eadulf se tourna vers Fidelma.

— Mais comment avez-vous su que c'était Laisre puisque vous n'étiez pas là ?

— Rudgal vous a énuméré le nom de ceux qui déambulaient sur le chemin de ronde. Laisre étant connecté aux autres parties du puzzle, j'en ai déduit que c'était lui. Le niez-vous, Laisre ?

Laisre garda le silence.

— Et maintenant, si vous nous disiez pourquoi vous aviez donné rendez-vous à frère Solin dans l'étable ?

Le chef était pétrifié.

— Très bien, je vais l'expliquer à l'auditoire. Vous vous étiez allié à

Solin dans la conjuration montée par Mael Dúin d'Ailech. Vous avez lu et détruit le message de Mael inscrit sur une feuille de vélin. Est-ce que je me trompe ?

Laisre se mit à rire jaune.

— Prétendez-vous que je trahirais mon peuple ? que je le sacrifierais en échange de pouvoirs plus étendus ?

— Inutile de démentir. Lors de la première réunion du conseil, quand vous étiez supposé négocier avec moi, je vous soupçonnais déjà d'avoir pris seul la décision d'envoyer un messenger à Cashel. La plupart des membres de votre assemblée étaient hostiles à l'établissement d'une église et d'une école en ces lieux. D'après des chrétiens comme Rudgal, vous êtes un fervent adepte de l'ancienne religion et avez toujours combattu la foi. Et puis brusquement, sans en référer à personne, vous invitez un religieux à vous rendre visite. En réalité, vous comptiez sur la fuite du prêtre de Cashel, horrifié par le massacre rituel.

« Quant à l'implantation de la foi à Gleann Geis, je me suis interrogée sur les raisons qui vous avaient poussé à vous opposer à Colla, Murgal et votre sœur, entre autres. Pourquoi avez-vous risqué votre titre de chef ? À cause des promesses de Mael Dúin.

Après cette démonstration implacable, Colla, Murgal et Orla fixaient avec horreur Laisre dont le visage exprimait maintenant une défiance teintée de mépris.

— N'allez-vous point réagir ? Nous vous écoutons, Laisre, lança Murgal d'une voix suppliante.

— Vous avez raison, je suis votre chef.

Laisre se leva brusquement.

— Et nous pouvons encore gagner, lança-t-il d'une voix de stentor. Ils ne sont que quelques-uns. Mael Dúin mènera à bien son plan malgré cette femme. Rejoignez-moi si vous voulez être du côté des gagnants. Prononcez-vous pour Ailech contre Cashel. Prenez votre destin en main.

Colla était blême.

— Nous allons en effet prendre les mesures que l'honneur impose, dit-il d'une voix très calme. Nous vous destituons de votre fonction. Que la honte soit sur vous.

— Je suis votre chef légitime !

Sur ces mots Laisre tira une dague de sa ceinture et avant que personne ait eu le temps de l'arrêter, il bondit sur la jeune Esnad qu'il arracha à sa chaise. La prenant comme bouclier, il appuya la lame de son arme sur le cou de la jeune fille qui poussa un cri étouffé. Une ligne rouge apparut sur sa gorge blanche. Esnad roulait des yeux terrorisés tandis que Laisre l'entraînait vers la porte.

— Restez tranquille sinon je la tue, dit Laisre à Ibor quand deux

guerriers s'avancèrent vers lui.

— Elle est votre nièce, Laisre ! hurla Orla d'une voix aiguë. Votre chair et votre sang !

— Je n'hésiterai pas à faire usage de cette lame. La putain de Cashel vous confirmera que j'étais prêt à sacrifier les gens de cette vallée pour appuyer mes ambitions, et ce n'est pas l'immolation d'une enfant indolente qui me gênera. Chair de ma chair ou pas.

Marga s'élança vers lui avec un cri de joie.

— Je viens avec vous.

Laisre lui adressa un sourire cynique.

— Vous ne feriez que me retarder. Je voyagerai seul. Attendez-moi ici jusqu'à ce que je revienne avec l'armée victorieuse de Mael Dúin.

Marga recula comme si on l'avait frappée.

— Mais vous aviez promis... avec tout ce que nous avons traversé ensemble et... et tout ce que j'ai fait pour vous.

— Les circonstances ont changé, répliqua le chef d'un ton détaché en surveillant les hommes d'Ibor. Écartez-vous. Si vous essayez de me suivre, je tuerai Esnad.

Orla, que Colla tentait de reconforter, semblait au bord de la crise de nerfs.

Fidelma réalisa que le chef de Gleann Geis était fou à lier. Elle comprit également qu'il libérerait la jeune fille dès qu'on lui aurait remis un cheval pour passer les grilles du *ráth*. Le pouvoir et ses pestilences était son dieu.

— Si vous ne lui obéissez pas, il mettra sa menace à exécution, dit-elle à Ibor qui hésitait sur la conduite à adopter. N'essayez surtout pas de le retenir.

Ibor mit son épée en terre et ordonna à ses hommes d'en faire autant. Ils s'exécutèrent, les yeux fixés sur leur commandant qui poussa un soupir consterné.

Laisre eut un sourire de triomphe.

— Je suis heureux de constater que vous êtes sensible à la raison, Fidelma de Cashel. Et maintenant, Marga, ouvrez-moi la porte.

Marga, les yeux agrandis par l'affront qu'elle venait de subir, restait là, les bras ballants.

— Dépêchez-vous ! aboya Laisre.

Orla tourna vers l'apothicaire des yeux noyés de larmes.

— Faites-le pour ma fille, Marga, je vous en supplie.

C'est alors que la corpulente hôtelière s'avança.

— J'y vais, lady.

Elle rejoignit Laisre, qui attendait près de la porte, puis se retourna d'un geste vif.

Laisre se raidit, son visage se crispa de douleur et il desserra son étreinte sur Esnad qui parvint à s'échapper, et alla se jeter dans les

bras de sa mère en sanglotant. Le chef vacilla. Il portait maintenant une estafilade à son cou, comme un collier. La dague lui échappa et il tomba face contre terre, tandis que sur le plancher coulait le sang de l'artère que Cruinn venait de sectionner.

Marga laissa échapper des gémissements à fendre l'âme.

— Je sais, je sais, lui dit Cruinn sur un ton plein de compassion.

Elle n'avait pas bougé de sa place et tenait encore à la main le grand couteau rougi de sang.

Ibor courut vers Laisre, se pencha et chercha le pouls à son poignet. Laisre était mort. Puis il se releva lentement et alla retirer le couteau à Cruinn.

Tremblant d'émotion, Colla serrait sa femme et sa fille contre lui.

Murgal, resté calme, s'adressa à Fidelma avec une émotion contenue.

— Vous aviez raison, la barbarie s'est infiltrée dans cette vallée. Était-il aussi responsable de la mort de Dianach ?

— En un sens, répondit Fidelma. Frère Dianach savait que Laisre participait au même complot que son maître. Il s'imaginait que la cause de Solin était juste, et n'avait aucune idée du degré de corruption du secrétaire d'Ultan. Par certains côtés, il était très naïf. Après mon incarcération, Laisre est allé trouver Dianach. Il voulait s'assurer que je serais condamnée car, si la conjuration était découverte, il était perdu. Pour être bien sûr que je n'en réchapperais point, il ordonna donc à Dianach d'acheter les vaches de Nemon afin de les offrir à Artgal.

— Mais connaissait-il le nom du meurtrier ?

— Oui. Et Laisre tenait avec moi le bouc émissaire idéal. Malheureusement, quand j'ai été libérée, frère Dianach a attiré sur lui l'attention de l'assassin. Ce dernier crut à tort que Dianach et Artgal étaient devenus un obstacle au complot. Après la farce de mon procès, il attendait les deux hommes à la ferme d'Artgal où il leur avait préparé un breuvage empoisonné pour les empêcher de parler davantage. Mais il s'agissait d'un poison à action lente, qui donna le temps au meurtrier de se débarrasser d'Artgal en l'envoyant sur le chemin secret sous un prétexte quelconque. Par exemple échapper à une condamnation. Le but était de faire disparaître Artgal, qui ne manquerait pas d'expirer dans une des grottes.

« L'assassin resta donc seul avec Dianach, attendant que le poison fasse son effet. Puis il me vit avec Rudgal et Eadulf alors que nous grimpions à la ferme. Sous le prétexte d'emmener Dianach se cacher en lieu sûr, il lui trancha le cou dans une cabane proche de la maison alors qu'il se baissait pour rentrer à l'intérieur.

Murgal suivait attentivement son récit.

— Votre raisonnement est tout à fait logique. Et cela nous ramène à l'identité du meurtrier. D'après ce que vous nous avez dit, il ne peut

s'agir que de Marga.

Accablée par l'abandon et la mort de Laisre, Marga ne réagit pas. Mais Fidelma les surprit tous en secouant la tête.

— Vous avez maintenant compris que Marga faisait équipe avec Laisre pour mettre Mael Dúin sur le trône du haut roi. Elle était l'émissaire que Laisre envoya rencontrer les hommes d'Ailech. Laisre lui avait promis le mariage et le partage des bénéfices qu'il tirerait de son alliance avec Mael Dúin. Il la traitait sur un pied d'égalité.

Fidelma marqua une pause.

— La personne qui irait au-devant des hommes de Mael Dúin pour leur montrer l'endroit où mettre en scène la mascarade du massacre rituel devait être une femme ou un homme de haut rang, et non une simple apothicaire. Laisre revêtit donc Marga des vêtements d'Orla et il lui apprit à jouer son rôle. Elle le fit fort bien et conduisit même la chasse que l'on donna à un prisonnier qui s'était échappé. Comme Marga ne tenait pas les chrétiens en grande estime, elle n'éprouva aucune compassion pour les malheureux otages.

« Mais bien qu'elle détestât frère Solin, jamais elle n'aurait tué l'allié de Laisre avant que le complot n'ait porté ses fruits.

— Et maintenant, épargnez nos nerfs déjà suffisamment éprouvés, s'écria Colla. Terminons-en avec cette horrible affaire.

— Cruinn ? dit Fidelma d'un ton posé. Voulez-vous leur raconter vos exploits ou préférez-vous que je m'en charge ?

L'hôtelière, qui reconfortait Marga, ne parut pas s'émouvoir outre mesure.

— Allez-y, lâcha-t-elle d'un air indifférent.

Marga s'accrocha à sa corpulente compagne avec un sanglot étouffé.

— Toi ? Tu as tué Solin ?

— Comment faire autrement, mon enfant ? répliqua Cruinn.

Marga jeta autour d'elle un regard éperdu qui s'arrêta sur Fidelma.

— Je l'ignorais, murmura-t-elle.

— Je vous crois.

Puis Fidelma se tourna vers Cruinn.

— Vous avez tué frère Dianach avec la même dextérité que vous avez montrée avec Laisre. Et vous avez également supprimé Artgal.

— Qu'est-ce que c'est que ces balivernes ? s'énerva Orla qui avait recouvré sa morgue, mais ne parvenait pas à suivre ces nouveaux développements.

— Vos hypothèses sont en effet assez fantaisistes, renchérit Colla. Pourquoi cette vieille femme aurait-elle agi ainsi ?

— Par amour maternel dévoyé.

— Depuis combien de temps saviez-vous ? s'enquit Cruinn.

— Je vous soupçonnais d'assez longue date. Et une fois que j'eus acquis la certitude qu'Orla n'était pour rien dans le meurtre de Solin,

les choses se sont rapidement mises en place. Ibor, ce matin, m'a apporté la dernière pièce du puzzle quand il m'a annoncé qu'il avait retrouvé le corps d'Artgal dans une caverne.

— Allez-vous maintenant nous donner les motifs qui ont poussé Cruinn à ces actes inconsidérés ? insista Murgal.

— Cruinn est la mère de Marga.

— Tout le monde le sait, ce n'est un secret pour personne.

— Oui, mais moi je l'ignorais. Si on m'en avait informée, cela nous aurait peut-être épargné des morts. Cruinn m'avait dit qu'elle allait parfois cueillir des herbes avec Marga, mais il m'a fallu quelque temps pour comprendre leur lien de parenté. J'y ai été aidée en me rappelant un certain épisode de la fête, quand Murgal avait fait des avances à Marga. Lorsqu'elle l'avait giflé avant de sortir de la salle, c'est Cruinn qui l'avait suivie pour la consoler.

— Marga est une femme séduisante, confessa Murgal d'un air embarrassé. Il n'y a pas de mal à rendre hommage à la beauté.

— Tout dépend du type d'hommage. Et vous l'avez échappé belle. Si vous vous étiez montré plus entreprenant, vous auriez sans doute connu le même sort que frère Solin. Cruinn voulait que sa fille reste pure pour son mariage avec Laisre.

« J'aurais dû prêter plus d'attention à Cruinn quand elle m'a posé des questions sur les lois du mariage entre les chefs et les personnes ordinaires. Je croyais qu'elle poursuivait une chimère personnelle. En réalité, Marga avait confié à Cruinn que Laisre lui avait demandé de l'épouser. Cruinn, ravie pour sa fille, protégeait ses intérêts. D'où sa colère quand vous, Murgal, l'avez insultée devant Laisre. Et lorsque Cruinn découvrit que Solin avait essayé de violer Marga, sa rage ne connut plus de bornes. Une nuit, elle vit le moine se glisser hors de l'hôtellerie et décida de saisir sa chance, sans comprendre que le secrétaire d'Ultan était une pièce maîtresse dans les plans de Laisre. Elle suivit Solin dans les écuries et le poignarda à l'instant même où Laisre arrivait au rendez-vous.

— Vous avez raison, intervint Cruinn avec un air de défi. Laisre est entré juste quand Solin s'effondrait sur le sol. Je lui ai dit que j'avais agi pour Marga et leur bonheur futur. Il s'est énervé, puis il m'a dit de partir en m'ordonnant d'aller nettoyer le couteau.

Fidelma prit le relais de son récit.

— Je suis tombée sur lui quand il quittait l'étable, et c'est là que je l'ai confondu avec sa sœur. Mon intervention accidentelle tombait à pic. Il songea aussitôt que si j'étais accusée du meurtre du secrétaire d'Ultan d'Armagh, cela causerait un scandale qui servirait les objectifs de Mael Dúin. Mon frère enverrait sans doute des guerriers pour me libérer, ce qui compenserait mes réactions inattendues devant le massacre rituel.

— Comment avez-vous fait la relation entre moi et les meurtres

d'Artgal et Dianach ? demanda Cruinn d'une voix morne.

— Vous aviez laissé deux gobelets sur la table et j'ai reniflé les restes d'hydromel mêlé de ciguë qu'ils contenaient. Quand j'ai remarqué les lèvres bleuies de Dianach, j'ai compris. D'autre part, en nous voyant arriver et dans votre hâte de quitter la chaumière avec Dianach, vous avez oublié un tablier sur le sol. Même si Artgal, un homme très rangé, avait utilisé un tel vêtement, celui-ci était trop grand pour lui. De plus, vous portiez un tablier similaire à l'hôtellerie. Et quand Ibor m'a rapporté les circonstances de la découverte du cadavre d'Artgal, j'ai réalisé que vous les aviez tous deux supprimés.

Plus personne ne parlait et le silence se prolongea.

— En tant qu'héritier présomptif, vous êtes maintenant notre chef, Colla, dit Murgal d'une voix douce. Nous attendons vos résolutions.

Colla échangea un regard avec Orla avant de se retourner vers Fidelma.

— Est-ce vraiment à moi de prendre les décisions concernant Gleann Geis ?

— Oui. Ibor de Muirthemne et ses hommes sont à votre disposition, Colla.

— Très bien. Cruinn et sa fille doivent être mises en détention jusqu'à leur procès. Marga pour avoir comploté contre son peuple et Cruinn pour ses meurtres de sang-froid.

Colla prit la main de sa femme.

— Si le conseil me confirme dans ma fonction de chef de Gleann Geis, je dénoncerai le pacte de Laisre et de Mael Dúin d'Ailech. Puis je prêterai allégeance, au nom de ce clan, à Cashel et ses rois légitimes.

Le visage d'Ibor s'épanouit en un large sourire.

— Voilà une nouvelle que j'aurai plaisir à rapporter à Tara, Sechnassuch sera enchanté. Mais soyez vigilant car pour Mael Dúin, cette aventure n'était qu'une des étapes sur le chemin du pouvoir. Les Uí Néill du Nord ne se détourneront pas facilement de leurs objectifs. Tant que Muman représentera le principal obstacle à leur domination des cinq royaumes, Mael Dúin usera de nouveaux stratagèmes pour renverser Cashel.

Il se tourna vers ses guerriers.

— Libérez les hommes de Gleann Geis et annoncez-leur qu'ils ont un nouveau chef en Colla. Quant à nous, nous retournons immédiatement à Tara.

Puis il se rapprocha de Fidelma.

— Cela a été un plaisir, même si le mot n'est pas tout à fait bien choisi en de telles circonstances, d'avoir collaboré avec vous, Fidelma de Cashel.

— Je vous retourne le compliment, Ibor de Muirthemne.

Ibor salua la compagnie en levant son épée, puis il suivit ses guerriers

hors de la salle du conseil.

Colla désigna soudain Rudgal qui se tenait là, les mains toujours liées derrière le dos.

— Et Rudgal ? Quelles charges avez-vous contre lui ?

Fidelma ressentit une pointe de culpabilité, car elle avait presque oublié le beau guerrier qui languissait d'amour.

— Eadulf, qu'en pensez-vous ? C'est votre vie qu'il a menacée.

Le moine demanda à Colla de lui prêter son couteau. Un peu déconcerté, Colla sortit son poignard de sa ceinture et le tendit au Saxon. Eadulf appela alors Esnad, qui semblait s'être rapidement remise de l'épreuve qu'elle venait de subir.

— Tenez, Esnad, allez libérer Rudgal et expliquez-vous avec lui en toute honnêteté. Dites-lui bien que je me moque de vous et que vous ne me portez que fort peu d'intérêt.

Esnad rougit, croisa le regard d'Eadulf et baissa les yeux. Puis elle rejoignit Rudgal.

Ronan entraîna Marga et Cruinn vers leur destin. Nemon était partie en compagnie de Bairsech, qui semblait plus aimable avec sa voisine.

Eadulf fit une grimace complice à Fidelma.

— Je me demandais comment vous nous sortiriez du labyrinthe dans lequel nous nous étions enfoncés. Vous m'avez ébloui.

— Vous exagérez, Eadulf. Il a suffi de deux motivations distinctes pour compliquer tous ces crimes.

Orla s'avança. La prise en otage de sa fille, le décès de son frère et la révélation de sa trahison l'avaient éprouvée, mais elle faisait de son mieux pour dominer sa douleur.

— Je voulais juste m'excuser pour mon attitude quand j'ai... commença-t-elle d'un air embarrassé.

Fidelma l'arrêta.

— Vous aviez toutes les raisons de manifester votre innocence avec indignation. Je regrette qu'il n'y ait pas eu plus d'amour pour vous ou pour les vôtres dans le cœur de votre frère.

— Pauvre Laisre ! soupira Orla. Il était depuis longtemps sujet à des troubles étranges. La folie est une maladie qui ne connaît pas de remède. Mais il était tout de même mon frère et je veux me souvenir de lui quand nous vivions en harmonie, avant que la démence ne vienne le frapper.

Colla prit le bras de sa femme et sourit à la religieuse d'un air contrit.

— Vous nous avez appris bien des choses, Fidelma de Cashel.

— Vous serviront-elles ?

— Peut-être pourriez-vous vous inspirer du sens de l'amour et du pardon chrétiens ? intervint Eadulf.

Colla éclata de rire.

— Oh, non, Saxon ! C'est bien la dernière leçon à tirer de ces

événements. Mael Dúin d'Ailech, les guerriers qui ont conduit cet horrible massacre rituel, frère Solin et son maître Ultan d'Armagh n'étaient-ils pas chrétiens ? Vous parlez d'un sujet d'inspiration !

Colla retrouva son sérieux.

— Non, ici, j'ai surtout appris la force de la persévérance devant l'adversité.

Puis il entraîna sa femme vers la porte et se retourna avant de sortir.

— Fidelma, dites à votre frère et à l'évêque d'Imleach que Gleann Geis n'est pas encore prêt à accepter des relations plus étroites avec la nouvelle foi. Nous avons assisté à trop de querelles entre ses adeptes.

Le couple s'éclipsa.

— Quelle ingratitude ! grommela Eadulf. Comment pouvez-vous garder votre calme devant les insultes de ces païens ?

Fidelma souriait.

— Vous exagérez, Eadulf. Un homme doit dire ce qu'il pense. Et il a raison. Les exemples de Mael Dúin, de frère Solin et surtout d'Ultan d'Armagh nous donnent la nostalgie des croyances et de la moralité séculaires de notre peuple.

Eadulf était scandalisé, mais il n'eut pas le temps d'exprimer son désaccord car Murgal venait de se joindre à eux.

— Nous vous sommes très reconnaissants de tout ce que vous avez fait pour nous, Fidelma de Cashel. Grâce à vous, j'ai eu l'occasion d'admirer ce qu'une avocate des cinq royaumes peut accomplir de plus intelligent et de plus courageux en matière de justice. Vous êtes un modèle que l'on a envie de suivre.

— Vous n'avez rien à m'envier, Murgal. Vous êtes un brehon honnête et courageux. Et si nous n'avons pas la même religion, notre moralité nous aide à transcender les croyances.

— Cela me réjouit le cœur que vous le reconnaissiez.

Fidelma courba la tête.

— C'est ce que l'on nous apprend quand nous étudions la loi. Le sectarisme est composé de coquilles de mensonges. Aucun désastre naturel n'a coûté autant de vies humaines que l'intolérance de l'homme envers les coutumes de ses semblables.

— Voilà qui est bien dit. Resterez-vous quelque temps à Gleann Geis ou, comme Ibor de Muirthemne, souhaitez-vous nous quitter sans plus tarder ?

Fidelma jeta un coup d'œil au ciel par la fenêtre.

— La meilleure part du jour ne s'est pas encore écoulée et nous n'avons aucune raison de nous attarder ici. Peut-être aurons-nous l'occasion de revenir vous voir et de vous entretenir sur la meilleure façon d'introduire le christianisme en ces lieux. Mais pas maintenant. Nous allons d'abord gagner Imleach, pour rendre compte à l'évêque Ségdæ de notre mission. Puis nous rentrerons à Cashel. Le complot

fomenté contre Muman appelle des mesures pour nous protéger d'Ailech et des conjurations à venir menaçant la paix du royaume.

Deux hommes soulevèrent le corps de Laisre pour l'emporter vers ses appartements avant la sépulture.

Fidelma les observa en silence.

— Que sert donc à l'homme de gagner le monde entier s'il ruine sa propre vie ? murmura-t-elle.

Murgal parut impressionné.

— Voilà une sage devise. La tenez-vous des enseignements du brehon Morann de Tara ?

— Non, elle est tirée de l'Évangile de Marc, répliqua Eadulf d'un air sardonique. Même les chrétiens ont des livres de philosophie.

1. « La vérité triomphe toujours. »
1. Déesse celtique irlandaise de la Beauté qui pouvait se changer en vague. (N.d.T.)
-

[1] Voir *Le Secret de Móen*, 10/18, n° 3857.

[2] Saint Colomba (Colum-Cilla), moine irlandais né en 529 apr. J.-C. Évêque d'Iona, il évangélisa l'Écosse. (N.d.T.)

[3] Voir *Absolution par le meurtre*, 10/18, n° 3630.

[4] « Surveille ce que tu dis, quand tu le dis et à qui. »

[5] Voir *Les Cinq Royaumes*, 10/18, n° 3717.

[6] « Que Dieu nous prenne en grâce », Psaume 67 (66). (N.d.T.)

[7] Genèse, 1, 23. (N.d.T.)

[8] « À Dieu seul la gloire. » (N.d.T.)

[9] « Avec la grâce de Dieu. » (N.d.T.)

[10] Matthieu, 5, 3. (N.d.T.)

[11] Luc, 6,20-21. (N.d.T.)